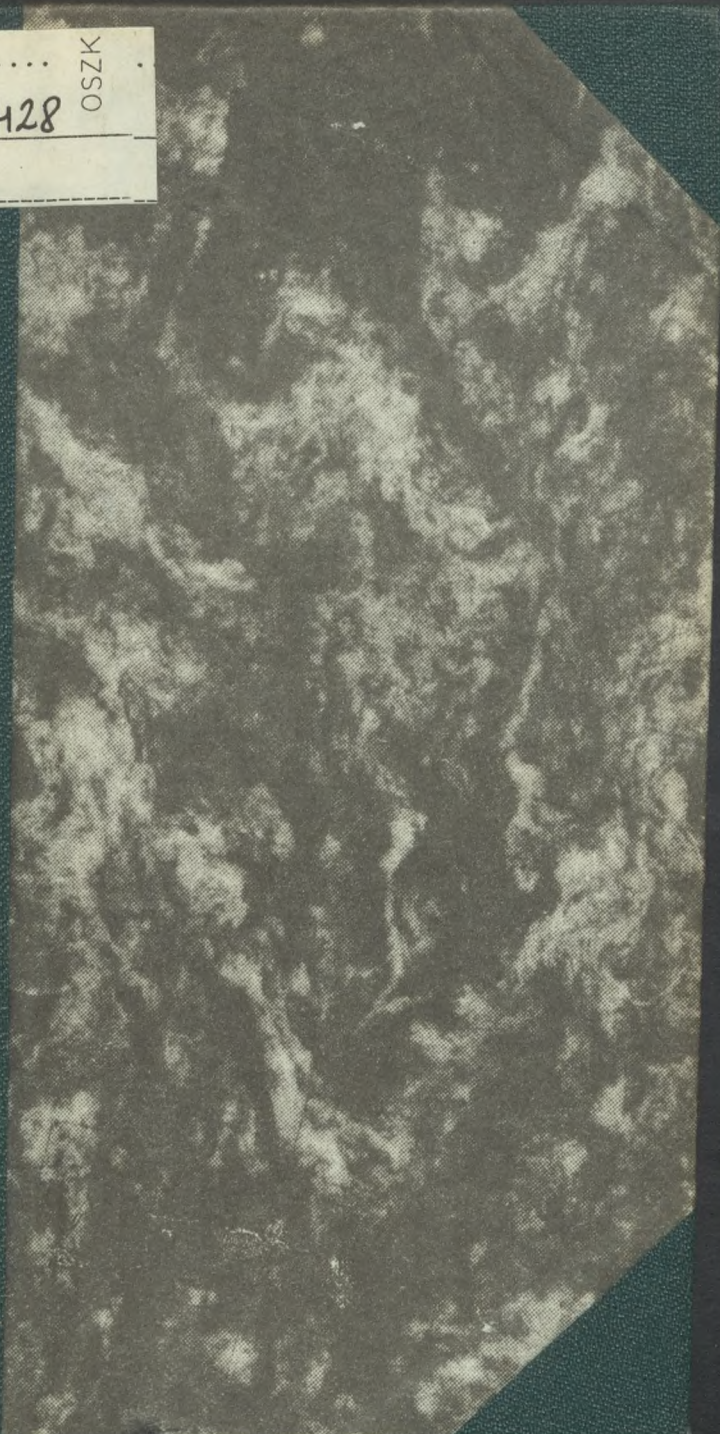


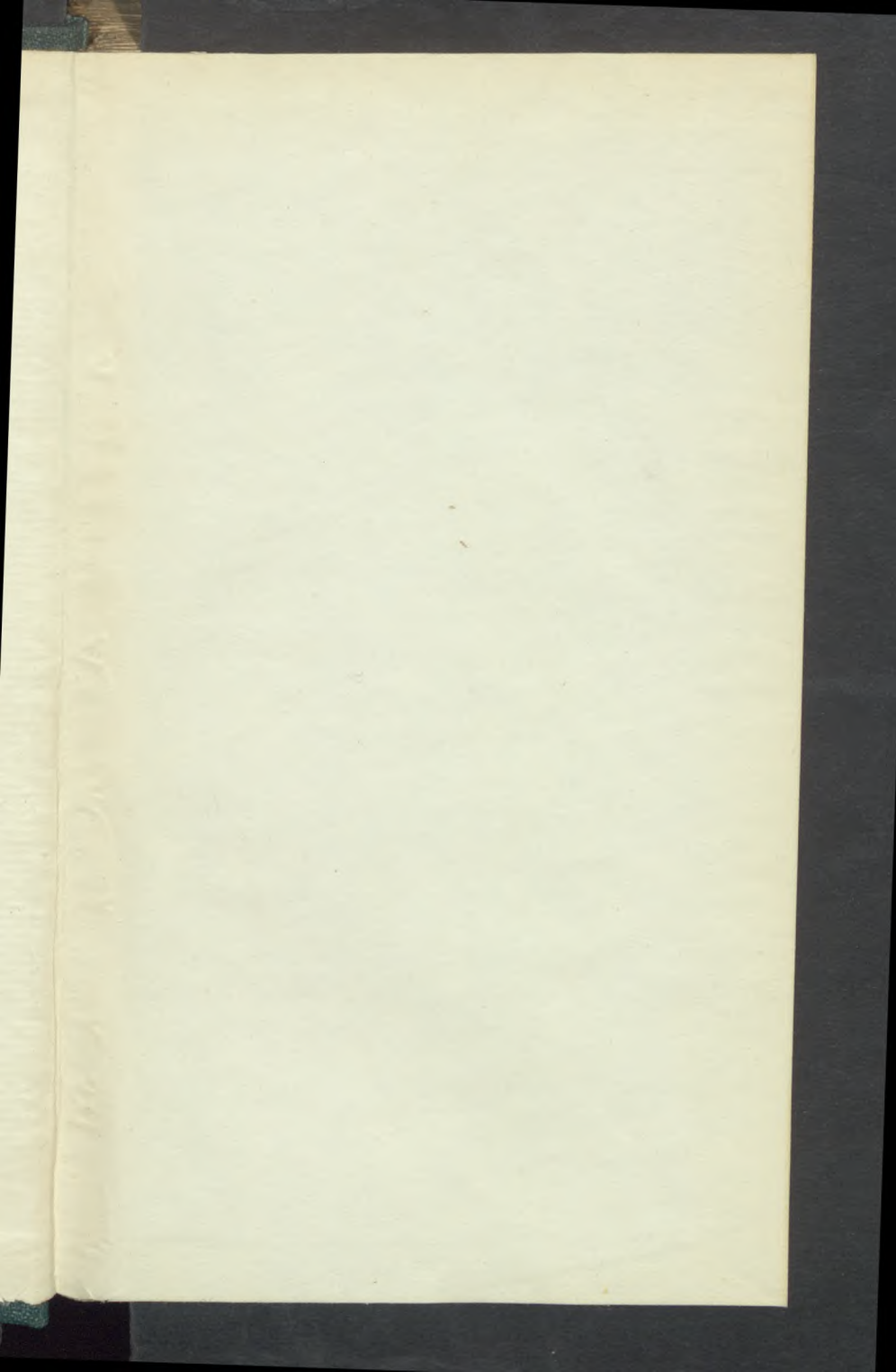
.....  
247.428

OSZK













247428

2

ANDRÉ DE HEVESY

---

# Christophe Colomb

ou

## L'Heureux Génois

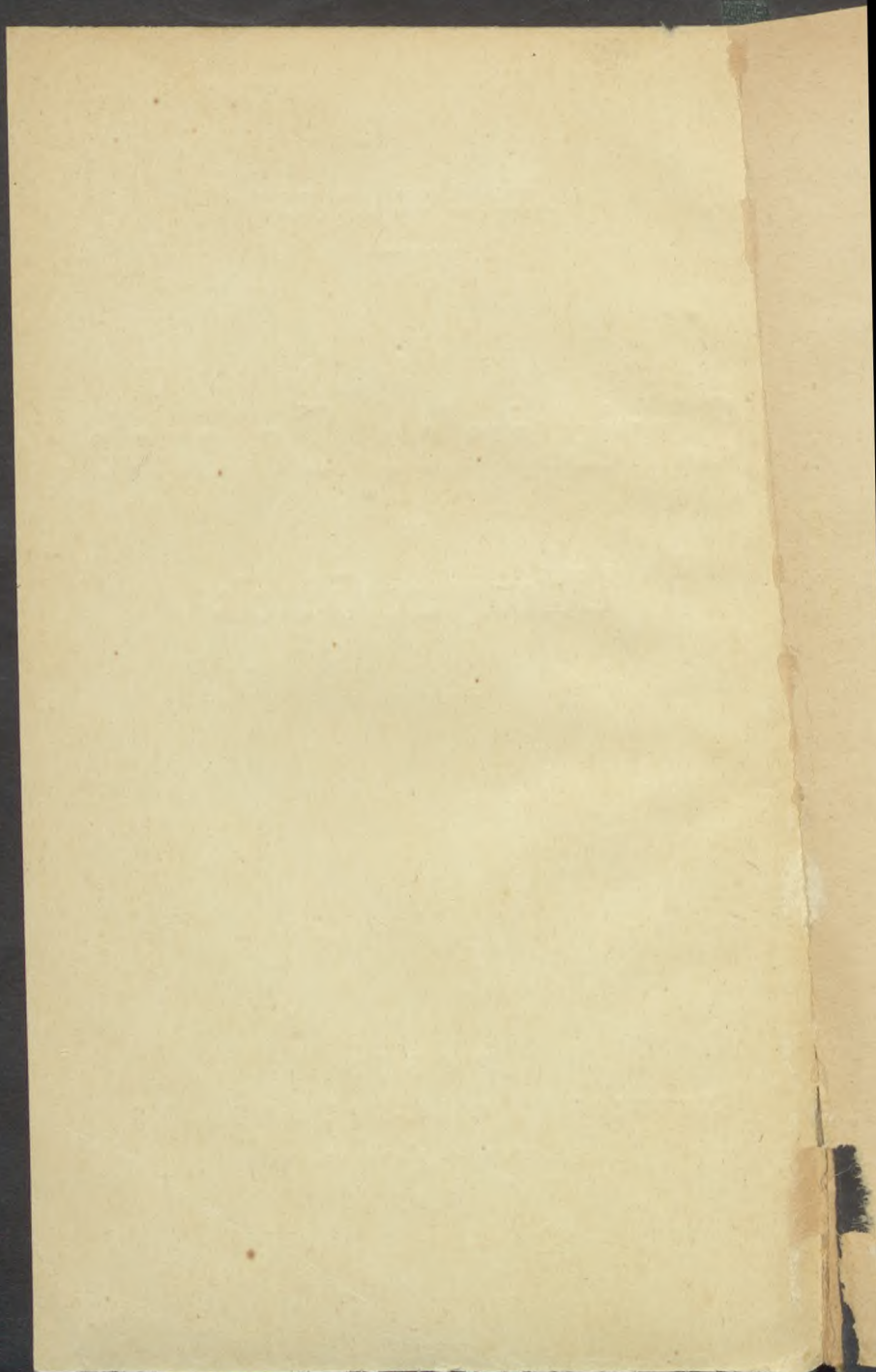
---

PARIS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

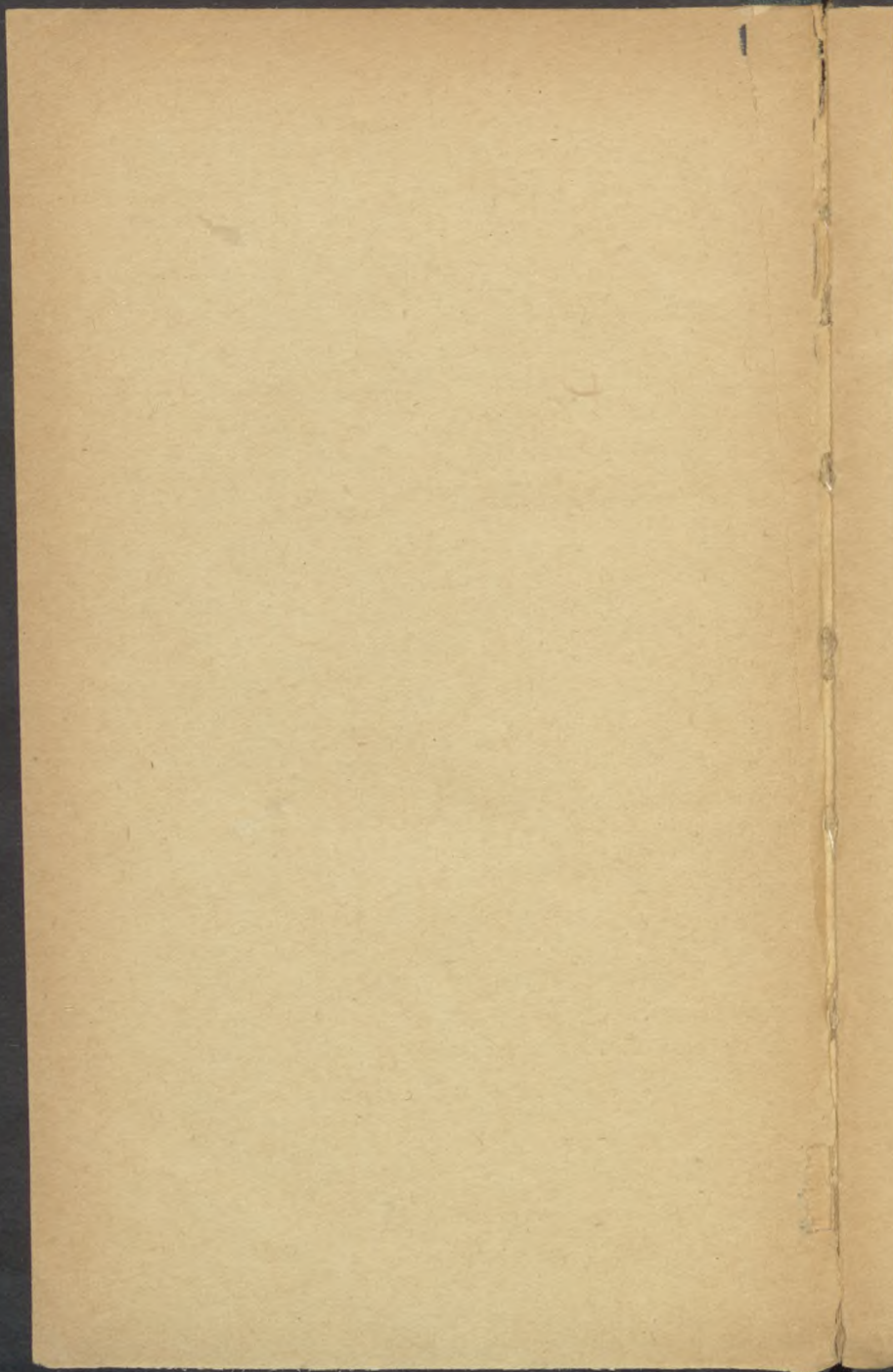
14, RUE DE L'ABBAYE, VI<sup>e</sup>

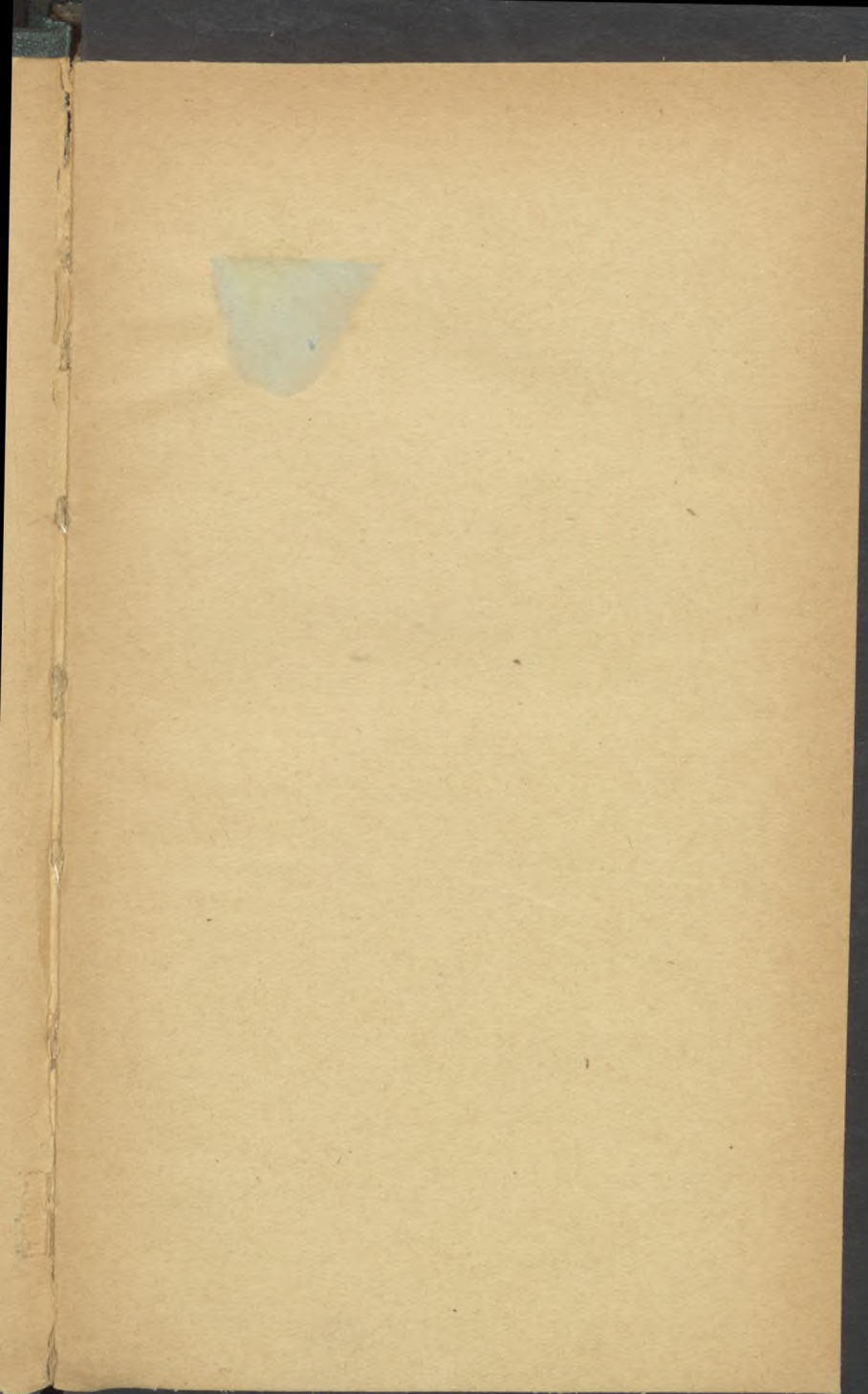
1927

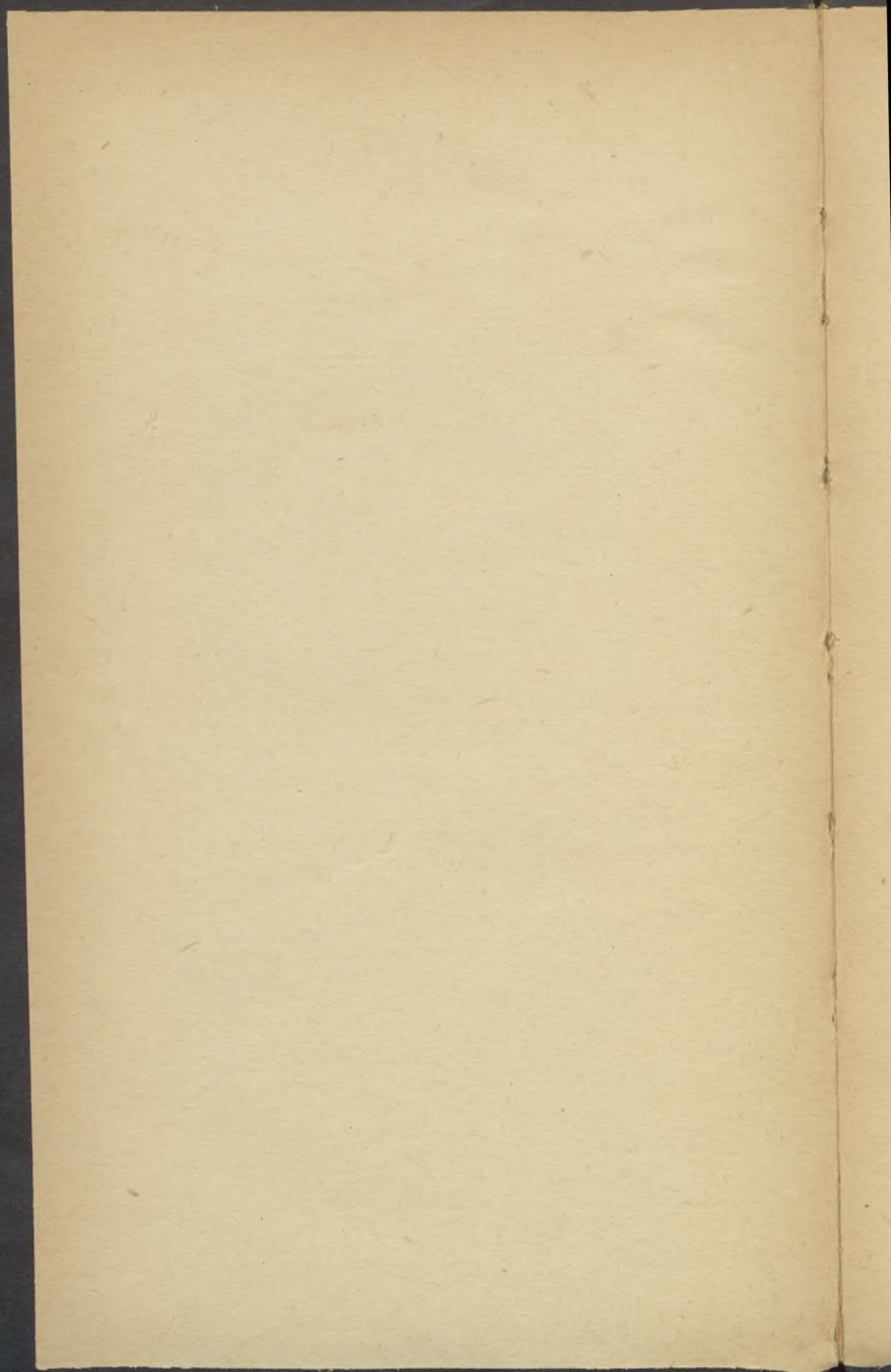














à mon fils meuzus  
Noël, 1945.

~~M. B. R.~~

Christophe Colomb  
ou  
L'Heureux Génois



Il a été tiré de cet ouvrage  
cinquante exemplaires sur papier pur fil Lafuma  
numérotés de un à cinquante

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
théâtrales et cinématographiques réservés pour tous  
pays, y compris la Russie. Copyright by André de  
Hevesy, 1927.*

ANDRÉ DE HEVESY

---

Christophe Colomb  
ou  
L'Heureux Génois

---

PARIS  
ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES  
14, RUE DE L'ABBAYE, VI<sup>e</sup>

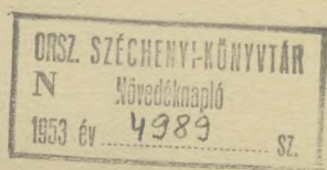
---

1927



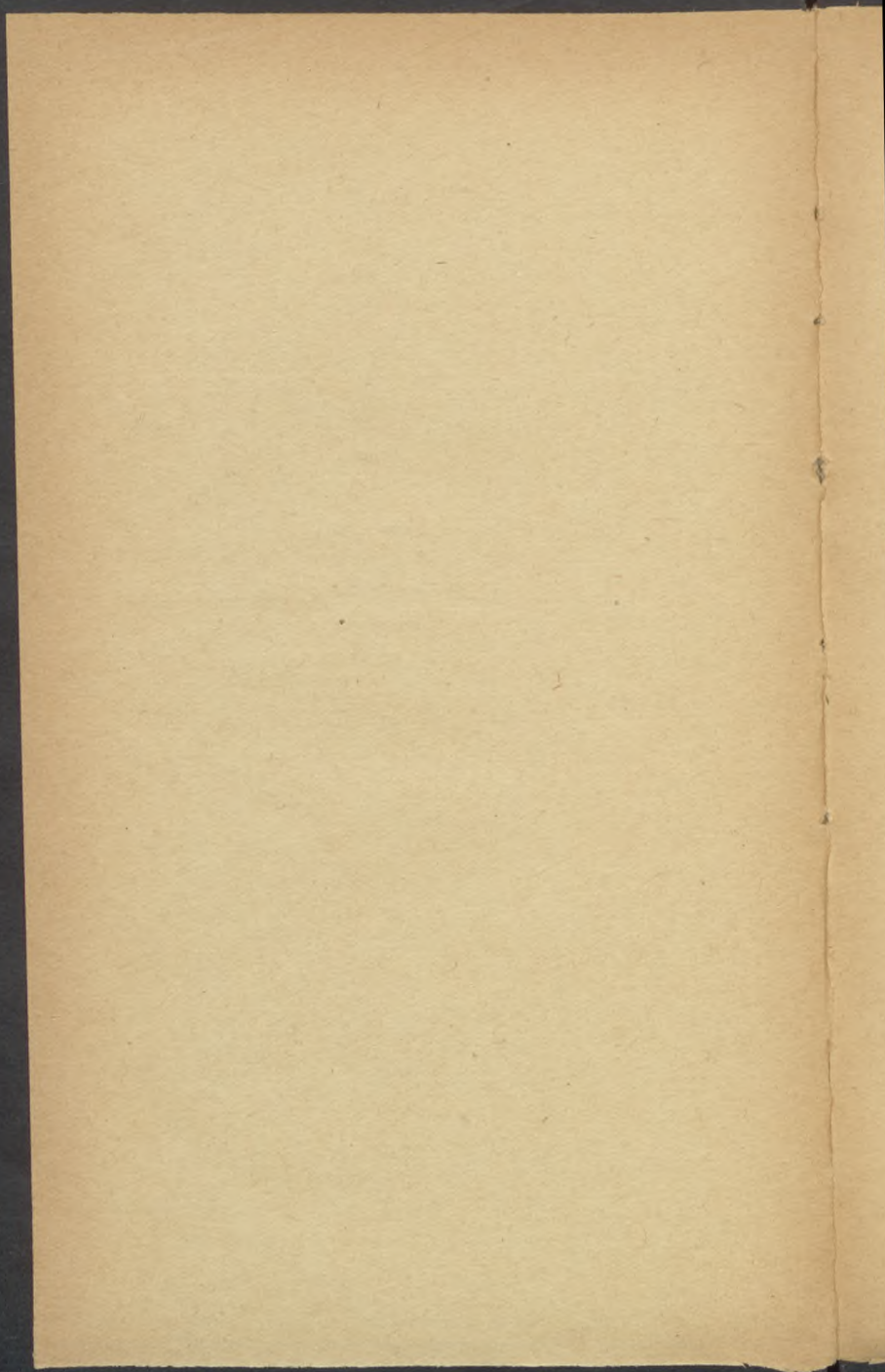


247428



*The greatest fruit of the Renaissance  
was America.*

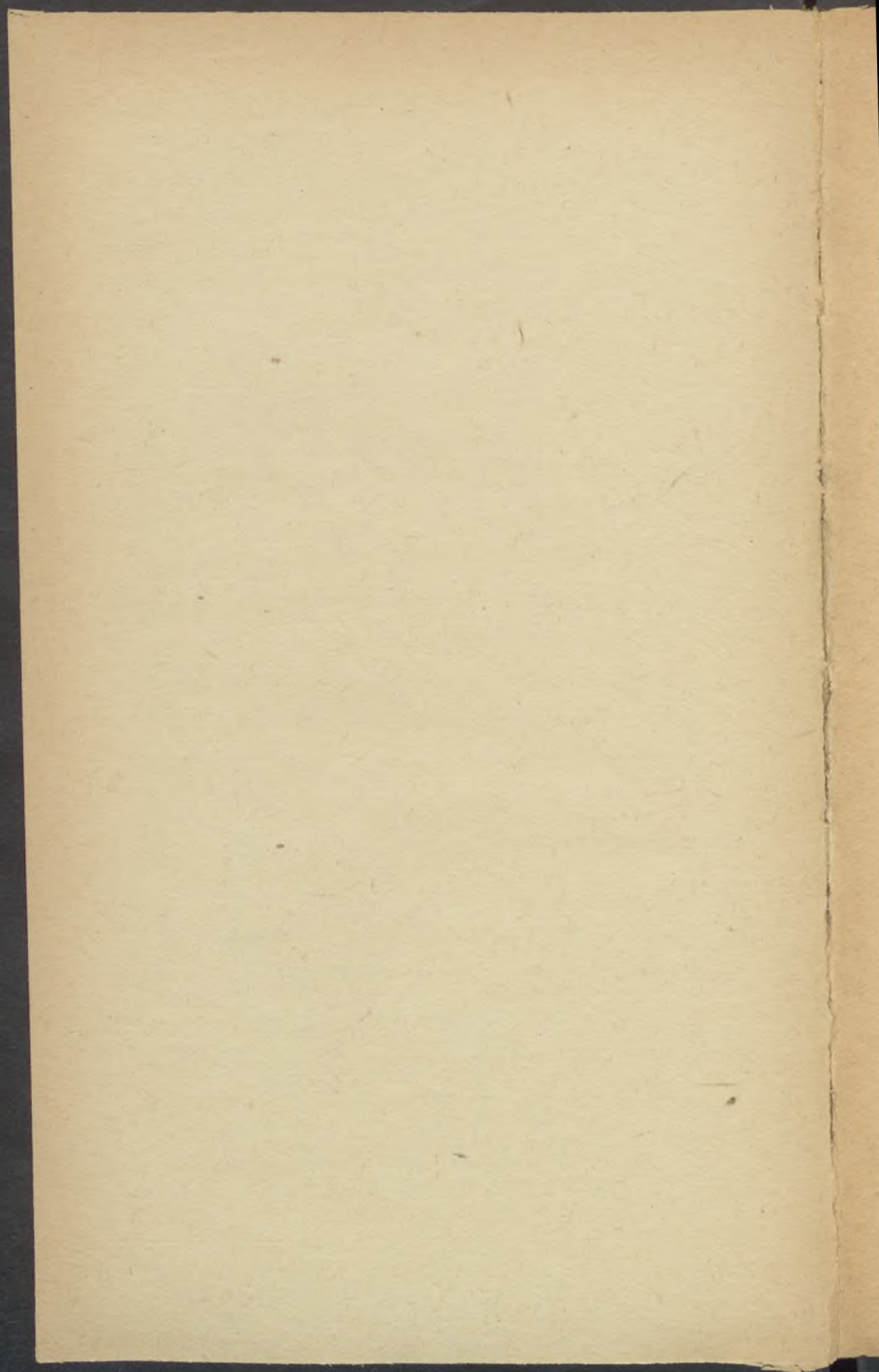
EDWARD JOHN PAYNE.





## AVANT-PROPOS

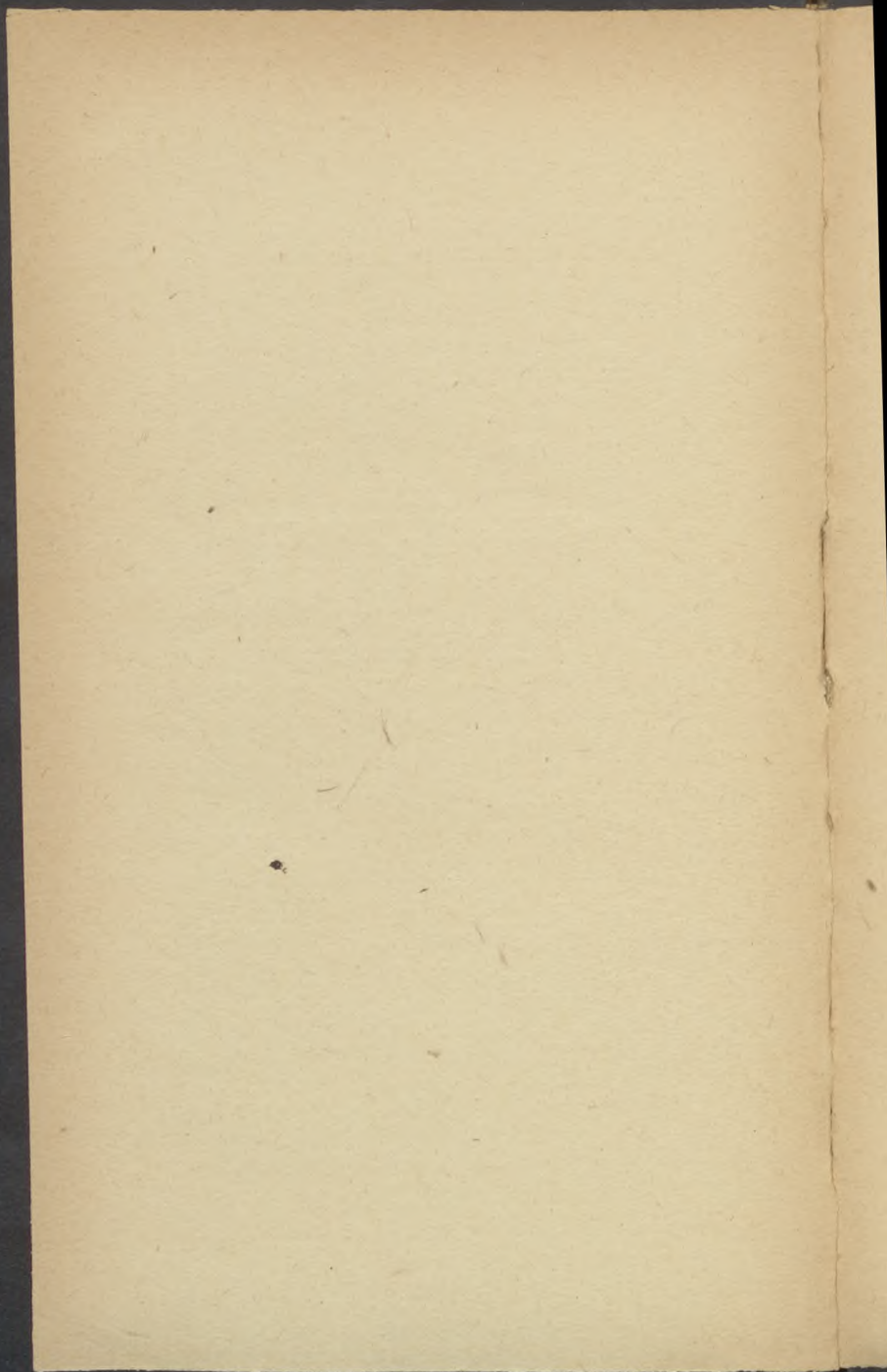
*Les pas des hommes, même de ceux que la fortune comble de ses faveurs, sont des pas sur le sable. L'ombre s'accumule autour des vies les plus fameuses. Il n'en reste, pour la postérité, qu'une sorte d'épithète laconique et banale. Au moyen de ces notions succinctes et des documents officiels, les faiseurs de biographies se plaisent, trop souvent, à mouler tantôt des héros en plâtre, blasards, rigides, solennels, tantôt des figurines théâtrales et mièvres, pareilles à des porcelaines du Second Empire. Ces fantoches ne conviennent guère au goût de notre temps. Seule la note sincère et humaine le touche. Nous nous sommes donc attachés à faire revivre l'homme qui élargit les bornes du monde. De récentes recherches ont permis de montrer sous un jour nouveau sa personnalité et son milieu. Nous allons suivre sa surprenante carrière penchés sur son siècle, comme lui-même épiait l'horizon, accoudé au bord de sa caravelle.*



PREMIÈRE PARTIE

La Vie errante





# I

## LE CARDEUR DE LAINE

Sur les pentes escarpées de la côte ligure, les hameaux en terre blanche regardent vers la mer; c'est vers elle que les torrents portent leurs eaux écumeuses; les clochers mêmes semblent des phares. Que cette mer paraît large, clément, sereine, en face de ces montagnes abruptes, parsemées d'îlots de verdure, de champs maigres, de fortins crénelés, de monastères aux cloches plaintives! Sans les pierres posées sur leurs toits plats, on dirait que les maisons dévalent vers le golfe. Il n'y a que l'homme qui s'applique dans un sens opposé, et gravit, l'échine courbée, ces ingrats sommets. Le Ligure, dont les ancêtres donnèrent tant de mal à César, n'a plus de légions à combattre; ce n'est que contre le sol infructueux qu'il s'acharne. Cette terre rocail-

leuse ne peut suffire à sa subsistance. Il ajoute donc à l'agriculture un modeste métier, un petit commerce, et comme les cailloux polis des torrents, lui aussi glisse imperceptiblement vers la mer.

A l'est de Gênes, au pied du Monte Ventorolo, dans le hameau de Moconesi, appartenant au bailliage de Fontanabona, il y avait jadis des cultivateurs nommés Colombo. Au début du quinzième siècle, l'un deux, Giovanni, s'établissait dans le bourg maritime de Quinto. En 1429, ce père soucieux mettait son fils, Domenico, âgé de onze ans, en apprentissage chez Guillaume de Brabant, tisserand à Gênes. Ce nom de bon artisan évoque la route, le tour de France, la descente des Alpes, de calmes journées de labeur serein. Après avoir obtenu la maîtrise, Domenico épousait, à vingt-deux ans, une campagnarde du village voisin de Bisagno, Suzanne Fontanarossa.

Entourée d'un double cercle de collines et de murailles, Gênes la Superbe ne montrait que les mâts de ses galères, ses clochers, et les sommets des tours carrées, indiquant les maisons des grandes familles : les Fregoso, les Giustiniani, les Fiesque, les Pallavicini, les Spinola, les Imperiali. Devant les portes de la ville, s'élevaient des tours de guet, construites jusqu'à mi-hauteur



en pierre de taille, et terminées en briques. Le 4 février 1447, le doge Giano Fregoso nommait Domenico gardien de la tour protégeant la porte de l'*Olivella*. C'était un poste de confiance que l'on n'accordait qu'aux citoyens sûrs et alertes. La femme du tourier était tenue à partager la demeure de son mari. En 1451, elle devint enceinte. L'approche de la maternité donnait lieu à Gênes à un jeu populaire, le *redoglio*, qui consistait à parier sur le sexe de l'enfant à naître. On croyait communément que si la mère se chaussait d'abord le pied droit, elle devait accoucher d'un garçon. Sans doute que Suzanne Colomb se conforma à l'usage, car elle mit au jour, dans la tour d'*Olivella*, un fils. On lui choisit pour patron le bon géant qui porta l'Enfant à travers les eaux profondes : Christophe.

Ces événements se passèrent en 1452, un an avant la chute de Constantinople et la conquête de l'Empire grec par les Turcs.

Le nouveau-né fut baptisé dans une humble église desservie par des bénédictins, San Stefano. Le quartier des tisserands appartenait à ces religieux; en 1440, ceux-ci avaient loué à Domenico un champ ainsi qu'une maison située *Vicolo del' Olivella*. Quinze ans après, les pères bénédictins cédaient à Domenico, contre une redevance

de onze *soldi* génois, un terrain et une maison située *via del Mulcento*, en dehors de la porte de *San Andrea*.

Deux immenses tours en pierre de taille, carrées, crénelées, reliées par un arc en ogive; en guise de chambranle, deux colonnes de marbre, celle de droite surmontée d'un chapiteau grec, celle de gauche couronnée par quatre aigles, voilà la porte de *Saint-André*, telle qu'on la voit aujourd'hui encore. Tout près de cet orgueilleux édifice, la maison de Domenico semblait un manant prosterné devant son seigneur. Sa façade était percée par deux fenêtres. Une porte étroite, encadrée de pierre noire, s'ouvrait sur la *bottega*, l'atelier, le salon et la boutique. Un escalier en bois conduisait à la *caminata*, « la chambre à cheminée » : c'est là que l'on faisait la cuisine et où l'on se réunissait pour les veillées d'hiver. La pièce contiguë servait de logis aux maîtres. Les *garzoni* et la marmaille couchaient dans la soupente ou dans l'arrière-boutique.

En cette demeure, Suzanne donna la vie à quatre autres enfants : Bartholomeo, Giovanni-Pellegrino, Giacomo, enfin une fillette, Bianchinetta.

Christophe naquit donc dans la tour de l'*Olivella* et grandit à l'ombre de la tour de *San Andrea*.



Que de fois ne grimpa-t-il pas jusqu'à la plateforme d'où l'on pouvait surveiller les navires qui glissaient dans le port, voiles abaissées, avirons en l'air? Que de fois les vieux guetteurs ne lui parlèrent-ils pas de ces autres tours qui protégeaient la puissance de Gênes dans des pays lointains : Caffa, Tana, Trébizonde, étapes des contrées miraculeuses de l'or et des épices? Car les anciens Génois, hardis compagnons, pénétraient, à travers mille dangers, jusqu'aux Indes et en Chine. A la fin du treizième siècle, Pierre de Lucalongo n'avait-il pas fait élever à ses frais une cathédrale à Pékin? Aux bouches de l'Euphrate, des nefes portant le pavillon à la croix rouge de Gênes attendaient les caravanes. Dans toute l'Asie, on trouvait des comptoirs génois. De puissantes enceintes entouraient leurs colonies du Pont, exposées aux furieuses attaques des infidèles. Gênes, république ploutocratique, était gouvernée par une sorte de banque d'État, l'*Office de Saint-Georges*. C'est lui qui défendait l'empire colonial, embarquait les mercenaires et les subsides. Quelle rumeur dans la ville, chaque fois que les galères partaient pour l'Orient! Et quels échos éveillaient ces événements dans le cerveau de l'enfant jouant au milieu de la *salita*, la ruelle étroite, qui descendait vers la rive, où la brise faisait claquer



des grappes de linge rapiécé et répandait des bouffées d'air salin ?

Les tisserands entretenaient un instituteur pour faire l'éducation de leur progéniture. Peut-être, les bénédictins enseignèrent-ils à Christophe les éléments du latin. Du moins son écriture dénote une enfance studieuse. Mais les artisans mettaient leurs fils de bonne heure à la besogne. C'est sans doute dans sa onzième année que l'ainé des Domenico apprit à carder la laine, à quérir la matière première chez le marchand, à livrer les draps sur les bâtiments en partance. Tandis que le père tissait à demeure, Christophe et Barthélémy gagnaient leur vie comme *carminatores*, c'est-à-dire ouvriers ambulants. Ils frayaient avec des gens de leur condition, ainsi que le prouve un acte notarié, le testament de Nicolo Monleone, dans lequel Christophe figure comme témoin en compagnie d'un bottier, d'un tondeur de draps et de trois tailleurs. Ses cousins : Gianetto, Matteo, Tomaso et Amighetto étaient tous tisserands ou lainiers.

Domenico ne se contentait pas de sa profession. Ce brasseur d'affaires rustiques achetait et vendait du vin, du fromage, des champs, se déplaçant souvent, tantôt à Quinto-al-Mare, tantôt à Savone, tantôt à Gènes.

En 1470, l'entreprenant personnage s'établit tavernier. Dans sa boutique de la *via del Mulcento*, où déjà il vendait des draps, du fromage et du vin, il servait à boire aux passants. Ces cabarets en chambre n'ont guère changé en Italie : que l'on s'imagine une table rustique, le patron et ses hôtes accoudés devant des écuelles en faïence, remplies d'un vin noirâtre. Cardeurs, marchands, matelots devisent de leurs affaires et de leurs voyages. Entre deux rasades, ils mélangent leurs aventures personnelles et les anciens contes sur les pays fabuleux. Leur imagination vacille comme le quinquet qui les éclaire. Le blond Christophe et le robuste Barthélémy, tout en remplissant les brocs, écoutent comme savent écouter les adolescents. Ce fut sans doute dans la taverne paternelle qu'ils ouïrent la première fois le nom prestigieux de *Cypango*, le pays de l'or.

La nuit, on s'entretenait de trésors imaginaires. Mais au jour, le père et ses fils cumulaient d'humbles besognes pour obtenir de modestes bénéfices. Le tavernier associe son aîné à ses affaires. En 1470, Christophe contracte une dette de quarante-huit lires pour du vin qu'un certain Pietro Bellesio, de Porto-Maurizio, vendit à son père et à lui. Ce fut probablement dans ce temps-là qu'il fit ses premières navigations, du cabotage



dans de lentes barques chargées de pesants tonneaux.

Cependant Domenico usait d'une manière excessive de son crédit. N'avait-il pas marié sa fille, Bianchinetta, à un voisin, le fromager Giacomo Bavarello, sur la promesse d'une dot qu'il ne versa jamais? Après sa mort, la maison de la *via del Mulcento* allait servir à éteindre cette dette. On imagine aisément sa manière d'agir à l'égard de ses clients. Aussi se trouvait-il souvent dans de terribles embarras au moment des échéances. Des guerres, des troubles, des épidémies hâtèrent sa déconfiture. Dans une ville commerçante comme Gènes, on ne badinait pas avec les mauvais payeurs. En 1470, Domenico fut emprisonné pour dettes. Il n'obtint sa libération que sur la promesse solennelle de désintéresser son créancier, Girolamo del Porto; Christophe dut répondre de la dette paternelle.

Le jeune artisan mena cette vie de labeur industriel et de modeste négoce jusqu'en 1473. Peut-être que le caractère de Domenico n'était pas étranger à sa décision de s'expatrier. Par la suite, l'adolescent, qui aimait tendrement ses frères et allait en donner la preuve, se montra fort indifférent à l'égard de son père. Pourtant celui-ci vécut assez vieux, presque jusqu'à la fin du siècle.



Christophe avait vingt-deux ans, quand il quitta Gênes, petit personnage, médiocrement instruit, fils de négociant banqueroutier. Tout cela, nous le savons sur la foi des archives. Mais ce que les documents ne révèlent pas, c'est la formation de son intelligence, l'éducation que lui donnèrent son milieu et son pays.

Dans ce temps-là, les sources des connaissances étaient tout autres que de nos jours. Les princes, les prélats, les riches possédaient des livres manuscrits ou leurs imitations imprimées. Le peuple ignorait les choses écrites. Il ne connaissait que le verbe, celui du prêtre dans sa chaire, du crieur en place publique, du conteur à l'auberge. La route tenait lieu de journaux, la route sur laquelle on cheminait des semaines pour arriver d'une ville à l'autre, des années pour atteindre un pays lointain. Le châtelain faisait quérir le voyageur pour entendre des nouvelles de l'étranger; le moine, le charretier, le paysan l'arrêtaient aux carrefours. C'était leur histoire, leur géographie, vague, fantaisiste, un noyau de vérité enveloppé de contes. Puis il y avait la route invisible, celle du passé. Les hommes tombent en poussière, les récits continuent à vivre. Marco Polo, ce Vénitien, qui, deux siècles auparavant, parcourut l'Asie, restait le plus populaire de ces

revenants. Pour les enfants de Gênes, ses fabuleuses narrations tenaient lieu des *Mille et une Nuits*.

Dans ce port enrichi par le commerce de l'Orient, tout entraînait l'imagination vers ces lointaines contrées, et les légendes, et les réalités de la vie quotidienne. Les Italiens retournant d'outre-mer répandaient des récits, des costumes, des objets exotiques. Comme leurs confrères florentins dans le *Chant des marchands qui reviennent riches à la patrie*, les Ligures aussi auraient pu fredonner le refrain :

*Dagli estremi confin di Gallicutta  
Con diligenza e cura  
Abbiam più spezierie di qua condutte.*

(Des extrêmes confins de Calicut, avec empressement et soin, nous avons rapporté ici de nombreux genres d'épices.)

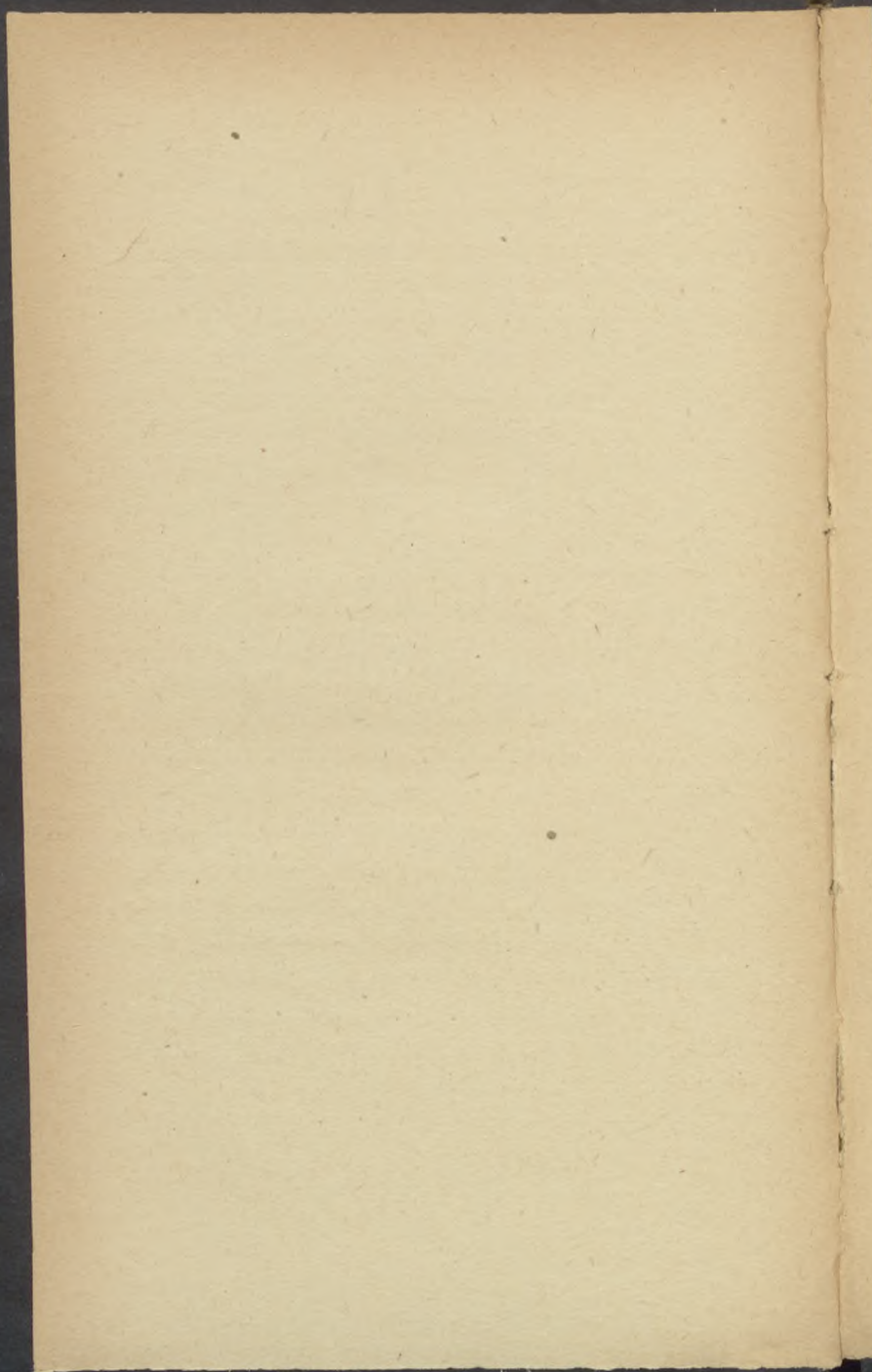
A côté des chrétiens qui ont approché l'Asie, voici les païens que les affaires attirent dans la cité. Chaque corporation, chaque nation y avait ses arcades servant de bureau et de salle de réunion, Hanseates, Flamands, Français, Portugais, Catalans, y coudoyaient Levantins, Arméniens, Barbaresques. Sur le marché, parmi les Génoises au parler guttural, entremêlé de mots espagnols et arabes, on apercevait de nombreux esclaves,



surtout des femmes, dans ce temps-là, plus de quinze cents, à peine une soixantaine de mâles. Les comptoirs de Tana, à l'embouchure du Don, livraient ces blanches Circassiennes et ces souples Tartares. Elles faisaient partie du luxe des patriens, de même que les mulets blancs et les plats d'argent. Le spectacle de ces splendeurs incitait le cardeur à la rêverie. Quelle était la source de cette richesse? L'Orient, toujours l'Orient prestigieux!

A ces traits particuliers à Gênes, il convient d'ajouter l'atmosphère générale de l'Italie. C'était le pays le plus prospère de l'Occident, le principal foyer de la civilisation, le phare de l'Europe. Dans la Péninsule, un formidable mouvement d'idées agitait les classes dirigeantes, et ses remous atteignaient jusqu'aux plus humbles. L'élégant bourgeois de Floreence, Léonard de Vinci, et l'inculte plébéien de la *via del Mulcento*, ainsi que des milliers d'autres jeunes contemporains, bouillaient de la même fièvre de curiosité, de nouveauté, d'élan vers l'inconnu. Cette sève, voilà le denier à Dieu que l'Italie donnait au blond Ligure pour son départ, peut-être bien son unique denier dans ce temps difficile.





## II

### L'AVENTURIER

Seuls les flots éternels pourraient nous parler du svelte Génois de vingt-deux ans, qui se confia à eux, avant de devenir leur dompteur. Commença-t-il sa carrière de navigateur comme corsaire? « Le roi Reinel (René) m'envoya à Tunis pour m'emparer de la galéasse *la Fernandina* », allait-il écrire plus tard à Ferdinand d'Aragon.

Le métier de pirate passait pour fort honorable. Ces messieurs obtenaient des lettres-patentes de leur prince; aussi les considérait-on en quelque sorte comme les francs-tireurs de la mer, tandis que les forbans pillaient sans distinction amis et ennemis. Mais les risques et les chances étaient les mêmes : l'embuscade, l'abordage, le combat, et pour ceux qui ne finissaient pas au fond de l'abîme, les piles de butin partagées sur le pont.



On est tenté de croire que le jeune Gênois ne connut pareilles aventures que des récits des matelots, car il n'était qu'un marmot en 1461, date de la dernière campagne navale du roi René.

En réalité, Christophe se livra à la navigation dans des conditions plus pacifiques. A Gênes, les entreprises maritimes étaient personnelles. L'État n'y disposait pas de la marine, comme à Venise. La République ligure se bornait à contrôler l'armement et à désigner, par la voie de l'*Officium Gazarie*, sorte d'intendance de navigation, le commandant de chaque flotte commerciale. L'ainé de Domenico fut engagé sans doute par quelque marchand organisant une expédition lointaine. L'adolescent délié partait soit en 1474, avec Gioffredo et Nicolo Spinola pour les Échelles du Levant, soit l'année suivante, au bord d'une des nefs de Paolo di Negro et Baldassare Squarciafico. Di Negro détenait le monopole de l'importation du blé à Gênes. Le gouvernement venait de charger cet important personnage d'amener des renforts à l'île de Chio, colonie génoise menacée par les Turcs. Christophe ne figure pas sur le rôle des marins. Courtier, commis ou scribe, il sert un armateur ou bien un des patrons de navire. L'intimité des voyages, ce mélange de dépendance et de camaraderie qui règne entre patriciens et



roturiers génois arrachent le fils du cardeur aux notions infimes de la boutique paternelle. Ces capitaines commerçants, parents ou associés des grands armateurs méditerranéens, s'entre-tiennent de toutes les questions touchant la politique et les affaires : les révolutions d'Asie qui entravent les communications, au grand dommage du commerce des épices; la crise des changes; la pénurie de l'or; les recherches de nouvelles routes vers l'Orient, de régions inconnues pour la traite de l'or.

Encore le drap et la laine sont le gagne-pain de Christophe, mais déjà son intelligence le porte vers des sphères plus élevées. Ses camarades ne songent qu'à la ration de biscuit et de bœuf salé, à la solde, à la ripaille et à la bordée dans les ports. Le Génois aux yeux clairs observe et rêve. Ce déraciné songe aux richesses, aux femmes, aux honneurs. Il mêle les contes de son enfance aux renseignements de ses récentes expériences de navigateur. Son horizon s'agrandit. Il contemple la mer comme d'autres, depuis Icare jusqu'à l'ère des moteurs, contemplaient le ciel. C'est dans cette immensité qu'il veut trouver la fortune.

S' imagine-t-on la mer d'autrefois, où tout semblait plus grand, parce que les lumières

étaient plus faibles? Seuls les flambeaux éclairaient la nuit. Et les connaissances de l'homme n'allaient guère au delà de leurs rayons.

Des voiliers, à peine supérieurs aux pêcheurs d'Islande; des galères, enfers flottants, avec leur double rangée de prisonniers enchaînés aux bancs d'aviron, sillonnaient la Méditerranée et les rives occidentales de l'Atlantique. Ces marins connaissaient les falaises du Continent, voire le littoral des pays barbaresques. Mais l'immense nappe d'eau, qu'ils appelaient *la mer Océane*, leur apparaissait mystérieuse comme les astres, semée d'effrois et de merveilles.

Beaucoup la croyaient plate et infinie; seules les âmes parvenaient jusqu'à ses bornes, où s'élevait le Paradis Terrestre. D'autres s'imaginaient le monde rond : on descendait toujours sans pouvoir remonter. Voilà pourquoi tant de hardis marins, partis à la découverte, n'étaient jamais revenus, comme jadis ces Génois Tedisio Doria et Ugolino Vivaldi, dont les vieux parlaient encore pendant les veillées.

Tel apparaissait le monde aux yeux du peuple. Les princes, les patriciens, propriétaires de navires, les capitaines, les pilotes étaient au courant de certaines traditions de l'antiquité et de la civilisation arabe, des expériences du moyen



âge et de leur propre siècle; tout cela était fixé sur des mappemondes, des cartes nautiques, des routiers, des portulans, objets précieux et d'une insigne rareté. Pourtant, il n'y avait pas d'homme dont le regard embrassât les contours des mers.

Il ne fault plus s'amuser aux pratiques  
De ces revueurs cosmographes antiques  
Qui n'ont cogneu la moitié de ce monde...

écrivait un siècle après Jacques Hamelin Lochois. L'autre moitié, l'inconnue, les travaillait sans répit, les remplissait de trouble et d'inquiétude. Juste de Gand a peint Ptolémée, le roi cosmographe (1), vêtu d'une ample robe bleue bordée de fourrure, le front soucieux, l'expression voilée de mystère, caressant une sphère qui repose sur ses genoux. La cosmographie, ou science de l'univers, était en quelque sorte l'alchimie de l'inconnu. Des princes, des prélats et d'autres doctes person-nages s'y adonnaient avec enthousiasme. Comment le fils du cardeur osa-t-il élever le regard vers ces régions?

Étaient-ce les grandes nuits silencieuses qui lui inspirèrent ce goût pour la connaissance du monde? Quand il quitta Gênes, il n'en possédait que des notions bien vagues! Les récits de Marco

(1) Au Louvre.



Polo, exagérés par deux siècles d'imagination populaire, lui représentaient une Asie merveilleuse, aux senteurs d'épices, aux champs de rubis, aux forêts peuplées d'éléphants et de licornes, aux palais comblés de trésors inouïs. Au delà de la Tartarie, dans la ville de Cathay, trônait le prince des princes, le Grand Khan. Et à l'extrémité de ce continent prodigieux se dessinaient les contours de l'île de l'or, Cypango. Des pays de la chrétienté, il avait acquis dans le commerce certaines notions élémentaires. Il savait distinguer leurs monnaies aux effigies des rois, sans se douter qu'un jour, il allait voir ceux-ci face à face, épier leurs paroles, et attendre, les nerfs crispés, leurs décisions.

Pour le moment, il ne disposait d'autres moyens d'assouvir sa curiosité que les fables des matelots, les conversations avec les marchands et les pilotes. Mais il commence son instruction de marin, apprend à compasser la carte, à faire le compte des lunes. Il n'a pas encore dépassé la Méditerranée, et déjà son imagination vagabonde dans les pays fabuleux. C'est un cerveau neuf, peuple, avec tous les courages de l'ignorance, ne s'arrêtant pas à la limite de l'inconnu. A travers ce chaos de la mer, de la nuit et des superstitions humaines, cet intrépide plébéien, altéré de savoir,

essaye de scruter les secrets du monde. Tout cela le travaille encore sous la forme de vagues préoccupations, il s'avance à tâtons vers son destin. Pourtant, il acquiert déjà un sentiment d'importance, une sorte de dignité. La mer et la pensée lui donnent ses premières lettres de noblesse.

Que ce courage d'esprit paraît remarquable pour un homme de sa condition, comparé aux banales prouesses dont il s'ingénia plus tard à parer cette époque de sa vie! Selon la légende, accréditée par lui-même, il aurait pris part à une bataille au large du cap Saint-Vincent, dans l'équipage de l'amiral Colomb, soi-disant son parent. Deux éperviers des mers portaient alors ce nom paisible : Casenove-Coullon, cadet de Gascogne, vice-amiral de France, surnommé *Columbus Archipyrata*, et un descendant des empereurs de Byzance, Georges Paléologue, dit Bissipat, lequel se contentait du titre modeste de *Columbus Pyrata*. Christophe ignorait certainement le haut lignage de celui dont il briguait l'alliance. L'un de ces seigneurs avait-il trouvé plaisant de s'adjoindre un obscur homonyme? En réalité, les choses se passèrent tout autrement, car l'amiral fit subir une mauvaise journée à son parent supposé.

En mai 1476, ses patrons, Spinola, di Negro



et Squarciafico armèrent une flotte commerciale à destination de l'Angleterre. Le nom de Christophe n'apparaît sur aucune liste d'équipages; il se trouvait donc toujours parmi les passagers. Le convoi quittait la rade de Noli chargé de marchandises de grande valeur : la *Bechella* seule portait une cargaison estimée cent cinquante mille ducats.

De pareilles richesses ne pouvaient manquer d'exciter la convoitise des corsaires. En effet, le 13 août, près du cap Saint-Vincent, Coullon, à la tête de douze nefes et de cinq caravelles, attaquait les navires génois. Le combat dura dix heures. Enfin, Coullon eut recours aux fusées incendiaires. Trois Génois flambèrent; le feu s'empara des Français agrippés à leurs flancs; tous furent engloutis par les flots. Des barques portugaises, accourues de Lagos pour assister au combat, sauvèrent cent vingt hommes. Le *Botinella*, d'Antonio di Negro, ainsi que le navire d'Spinola purent se réfugier à Cadix et de là, Lisbonne.

Ce fut la première escale de Christophe dans cette ville. Il n'y demeura pas longtemps. Dès l'automne, Paolo di Negro, Matteo d'Oria et Benedetto Italiano réunissaient une nouvelle flotte à Gênes, embarquaient les hommes ainsi



que les marchandises restés à Lisbonne, et appareillaient pour l'Angleterre.

Gênes possédait des comptoirs dans les ports britanniques. D'importants financiers génois, les Centurione, faisaient un commerce actif avec l'Écosse; certain membre de cette famille, fixé à Lisbonne, portait le prénom de *Scoto*. La flotte toucha Bristol, Galway et sans doute quelque port écossais, livra une partie de sa cargaison au facteur de Luigi Centurione Scoto, puis appareilla vers la mer du Nord.

Quelle raison dirigeait ces patriciens, après au gain, vers ces régions inhospitalières? Des colonies scandinaves florissaient en Islande ainsi que sur les rives méridionales du Groenland, l'Île Verte. Même si près du pôle, la vanité ne perdait pas ses droits : ces Groenlandais s'habillaient à la dernière mode, payant leurs fournisseurs en dépouilles de bœufs musqués, de morsés ou de phoques. L'Islande et le Groenland connurent jadis une réelle prospérité; les nef northmannes sillonnaient les mers, parvinrent vers l'an mille jusqu'à une vaste terre à l'ouest, et y fondèrent un établissement surnommé *Vinland*, le pays du vin, situé sur le rivage des États-Unis, peut-être dans la région appelée aujourd'hui Nouvelle-Angleterre. Dès le haut moyen âge, un silence

de mort enveloppe cette colonie éphémère. Quatre siècles après, le Groenland est menacé du même sort : le déplacement de la banquise transforme peu à peu l'Île Verte en désert de glace. De nos jours, seules des tombes témoignent de son heureux passé; elles sont peuplées de cadavres attifés en élégants du quatorzième ou du quinzième siècle. Les Islandais n'étaient évidemment pas moins amateurs de pompes vestimentaires que leurs voisins du Groenland. Voilà sans doute une des raisons qui attira les Génois jusqu'à leurs fjords. On y contait encore les exploits des aïeux. Et les étrangers ouïrent le fabuleux récit de Biarne et de Leif qui traversèrent l'océan.

Au retour, les galères génoises atteignaient heureusement Lisbonne. Christophe débarquait en 1477 dans la capitale portugaise en jeune commerçant expert des choses de la mer, cachant sous sa prudente retenue de Ligure ses ambitions et ses espérances.



### III

#### LA SELLETTE DES CENTURIONE

Lisbonne était la grande capitale des marins et des cosmographes. Le roi Affonso V, surnommé l'Africain, de même que son successeur, João II, se passionnaient pour l'exploration de l'Afrique. L'infant don Henriquez le Navigateur avait longé ses côtes occidentales jusqu'au Cap Vert. L'île du même nom cérait un précieux produit : l'antidote de la lèpre, cette terrible tuberculose de la peau. Aussi Louis XI expédia Georges Bissipat — ci-devant *Columbus Pyrata*, devenu vicomte d'Auge et de Falaise — « en l'Isle Vert et pays de Barbarie », pour quérir ce remède : des grandes tortues broutant l'herbe du rivage.

« Desquelles tortues, — écrit Eustache de La Fosse, natif de la bonne ville de Tournay, qui entreprit un voyage en Afrique vers 1480, — le



ladre se guérit en les mangeant et se oingdant du sang et de la grasse à assaulcer toutes ses viandes et par ainsi au bout de deux anz ilz se trouvent bien purgez et guériz de leur lèpre. »

D'autres îles africaines produisaient des denrées moins mystérieuses, mais plus utiles. Madère pourvoyait le Portugal de sucre de canne. Ce rocher de basalte, couronné de verdure, de même que les Açores et les Canaries servaient d'étape au commerce portugais avec l'Afrique, et d'escale aux aventuriers qui exploraient la mer. Elle contenait de nombreuses îles; selon l'usage du temps, le gouvernement des « terres-neuves » revenait au découvreur. Mais on savait qu'en dehors de ces archipels insignifiants, l'océan cachait d'immenses contrées inconnues.

Quand les marins voyaient des oiseaux, — rapporte Eustache de La Fosse, — ils disaient que c'étaient des îles enchantées. Car du temps de Charlemagne, quand les Sarrasins conquièrent l'Espagne, un évêque de Portugal se réfugia avec plusieurs navires dans ces îles. « Et lors ledit évesque qui estoit grand clerc, sçavant l'art de nigromance, ençanta les dites isles et que jamais n'apparestroient a personne tant que toutes les Espaignes ne seroient remises a nostre bonne foy catholique. Souvent les marinniers voioient les

oiseaux de ladite isle en naviguant en iceluy quartier sans jamais pouvoir veoir rien des dictes isles, ad cause du dit enchant. »

En dehors de cette chimérique *Antille* ou *Antilia*, où les natifs écuraient leur vaisselle avec de la poudre d'or, il y avait un autre fantôme : *Brésil*, le pays des bois de senteurs que les courants jetaient sur les côtes d'Irlande. Ces bois rares étaient les délices des princes; Charles V, déjà, en avait fait lambrisser sa librairie au Louvre. Personne n'avait réussi à atteindre ces merveilleuses forêts, même pas ce Thomas Lloyd, de Bristol, qui erra neuf mois à leur recherche. Mais d'année en année, des gens de mer entreprenants, dont l'Histoire n'a pas conservé le nom, cinglaient vers l'inconnu.

La frénésie des découvertes s'était emparée des imaginations : sport, jeu, moyen de s'enrichir et folie du jour, tout comme le « Mississipi » sous la Régence, ou la Bourse sous le second Empire. Des seigneurs, des marchands, armaient quelques caravelles par goût et par esprit de lucre, à peu près comme on entretient, de nos jours, une écurie de course. Ces conquêtes hypothétiques faisaient l'objet de donations solennelles; on escomptait d'avance les gains illusoires. En 1475, Affonso V concédait à Fernao Tellez toutes les



îles qu'il découvrirait dans l'océan Atlantique, y compris les *Sept-Cités*. Fernam d'Ulmo, capitaine-donataire de l'île de Terceira, allait recevoir de João II en 1486 l'investiture des *Sept-Cités*, terres et îles que le capitaine ou ses mandataires pourraient explorer. Par contrat notarié, celui-ci cédait la moitié de ses droits à un autre Madéren, Alfonso do Estreito, lequel s'engageait à fournir deux caravelles; un gentilhomme allemand devait faire partie de l'expédition. Ce n'était autre que Martin Behaim, fameux cosmographe de Nuremberg, établi au Portugal et marié à la fille du Flamand Job van Herter, gouverneur de l'île Fayal. Les vues de Behaim allaient au delà des *Sept-Cités* : il méditait de gagner les Indes en naviguant vers l'ouest. Le Nurembergeois ne devait pas réaliser ses projets. Mais il construisit en 1492 un globe qui montre les idées des esprits avancés de son époque en matière de géographie : vis-à-vis de l'Afrique, sur l'autre rive de l'océan, se dressent les Indes, entourées, ainsi qu'en témoigne Marco Polo, de douze mille sept cents îles. La plus grande, Cypango, couverte de forêts de poivre, cachait, croyait-on, des richesses inouïes.

Les négociants génois jouaient un rôle actif dans les entreprises portugaises, frétant leurs

navires, écoulant leur pacotille, et, au milieu de ce trafic, guettant la grande affaire : la traite de l'or.

L'Europe en manquait. Elle tirait le précieux métal des mines découvertes par les Romains en Transylvanie, en Hongrie, en Bohême, dans le Tyrol, dans la province de Grenade. Ces régions produisaient annuellement à peu près cent quatre-vingts kilogrammes d'or, quantité insuffisante pour suppléer à la diminution que l'or monnayé subissait par l'usure et par la malfaçon. Le numéraire et les objets en or des pays chrétiens ne représentaient qu'une valeur approximative de trois cents millions de francs. Et ce trésor diminuait chaque année en faveur de l'Orient, pour solder les fournitures en aromates, en soie, en bijoux.

La guerre de Cent Ans compromit les finances du Continent. La livre tournois, le « change apprécié » de l'époque, ne cotait, à certain moment, qu'un dixième de sa valeur nominale. En 1444, un financier génois, Bernardo Centurione, proposa au Conseil de rétablir l'étalon d'or : « De cette manière, déclarait-il, les citoyens trouveront leur bien en or, et non pas en monnaie instable ». En effet, l'année suivante, la Seigneurie ordonna de libeller en or toute traite tirée de ou sur Gênes. Chaque Génois avait donc



des raisons impérieuses pour rechercher de nouvelles sources d'or, susceptibles de lui assurer la domination des affaires dans sa ville.

Parmi les commerçants de cette active cité, les Centurione passaient, sinon pour les plus riches, du moins pour les plus entreprenants. Ils possédaient de nombreux comptoirs; Charles Centurione dirigeait celui de Bruges; le roi de France lui avait accordé un sauf-conduit. Thérame était à la tête de la maison de Cadix; Martin, de celle de Grenade. Des facteurs les représentaient à Constantinople et à Trébizonde. Cependant l'avance turque compromettait les affaires en Orient, fermant tour à tour la Mésopotamie, le Pont, la Caspienne. Au commencement du seizième siècle, un Centurione allait se rendre à Moscou, afin de décider le grand-duc à établir une nouvelle voie commerciale entre l'Asie et la Baltique. On voit donc que cette banque puissante, désignée du modeste terme traditionnel : le *scagno*, la « sellette » des Centurione, dans la *Contrada San Siro* à Gênes, constituait un admirable observatoire. Messer Lodisio, chef de la maison principale de Gênes, la tête enserrée du chaperon qui tombe sur une épaule, alignait jour par jour les chiffres, penché sur la table recouverte d'un tapis sarrainois. Sur des étagères, à la portée de sa main,

on voyait accrochés les lettres de change, la balance, le cachet et un brûle-parfum ouvragé à Damas. Dans ce réduit étroit, tout paraît réfléchi, mesuré, minutieux; il n'y a de libre et de rapide que les pensées animant les yeux du maître qui semblent surveiller de lointaines galères bondées de richesses.

L'Afrique, pour le moment, attirait ce grand chef de commerce. Depuis les découvertes portugaises, on y exerçait un trafic considérable dont la poudre d'or, le nègre et le sucre constituaient les éléments principaux. Le roi João II se réservait le monopole du négoce africain; Eustache de La Fosse, qui tenta de le pratiquer en contrebande, l'apprit à ses dépens. Cependant les Génois avisés s'adonnaient à ces opérations fructueuses avec l'assentiment des Portugais. Ces affaires se bornaient aux îles et au littoral. Mais on espérait pénétrer un jour au cœur du continent, où régnait, croyait-on, un souverain chrétien : le prêtre Jean. Et on comptait sur son appui pour atteindre les Indes, terre bénie des aromates et de l'or.

De son comptoir de la *Contrada San Siro*, Lodisio Centurione, chef de la maison de Gênes, suivait tous ces mouvements de la navigation et du commerce. En attendant l'exploration des pays de



l'or, il continuait à exporter des draps et à importer des denrées. En juillet 1478, il s'associe avec Paolo di Negro, fixé à Lisbonne, pour un marché de sucre à Madère. Christophe Colomb est chargé de son exécution. Celui-ci appareille pour Madère. Mais l'argent n'arrive pas à temps, de sorte qu'il ne peut acquérir qu'une partie de la quantité prescrite. Une contestation surgit entre les deux bailleurs de fonds. Aussi le 25 avril 1479, à Gênes, devant la « sellette » de Lodisio Centurione, le notaire Gerolamo da Ventimiglia interroge Christophe. Ses réponses sont fort circonstanciées. A la question : Quelle est la partie dont vous désirez le succès? le témoin répond : « De celle qui a le droit pour elle ». Il déclare avoir cent florins sur lui et devoir repartir le lendemain pour Lisbonne.

Dans l'interrogatoire, il ne figure pas comme marin. Cependant la sellette de Centurione, cette échoppe à millions, offre bien des matières de réflexion à l'agent d'affaires subalterne. Il a le choix entre l'obscur labeur ou un coup d'audace : ouvrir une nouvelle voie vers les terres de l'or et des épices, et surpasser du jour au lendemain ses puissants patrons. Il navigue vers Lisbonne déjà prospecteur dans l'âme. Ses ambitions et sa passion de la cosmographie se soutiennent réci-

proquement. Il a touché Chio, l'Islande, Madère, les limites du monde connu. Dans la capitale portugaise, en bien mince équipage, et sans nulles autres relations que ses compatriotes génois, il reste hanté des espaces insondés.

Christophe avait vingt-huit ans. D'habitude, il faisait ses dévotions au couvent de Santos, maison d'éducation et de retraite mondaine, appartenant aux religieuses de Saint-Jacques. Ces dames portaient l'habit de l'ordre, mais elles restaient libres de se marier. La supérieure, Dona Anna de Mendoca, avait été la favorite du roi João II.

Parmi les pensionnaires de Santos, vivait une demoiselle nommée Filepa Moniz Perestrello. Les Perestrello, originaires de Plaisance, en Lombardie, s'établirent vers la fin du quatorzième siècle en Portugal. L'un des fils du fondateur de la branche portugaise, Bartolomeo, épousa Margarida Martins, puis en deuxièmes noces, Isabel Moniz de l'Algarve.

Bartolomeo, d'abord gentilhomme de la maison de l'infant Dom João, accompagna, vers 1420, l'infant Dom Henrique le Navigateur à Porto-Santo, île voisine de Madère. On débarqua



des colons, des animaux domestiques, une famille de lapins. Elle se multiplia avec une rapidité prodigieuse et disputa le terrain aux conquérants. En 1446, Perestrello fut nommé capitaine héréditaire de l'île. Il obtenait cette place grâce à ses relations influentes : ses deux sœurs, Isabel et Branca, furent les doubles maîtresses de Dom Pedro de Noronha, archevêque de Lisbonne. Perestrello, courtisan vieilli, se fixa donc à Porto-Santo, combattit vaillamment les lapins, épousa Isabel Moniz, eut trois enfants, puis mourut vers 1457. Sa veuve se retira à Lisbonne et plaça Felipa au couvent de Santos.

Christophe était grand, les joues colorées, le menton creusé d'une fossette, ses cheveux blonds entremêlés de légers fils blancs, et dans ses yeux bleus, cette expression d'inquiétude qui ne déplaît pas aux femmes. Il tranchait parmi cette race brune et allègre. Il fut remarqué. Quelques camarades génois le renseignèrent sans doute sur sa candide admiratrice. Quant aux Perestrello, quoi de surprenant qu'ils gardassent un fier souvenir de leurs origines italiennes, accueillant volontiers tous ceux qui leur rappelaient l'ancienne patrie ? Peut-être n'ignoraient-ils pas le nom des nobles Colomb de Plaisance ? Christophe pénétrait dans une famille de femmes seules, héritières d'un

fameux capitaine-donataire. Il est possible que le défunt fut un piètre marin. Heureusement que le prétendant n'avait pas l'indiscrétion des historiens. Il croyait s'allier aux descendants d'un grand navigateur. Ajoutez à cela que les Moniz appartenaient à la première noblesse du pays. Dans la colonie génoise, les envieux chuchotaient : Christophe est en train de *tessersi la familia* « se tisser une famille ». Singulier mariage, et singulière nuit de noces ! Christophe partageait-il les sentiments de celle qui l'avait choisi ? Ou bien, en caressant ce sein virginal, ne caressait-il que son rêve ? Elle lui donna un fils et les moyens de poursuivre sa chimère.

Ces événements se passèrent vers la fin de 1479, ou bien en 1480. Le jeune ménage habitait-il Lisbonne ou Porto-Santo ? De toute manière, Christophe séjourna souvent dans cette île ; sa belle-famille y possédait d'importants intérêts. Feu Perestrello, témoin mondain d'intrépides aventures maritimes, et bénéficiaire de cette capitainerie, laissait certainement une série de documents nautiques. Avec cela, à Porto-Santo et à Madère, centres de navigation, Christophe était bien placé pour se tenir au courant de tout ce qui se passait en matière de découverte. Lui-même entreprit plusieurs voyages sur les côtes



de la Guinée, patrie du commerce muet. Les caravanes déposaient des marchandises sur le rivage, puis allaient camper à une heure de marche. Les noirs arrivaient, mettaient un tas d'or auprès de chaque pile d'objets, et disparaissaient. Voilà que les Arabes revenaient à leur tour; si la quantité de l'or leur semblait suffisante, ils l'emportaient, laissant en échange leur pacotille. Cette pantomime se poursuivait depuis des siècles. Sauf qu'à présent, les Portugais en profitaient, car c'est à eux que les nègres livraient la poudre d'or que l'on croyait provenir des Indes.

« Les Indes produisent beaucoup de choses, — notait Colomb en marge de son exemplaire de l'*Historia rerum ubique gestarum*, de Pie II, — et des épices aromatiques, et beaucoup de pierres précieuses, et des montagnes d'or. »

A ses heures de loisirs, Christophe continuait son instruction d'autodidacte. Son frère Barthélémy, établi à Lisbonne, lui apportait un précieux appui. De dix ans plus jeune, ayant obtenu une éducation plus soignée et acquis de grandes connaissances en matière de cosmographie, Barthélémy gagna sa vie à dresser des cartes marines. Lorsque les deux frères se retrouvèrent au Portugal, ils se mirent à dépouiller les mêmes livres, les annotant de leur écriture fine et serrée,

qui se ressemblait comme leurs idées. Les apostilles ajoutées à l'ouvrage de Pie II — volume que Christophe possédait dès 1481 — à la traduction latine de Marco Polo, enfin au *Tractatus de imagine mundi*, de Pierre d'Ailly, montrent le sérieux de leurs travaux.

Sur une page de ce volume, Christophe écrivait : « ... entre l'Espagne et le commencement des Indes, il y a une mer petite et navigable en peu de jours ».

L'opulence de l'Asie et la modicité des espaces maritimes qui en séparent la péninsule ibérique — voilà les enseignements que tire le Génois de ces livres vénérés alors comme des oracles.

Évidemment sa science pouvait sembler bien maigre comparée à celle des vrais savants de l'époque. Mais qu'il leur est supérieur par la vivacité de l'observation, la constance, la variété de ses recherches, et surtout par son esprit d'initiative ! Il fouille les cartes, sonde les marins, les questionne sur leurs expériences, écoute leurs aventures ; il examine les épaves que le courant jette sur la grève. Ce sont tantôt des sculptures bizarres, tantôt des roseaux, des bambous énormes, des bois d'une essence inconnue, ou encore des cadavres au visage effrayant et étrange. Tous ces indices trahissaient l'existence d'une



terre en Occident. A force d'en parler, des navigateurs d'imagination inflammable se leurraient de l'avoir aperçue. Un Madéréen, Fernam Domingo de Arco, obtint en 1484 du roi João II la donation de cette rive fantôme, sans jamais réussir à l'atteindre. Le flamand Antonio Leme ne fut pas plus heureux.

Plus d'un contemporain avait la tête bourrée de pensées semblables à celles de Christophe. Mais celui-ci l'emportait de loin sur ses rivaux par son endurance et sa perspicacité. Bientôt un hasard, dont il sut tirer parti, allait fortifier ses prévisions.

Dans ce temps-là, une caravelle portugaise, chargée de marchandises, avait mis voiles pour la Flandre. La tempête s'empara du navire et l'emporta à travers les mers, toujours vers l'ouest, jusqu'à une île inconnue. Le retour fut terrible : beaucoup de ces navigateurs moururent en route, d'autres succombèrent en débarquant à Madère. Colomb accueillit à Porto-Santo le dernier survivant, un pilote borgne de Galice. Le connaissait-il d'ancienne date ? Ou bien s'intéressa-t-il à son sort parce que ce marin revenait d'un aventureux voyage ? Toujours est-il que sa charité fut bien récompensée. Avant de fermer les yeux, ce vieillard le renseigna exactement sur

son parcours ainsi que sur les altitudes et les parages de l'île. Colomb hérita-t-il vraiment du secret du pilote borgne, comme le rapportent plusieurs auteurs du seizième siècle? Ou bien, après de longues conversations sur le sujet qui les passionnait tous deux, le moribond eut-il des hallucinations dûes à la fièvre et au fluide rayonnant des regards du Génois? En tout cas, les entretiens avec ce vieux routier des mers affermirent son idée en voie de cristallisation. Bientôt, il allait recevoir le témoignage d'un savant universellement respecté, le docteur Paolo Toscanelli.

Ce Florentin jouissait d'une telle renommée qu'en 1458 les ambassadeurs portugais au concile de Mantoue allèrent demander son avis sur des problèmes cosmographiques. A la manière du temps, il avait sans doute des correspondants dans diverses capitales, ce qui constituait, en dehors des récits des voyageurs, la seule manière de se tenir au courant des événements et des idées. En 1474, le chanoine Fernam Martins lui écrivait de la part du roi de Portugal pour le consulter sur la possibilité d'approcher les Indes par l'ouest. Le docte Florentin s'empessa de répondre au souverain et joignit à sa missive, datée du 25 juin 1474, une carte marine.

Les Perestrello étaient alliés aux Martins. Chris-



tophe eut vent de cette correspondance. Il s'adressa à son tour à Toscanelli. Lorenzo Girardi, commerçant florentin établi à Lisbonne, se chargea de la lettre.

Paolo dal Pozzo Toscanelli, né en 1397, fils d'un médecin florentin, fut admis en 1425 dans la corporation des « Medici e speziali », c'est-à-dire des docteurs et des apothicaires. Appartenant à une opulente famille de patriciens, adonnée au négoce et à l'agriculture, Paolo — pour les humanistes, *Paulus Tuscus*, pour ses familiers, *maestro Pagolo* — préféra les sciences. C'était un homme supérieur tant par ses lumières que par son caractère. Il faisait sa société habituelle du groupe d'érudits qui se rencontrait dans la boutique du libraire Vespasiano da Bisticci.

Les libraires, à Florence, vivaient porte à porte dans la *via degli Librai* (1). Leurs magasins constituaient le lieu de réunion des lettrés, des curieux, des étrangers de distinction. Vespasiano, le premier parmi ses confrères, portait le surnom de « prince des libraires florentins ». Vers 1480, il se retirait dans sa campagne d'Antella, où, selon son expression, « l'on ne vit jamais ni femme, ni moustique, ni d'autre fléau trouble-

(1) Aujourd'hui via della Condotta.

sommeil ». Dans cette solitude, le bibliophile misanthrope, se souvenant de ses clients de marque, dispersés sous tous les cieux, d'Oxford à Bude, d'Allemagne en Sicile, entreprit de retracer leurs biographies. Dans son naïf recueil, libre de l'emphase des humanistes, il a peint à vif les intellectuels de la Renaissance. Voici le portrait qu'il donne du patriarche auquel Giraldi transmit la requête de Colomb :

« Maître Pagolo, fils de feu maître Dominique, Florentin, descendait des parents des plus honorables. Il fut fort savant en grec et en latin, de même que dans les sept arts libéraux qu'il commença à apprendre dès son enfance; parmi tant de sciences qu'il possédait, il excellait dans l'astrologie, où il dépassait tous ses contemporains. Il tenait ces vertus voilées, sans les afficher, sans ambitionner de porter des jugements, mais quand un ami lui en demandait, particulièrement s'il s'agissait de la science en question, Maestro Pagolo communiquait son avis. A ces vertus inouïes, il ajoutait une pureté de vie merveilleuse. On le croyait vierge; longtemps, il coucha tout habillé sur une planche, près de son bureau. Il ne mangeait pas de viande, ou à peine, se nourrissant de fruits, de légumes, buvant de l'eau fraîche, ne portant jamais de bonnet fourré, tout au plus de



drap en hiver. Nullement loquace, de préférence il écoutait sans parler. D'une nature très douce, d'une merveilleuse honnêteté dans ses propos et dans toutes choses, dès qu'il entendait un mot effronté, son visage s'altérait. Il fut très religieux et très dévot. Il aimait les justes, surtout les croyants, ceux qui adoraient et craignaient Dieu. En dehors de l'astrologie, il fut merveilleux géomètre. Lié d'amitié avec tous les hommes doctes de son temps, il s'entretenait avec eux, particulièrement avec Nicolao Nicoli, qui l'aimait et le respectait. De même Ser Filippo di ser Ugolino (1), Lionardo d'Arezzo, frate Ambrogio, maître Gianozzo Manetti l'affectionnaient beaucoup, et il échangeait souvent des idées avec eux. Il fréquentait chez Cosme de Médicis, qui l'aimait et le respectait. Maestro Pagolo ne faisait aucun cas de l'argent; il s'était voué entièrement à la vertu, dans laquelle il mettait toute son espérance...

» Lorsqu'il n'étudiait pas, il allait porter ses soins à quelque ami, bien qu'il exerçât peu son art. Il passait le reste de son temps avec les hommes éminents que nous venons de mentionner. Personne ne l'entendit dire du mal de qui

(1) Brunelleschi.

que ce soit. Maestro Pagolo était très perspicace en toutes choses, et quand il allait voir un malade, il désirait que celui-ci se confessât, autrement il ne serait pas retourné à son chevet. Il vécut en état de sainteté, nul poids sur sa conscience, parmi des jeûnes, des abstinences, dormant tout habillé et ayant renoncé pendant longtemps au vin. Il dépassa l'âge de quatre-vingts ans, et finit sa vie saintement, rendant le dernier soupir à Dieu avec grande dévotion et repentir de ses péchés (1). »

Ajoutons à ce portrait quelques détails qui ont échappé à Vespasiano : l'austère savant comme tous les Florentins en général, restait attaché à la terre, et conservait, grâce à ses fréquents séjours campagnards, une belle fraîcheur de sentiments. En dehors de ses domaines, il possédait une part des fameuses mines de cuivre de Montecatini. Ses neveux faisaient le commerce des épices avec l'Orient.

Cet éminent personnage, passionné pour toutes les manifestations de la pensée, joignant à un pénétrant esprit de recherche un candide enthousiasme, reçut donc la lettre de Colomb. Le compatriote inconnu de Lisbonne, qui faisait appel

(1) Vespasiano de Bisticci, *Vite di Uomini illustri*, publié par Ludovico Frati, Bologna, 1893, II, 295.



à ses lumières, se préoccupait de questions qui l'intéressaient lui-même au plus haut degré. Le vieillard accueillit donc la requête avec bienveillance. Autrefois, il avait écrit sur le même sujet au roi de Portugal. Toscanelli s'empressa donc de mander copie de cette lettre à Colomb et y ajouta une carte nautique tracée de ses mains.

L'original de cet écrit est perdu; on n'en connaît qu'une copie que Christophe ou Barthélémy transcrivirent sur un feuillet de garde de leur exemplaire de l'*Historia rerum ubique gestarum*.

Dans sa lettre, Toscanelli assure le roi qu'en naviguant vers l'ouest, on découvrirait le chemin le plus court conduisant au pays des aromates. Il donne des renseignements sur ces régions fabuleuses : le port de Zaïton, la province de Katay et sa capitale Quinsay, c'est-à-dire la « ville du ciel » où trône le Grand Khan; enfin l'île de l'or, Cipango, où les temples ainsi que les palais sont couverts d'or massif. La carte marine, qui accompagnait cette missive, contenait un itinéraire détaillé.

Certains érudits ont contesté l'authenticité de cette lettre, objectant que Colomb devait connaître l'original adressé en 1474 au roi de Portugal, sans compter que le grand âge de Toscanelli rendait fort invraisemblable ces prévenances à

l'égard d'un inconnu. Comme si la correspondance d'un souverain, touchant une matière aussi secrète que des entreprises maritimes, était à la portée d'un particulier? Et comme si un vieillard ne pouvait être capable d'un mouvement généreux!

De nos jours, il semblerait en effet extraordinaire qu'un illustre savant révélât avec un tel désintéressement le résultat de ses travaux à un obscur compatriote. Toutefois, il faut se garder de juger cette époque avec la mesure et les idées de notre temps. Quand on passe aujourd'hui entre les bouquinistes et les limonadiers de la *via della Condotta*, il convient de se souvenir que ce fut là, jadis, un des grands foyers de pensée et d'enthousiasme communicatif. Ce n'allait pas être purement l'œuvre du hasard qu'un Génois et un Florentin atteindraient les premiers le Nouveau Monde. Il faut en savoir gré à la civilisation italienne et à ses serviteurs magnanimes, tels que Toscanelli et ses pareils.

Pour Colomb, les encouragements du vénérable Florentin marquaient une étape décisive. L'autorité du savant confirmait le résultat des méditations et des recherches de l'homme d'action. Il s'agissait à présent de réaliser ses projets.

Le roi de Portugal, João II, était un prince



jaloux de son autorité, n'hésitant pas à la défendre par des sentences capitales, voire même par des coups de poignard de sa propre main. Néanmoins, ce fougueux justicier avait la renommée d'une intelligence ouverte, témoignant un vif intérêt pour la navigation et les entreprises coloniales.

Grâce à ses alliances et peut-être aussi en raison de l'objet de sa requête, Colomb obtint audience auprès du souverain. Le Génois demanda à João II de lui confier trois caravelles, équipées pour un an, afin d'atteindre par la mer occidentale les Indes, l'île de Cypango, le royaume du Grand Khan. Les conditions qu'il sollicitait du roi dénonçaient une grande assurance : le titre de chevalier, les éperons d'or, le nom de Dom Christophe Colomb, les prérogatives de grand amiral, la vice-royauté héréditaire des îles et terres qu'il découvrirait, enfin un dixième de leurs produits.

En dépit de ces prétentions excessives, João II chargea trois savants : son aumônier, l'évêque de Tanger; son médecin, maître Rodrigo; et son astrologue, le juif maître Josepe Vizino, d'examiner le projet de Colomb. Ces érudits — qui allaient donner plus tard à Vasco de Gama les instructions et les cartes grâce auxquelles celui-ci

parvint aux Indes — ne partageaient pas les illusions de Colomb sur la distance séparant le Portugal des côtes asiatiques. Les meilleurs capitaines portugais n'avaient-ils pas échoué dans leurs tentatives de trouver des terres nouvelles au milieu de la mer Océane? Enfin, la politique de João II tendait plutôt vers l'Afrique. En effet, quatorze ans plus tard, Vasco de Gama couronnait les efforts persévérants de ses compatriotes, contournait le cap de Bonne-Espérance et découvrait la voie des Indes. Le roi refusa donc de faire les frais de cette diversion vers l'inconnu, prônée par l'étranger prétentieux. La fortune, qui s'était attachée aux pas de Christophe depuis son établissement en Portugal, semblait l'abandonner.

Après son mariage, il avait continué à s'occuper d'affaires. Elles ne furent, paraît-il, pas toujours prospères et l'obligèrent à multiplier ses créanciers. Aussi, dans son testament, allait-il ordonner par la suite à son fils de verser certaines sommes, sans que les destinataires sachent leur provenance, mais évidemment à titre de restitution, à Antonio Bazo, marchand génois, établi à Lisbonne, aux héritiers de Louis Centurione, au gendre de celui-ci, Battista Espinola, aux descendants de Paolo di Negro, ainsi qu'à un



juif habitant près de la porte du Ghetto.

Les juifs portugais prenaient une part active dans le commerce maritime. D'ailleurs, ils étaient tenus à fournir une ancre et six aunes de corde à chaque navire qu'armait le roi. Ils entretenaient des relations étroites avec leurs coreligionnaires d'Espagne. Lorsque João II se mit à persécuter les Bragance, le puissant financier don Isaac Abravanel, leur partisan, se réfugia en Castille.

Quant aux Centurione, ils possédaient un comptoir à Cadix, une banque à Grenade. Peut-être que les prêteurs encouragèrent Christophe à porter son activité dans le pays voisin. Sa marine était fameuse. « Sur mer, — écrivait Froissart, — les Espagnols sont malle gents et ont grans vaisseaux et forts. »

Les conditions personnelles de Christophe l'incitaient également à s'expatrier. Il n'était pas heureux en ménage. Filepa lui donna sa main, un fils, ses relations, tout ce qu'une femme de cour peut offrir à un homme du peuple, mais elle ne lui donna pas le bonheur. Avait-elle été trop aimable ou pas assez? Elle mourut entre 1484 et 1487; on l'inhuma à Lisbonne dans la chapelle de la Pitié du couvent du Carmel. Jamais Colomb ne parla d'elle, de sorte que seul le testament de son fils conserva son nom.

Du temps de ses mésintelligences matrimoniales, Christophe commit-il l'imprudence de se mêler à quelque intrigue politique? Ou craignit-il de connaître, à son tour, la prison pour dettes? Ou avait-il peut-être des raisons pour espérer meilleure fortune en Espagne? Un beau matin, en 1484, il se mit en route vers ce pays, emportant pour tout viatique son enfant et son idée.





## IV

### EN CASTILLE

Enfermée entre les Pyrénées, la mer et les Maures, la péninsule ibérique semblait une île divisée en îlots ennemis : Castille et Léon, Aragon et Catalogne, Portugal, enfin Grenade musulmane. Ces contrées étaient le théâtre d'une guerre permanente : petites luttes locales, et au-dessus de ces frondes endémiques, le grand combat de l'Espagne chrétienne contre la puissance arabe.

Le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, en 1469, alliait deux grands pays, et bientôt leur union devait dominer toute l'Espagne.

Isabelle, fille d'un père vil et d'une mère folle, grandit entre le dévergondage, le meurtre, la trahison, toutes les turpitudes humaines. Héritière d'un frère empoisonné, l'instinct de conservation



fit d'elle, de bonne heure, une femme d'affaires consommée, souple, pénétrante, tenace. Mais dans ses sentiments intimes, elle conservait une pureté, une noblesse, une piété étonnantes pour son milieu et son époque. Face de béguine volontaire, aux yeux ardents sous des sourcils arqués, elle choisit, parmi la série de prétendants qu'on voulait lui imposer, Ferdinand d'Aragon, son cousin, qui lui ressemblait au physique, sauf le regard fuyant et le menton replet. Isabelle était une de ces femmes qui n'aiment qu'une fois et pour toujours. L'homme, à qui elle donna son cœur et dont elle fit l'associé de son œuvre, apparaît comme une sorte de prêteur sur gages couronné, dissimulé, méfiant, ombrageux, un loup dans une cathédrale. Son épouse, digne du prince le plus charmant de la *Légende dorée*, témoignait un vif attachement à l'ordre séraphique. Mais les sentiments religieux n'ont-ils pas une variété infinie, comme les paysages? L'esprit issu des douces collines d'Ombrie avait pris, sous les rochers brûlants de la Sierra, quelque chose de fiévreux, d'exalté, de combattif. D'ailleurs, la Castille, dont le nom même évoquait des monts couronnés de castels, était un pays militaire; la noblesse y jugeait les lettres nuisibles aux vertus guerrières. Isabelle s'entoura quand même de

lettrés, Italiens ou bien Espagnols élevés en Italie : Pierre Martyr d'Anghera, Lucio Marineo, les frères Geraldini et bien d'autres. La reine, si supérieure à son mari médiocre et volage, s'entendait parfaitement avec lui au regard du gouvernement. Isabelle et Ferdinand — ils choisirent pour emblème un faisceau de flèches et un joug — travaillaient à créer un royaume uni avec l'acharnement et l'opiniâtreté du paysan qui réunit des labours. Le pouvoir royal avait deux adversaires : l'anarchie féodale et les Maures. En politiques consommés, les Rois — car c'est ainsi qu'on désignait ce ménage de souverains égaux — usèrent d'un ennemi contre l'autre. Les forces de la féodalité turbulente furent drainées en croisades. Tel était l'état de l'Espagne quand Colomb franchit secrètement ses frontières.

Il n'était pas homme à s'expatrier au petit bonheur, sans avoir tâté le terrain, soupesé ses chances, cherché des relations personnelles. Les Italiens de Lisbonne se tenaient au courant des affaires d'Espagne grâce à leurs comptoirs disséminés dans ce royaume. En dehors de ses compatriotes, Christophe pouvait espérer l'appui des franciscains, fort influents à la cour de Castille.

Cet ordre possédait en Estramadure, près du



port de Palos, foyer des meilleurs matelots du pays, un couvent nommé Notre-Dame de La Rabida. Son aspect était le même que celui de tant d'autres cloîtres du Midi : une chapelle circulaire, coiffée d'un clocher rond, environnée de bâtisses disparates, crépies à la chaux, couvertes de tuiles. Des collines voisines, de grands pins résineux regardaient leurs frères enrôlés dans la marine : les mâts des nefes ancrées dans le port de Palos.

Le prieur, Juan Perez, dirigea autrefois la conscience d'Isabelle. Dans la solitude du monastère, lui et un autre religieux, le père Marchena, s'adonnaient aux études cosmographiques. Avec cela, ces confesseurs de marins connaissaient à fond les hommes et les choses de la mer. Peut-être le père Marchena, Portugais, avait-il déjà rencontré Colomb à Lisbonne, ou bien ce dernier lui était-il recommandé par des compatriotes ? Le Génois frappait donc à la porte de Notre-Dame de La Rabida avec la certitude d'y trouver des sympathies, de l'intérêt, des personnages vénéralés par les marins de Palos, et bien placés pour lui ménager des intelligences à la cour.

Cet homme de tête s'arrêta sans doute au cloître franciscain avec le dessein de gagner les bonnes grâces du prieur ; il réussit entièrement.

Néanmoins, le protégé de Juan Perez ne parvint pas à approcher les Rois du jour au lendemain. Séville fut sa première étape. Son enceinte crénelée, le port du Guadalquivir peuplé de voiliers pouvaient lui rappeler sa ville natale. Ses compatriotes y avaient leur rue, la *calle de Genoa*. Christophe s'adressa d'abord au duc de Medina-Sidonia, autrefois possesseur des îles Canaries. Mais cet opulent seigneur ne montrait nulle envie de subventionner une entreprise d'exploration. Par contre, son parent, le duc de Medina-Celi, témoigna de l'intérêt à l'étranger; peut-être même lui donna-t-il l'hospitalité. Juanoto Berardi, riche armateur florentin, accueillit sans doute également le voyageur et ouït ses audacieux projets.

Enfin, en janvier 1486, Colomb passait sous l'immense voûte de la porte d'Almodovar et entra dans l'ancienne capitale du califat, la ville des mosquées transformées en églises, Cordoue. Grâce à Juan Perez, ainsi qu'aux relations qu'il s'était faites à Séville, il put voir Hernando de Talavera, confesseur de la reine, ainsi qu'Alonzo de Quintanilla, trésorier de Castille. Le voilà familier des antichambres, premier échelon du stage humiliation par lequel passe tout homme du commun, que l'ambition ou l'in-



térêt oblige à se mêler aux grands de la terre.

Ah, qu'un Saint-Simon n'a-t-il retracé le roman du solliciteur : les débuts du Génois à Cordoue ! Isabelle et Ferdinand, jeunes prétendants pauvres, parvenus si vite au faite de la puissance ; victorieux au dedans et au dehors, souffrant néanmoins de cet incurable désordre des finances qu'ils transmettront à leur petit-fils, le dominateur du monde. Princes et vassaux animés de sentiments dignes des preux de Roland, d'un Roland qui eût laissé son cor en gage. Ces Grands d'une audace héroïque et d'une avidité vorace, enflammés d'une fièvre de croisade comme pour se faire pardonner toutes leurs inconstances, toutes leurs convoitises. Au-dessus des armures qui célaient tant de courage, tant de faiblesses, les idées de chevalerie flottant tels des panaches ! Et le fils d'artisan cherchant l'issue de ce monde inconnu, fuyant, épineux, ce monde d'immense pouvoir et de petites passions ! La conscience des distinctions sociales cesse au delà du pays où l'on est né. Christophe, qui eût approché sans doute avec humilité un Doria ou un Fregoso, abordait sans la moindre appréhension les seigneurs castillans. Il bénéficiait de sa qualité d'étranger. Son air noble lui tenait lieu de parchemins. L'espagnol était fort répandu à Gênes, où l'on ren-

contrait des prédicateurs, des troupes de comédiens qui n'usaient que de cette langue, de sorte que le Génois pouvait s'exprimer avec facilité dans son nouveau pays. La chaleur de ses convictions ajoutait à son éloquence naturelle. Enfin son flair de marin saisissait tout de suite les courants, s'abandonnant à ceux qui lui semblaient favorables.

Après plusieurs mois de démarches, il fut enfin admis à l'audience royale.

Ferdinand se montra contraire à ses propositions. Comment cette intelligence aride et défiante aurait-elle pu suivre l'audacieuse imagination de Colomb? Avec cela, la marine royale d'Aragon possédait certaines prérogatives dans la Méditerranée. Aussi ce prince craignait que la découverte d'une nouvelle route des Indes ne lésât ses intérêts.

Isabelle fut frappée par le projet, impressionnée par le postulant. Sa prudence hésitait devant les frais de l'entreprise et à l'idée du préjudice moral que son échec pouvait causer à la couronne. Cependant, son intuition de femme discerna la personnalité peu commune de l'homme agenouillé devant elle.

La politesse des souverains consiste à ne jamais priver d'une lueur d'espoir ceux qu'ils



admettent en leur présence. Les propositions de Colomb furent donc renvoyées à une commission présidée par Talavera.

L'atermolement, inné aux mœurs espagnoles, semblait encore plus légitime en raison de l'état du trésor et de la *Reconquista*, cette guerre permanente contre les Maures. Vers la fin de l'automne, la commission se réunit à Salamanque, écouta Colomb, entendit des savants réputés, et laissa dormir les choses sans se prononcer.

Le solliciteur retourna à Cordoue. Les souverains accordaient de temps à autre une gratification « à Cristobal Colomo... étranger, qui est ici s'occupant de certaines affaires relatives au service de Leurs Altesses ». Toutefois, ces largesses mesurées étaient insuffisantes pour le préserver de la gêne. Il vivait d'expédients et d'espérances au milieu de cette société à la fois guerrière et agreste, exaltée et débonnaire, accueillante et insensible. Sans doute que sa bonne mine, la bizarrerie apparente de ses projets, la fougue avec laquelle il les défendait, lui gagnaient des sympathies, ou du moins attiraient sur lui l'attention. Cependant les menues affaires de la cour et de la ville, les campagnes, ou simplement l'habitude émoussaient cette curiosité. L'indifférence croissante des protecteurs éphé-

mères obligeait Colomb à chercher d'autres appuis. Il continuait cet accablant métier sans défaillir, sans laisser ébranler ses convictions par l'ironie ou par le dédain. Il ne lui restait d'autres affections que le petit Diego, pensionnaire des secourables franciscains, et son frère Barthélémy, courant les mers. Le visionnaire errait seul avec son idée dans Cordoue, oasis entourée de plaines roussies, où le Guadalquivir traîne ses flots entre des rives sablonneuses et fait tournoyer les moulins arabes, tristes comme des nomades captifs.

Vers la fin de 1487, il connut Beatriz Enriquez de Arana, fille de Pedro de Torquemada et Ana Nunez de Arana, de modeste condition. Ils moururent de bonne heure, et l'enfant fut confiée à des parentes âgées.

L'orpheline de dix-huit ans et le quadragénaire grisonnant étaient tous deux des déshérités, abreuvés de peines au milieu d'une ville brûlée de soleil et de passion. Lui, miné par l'insuccès de ses grands projets, tourmenté par l'humiliant souci du pain quotidien; elle, sans famille, sans fortune, et à cet âge tendre où la solitude semble un mal pire que la pauvreté.

Était-ce une de ces Andalouses, aux lèvres éclatantes, avec cette grâce profonde, un peu lente, de sa race? Était-ce simplement une pauvre femme



qui arrivait à l'heure où le dévouement remue même l'être le plus rebelle aux tendres passions : l'homme qui s'endort dans une idée comme dans les bras d'une maîtresse ?

Les lois étaient sévères pour l'amour, les mœurs indulgentes. Leurs peines les poussaient aux étreintes. Beatriz allait devenir mère. Christophe se débattait contre l'indifférence et le dénuement. Parmi tant d'embarras, il essaye encore une fois de renouer avec la cour de Portugal. Il écrit à João II. Le 20 mars 1488, celui-ci lui répond, le nommant son « ami spécial » et lui expédiant un sauf-conduit, ... « comme vous pourriez avoir crainte de notre justice ».

Colomb pourtant ne retourna pas au Portugal. Peut-être même ces négociations n'étaient-elles qu'un artifice ? En effet, un revirement se produisait en sa faveur à la cour d'Espagne. Il obtint une nouvelle gratification. Ce secours arrivait bien à propos, car un mois après Beatriz lui donnait un fils, Fernando, l'enfant du désespoir.

Un an de pénible attente se passa encore avant qu'il fût admis devant les Rois. Le 12 mai 1489, il reçoit l'ordre de se présenter au camp de Baza.

Le sultan d'Égypte venait d'envoyer deux franciscains de la Palestine avec mission de représenter à ces princes que s'ils ne ménageaient

pas les Maures d'Espagne, le soudan userait de représailles et irait même jusqu'à détruire les Lieux Saints. Les moines se rendirent d'abord à Rome, puis rejoignirent les Rois à Baza.

Sans doute que la crainte de voir fermer l'Orient aux chrétiens décida les souverains à examiner de nouveau le plan de Colomb? Celui-ci, avec son rapide coup d'œil, sut tirer parti de la situation. Isabelle, profondément émue du danger de voir raser le Saint-Sépulcre, offrit aux franciscains, pour leur couvent, une rente de mille ducats d'or ainsi qu'un voile brodé de ses mains. Colomb ne se contenta pas de prôner encore une fois son projet : il proposa de consacrer les produits de sa découverte à la conquête des Lieux Saints.

Le Génois était un esprit profondément religieux. L'idée de cette nouvelle croisade reflétait ses sentiments intimes ainsi que son désir de gagner la reine. Pour le moment, celle-ci ne put que lui accorder son estime. L'homme qui méditait de changer la face du monde, se retrouva à Cordoue les poches vides.

Son compatriote et protecteur, Antonio Geraldini, légat pontifical, venait de mourir. Il avait Beatriz et le nouveau-né à sa charge, sans autres ressources que le trafic des livres et des cartes, et,



en dernier recours, la charité des franciscains. Christophe ne s'était pas encore fait aux mœurs des caballeros pauvres au point de crâner, à jeun, sur le mail, un brin de paille aux lèvres, comme s'il quittait une table abondante.

Voilà qu'un nouveau coup aggrave sa détresse : la commission royale s'avise enfin de prendre une décision et se prononce contre lui.

Cet homme accablé de tant de revers ne perd point courage. Il n'a aucune chance de réussir à Gênes. Certes, il pourrait soumettre son projet à Centurione et collaborer à sa réalisation en subalterne. Mais comment l'*Officium Gazarie* mettrait-il à la tête d'une flotte le fils du cardeur de la *via del Mulcento*? Son bon sens ne lui laisse pas d'illusions à cet égard. A Venise, la loi est formelle : seul un noble vénitien peut obtenir le commandement d'une expédition maritime. Christophe se décide donc à renouveler ses efforts auprès d'une puissance étrangère.

Dès 1488, Barthélémy, son frère et confident, était passé en Angleterre pour faire des ouvertures au roi Henri VII. Le cosmographe commença par offrir à ce prince une mappemonde, portant l'inscription suivante :

« Toi qui désires bien connaître les régions de la terre, cette peinture exacte te les enseignera

d'une manière savante; elle est tracée telle que Strabon, Ptolémée, Pline et Isidore la dépeignent, quoique de diverses façons. Ici est peinte aussi cette zone torride primitivement ignorée, récemment parcourue par les navires hispaniques et maintenant connue de beaucoup.

» Au nom de l'auteur, ou du peintre : celui dont Gènes est la patrie et dont Barthélémy Colomb, de Terre-Rouge, est le nom, a exécuté cette œuvre à Londres, en l'année de Notre-Seigneur 1480, plus huit ans, et le treizième jour de février. Que les louanges du Christ soient toujours chantées. »

En dépit de la mappemonde et de sa pompeuse inscription, Barthélémy, ne récolta à la cour d'Angleterre que de vagues promesses. Tandis qu'un autre Génois, Jean Cabot, obtenait des marchands de Bristol plusieurs caravelles pour rechercher l'île de Brésil, Barthélémy fut contraint de se rendre vers 1491 en France, où il s'attacha à « Madame de Bourbon », soit Anne de Beaujeu, soit sa sœur, l'amirale de Bourbon.

Christophe et Barthélémy agissaient évidemment de concert. Pourtant, par ces temps de communications malaisées, ils ne parvenaient pas toujours à se tenir au courant de leur activité mutuelle. Il paraît même que dans ces années



difficiles, ils finirent par se perdre de vue.

Christophe prit donc le parti de faire à son tour des ouvertures à la cour de France. En attendant la réponse de celle-ci, et sans doute aussi faute de moyens de subsistance, le solliciteur éconduit quittait Cordoue et demandait l'hospitalité au duc de Médina-Céli à Séville. Celui-ci s'employa à le maintenir en Espagne, et entreprit des démarches auprès de la reine en sa faveur. Pendant ce temps, Colomb retourna pour la seconde fois à la Rabida. Grâce au prieur Juan Perez et au père Antonio de Marchena, il connut des gens de mer susceptibles de lui fournir d'utiles renseignements.

De cette manière, l'hôte des franciscains put s'entretenir avec un pilote de Palos, nommé Pedro Vasquez de la Frontera, autrefois compagnon d'un infant de Portugal dans ses navigations. Le vieux marin croyait ferme à l'existence d'une terre au fond de l'Occident. Un autre pilote du port de Sainte-Marie, près de Cadix, certifia à Colomb avoir aperçu de ses propres yeux la côte de Tartarie. Après ces simples marins, Colomb allait rencontrer un personnage considérable, également féru de découvertes et qui apportait une nouvelle confirmation aux idées dont le Génois était travaillé depuis plus de dix ans.

Chaque ville de province possède sa grande famille locale, respectée, enviée, jouissant dans son enceinte d'une autorité démesurée. A Palos, c'était le cas pour les Pinzon, constituant une sorte de patriciat maritime, armateurs, patrons de barques ou capitaines de père en fils. Le chef de famille, Martin-Alonso, possédait une fortune bien assise, un esprit vif, un caractère peu enclin aux scrupules. Il venait de livrer des marchandises à Rome. A cette occasion, il était allé voir un cosmographe attaché à la bibliothèque pontificale. Ce savant l'assura qu'en naviguant vers l'occident, il atteindrait Cypango, et donna à son interlocuteur un document concernant ces régions. Aussi Pinzon retourna-t-il en Estramadure décidé à tenter l'entreprise.

Voici donc le Génois errant en face de son rival, le roitelet de Palos. Tous deux méditent les mêmes projets. L'un se trouve dans un dénûment absolu, l'autre peut, si bon lui semble, équiper à lui seul une flottille. Quoi de plus naturel que Pinzon s'attribuât le commandement de l'entreprise, s'adjoignant l'étranger tout au plus en qualité de second ? Mais ce diable d'homme subjugué et domine son entourage. Il reçoit des encouragements de Pinzon, lui en prodigue à son tour, et après cet échange de vues, l'hôte beso-



gneux des moines se cantonne, inébranlable, au milieu de ses chimères.

Bientôt il va donner une nouvelle preuve de son étonnante fermeté. L'intervention du duc Médina-Celi et de Juan Perez, peut-être aussi la crainte de voir le roi de France profiter des plans du Génois, fléchirent la reine. Elle fit quérir Perez. Le bon franciscain ne disposait pas de monture; son protégé était démuné d'argent. Il en emprunta à Pinzon, et loua une mule à Juan Rodriguez Cabezudo. A minuit, le prieur se mit en route, juché sur l'humble bête; ni l'un ni l'autre ne se doutaient qu'ils servaient d'avant-garde à l'expédition qui allait changer l'aspect du monde.

Les Rois assiégeaient Grenade, et attendaient la chute de ce dernier retranchement des Maures dans le camp de Santa-Fé. Colomb fut appelé. Il plaida sa cause et présenta aux souverains une carte marine.

Était-ce le portulan, complété par une petite mappemonde, de la Bibliothèque nationale que M. Charles de La Roncière a publié récemment? Ses légendes, calligraphiées avec beaucoup de soin, indiquent que cette carte était destinée à quelque important personnage; sa date peut être fixée entre 1488 et 1493; son texte est presque iden-

tique aux apostilles que Colomb ajouta à son livre de chevet, l'*Imago Mundi*. Le cartographe, évidemment Génois, indiqua les villes par leur église, les pays, particulièrement ceux d'Afrique, par leurs articles d'exportation : plumes d'autruche, poivre, coton, canne à sucre. Des îles imaginaires émergent de l'océan : à la hauteur de Terre-Neuve, *Brasil*; plus au sud, les *Sept-Cités*. Ce portulan reflète une vision du monde conforme à celle du courtier marin des di Negro et des Centurione. Si ce n'est l'exemplaire même de Colomb, c'est certainement le type de la carte dont celui-ci fit hommage aux Rois. Aucune terre inconnue ne figure sur ce portulan, mais comment le solliciteur avisé eût-il défloré son secret!

Le prudent Ligure avait tout prévu, sauf que ses propositions pourraient faire suspecter sa foi. Ses projets furent soumis à une nouvelle commission. On entendit des cosmographes, des marins, des théologiens. Les avis des premiers étaient partagés; les derniers trouvaient les idées de Colomb entachées d'hérésie. Nicolas de Lyre ne professait-il pas qu'il n'existait aucune terre habitée dans la partie du globe inférieure à la nôtre? Et saint Augustin n'avait-il pas déclaré que les antipodes n'étaient pas peuplés?



Colomb risquait d'être cité devant le tribunal de l'Inquisition. Geraldini, qui avait fait partie de la conférence, vit le danger. Il alla trouver le cardinal Mendoza et opposa aux scrupules des casuistes les découvertes des Portugais, preuves manifestes de l'incompétence des théologiens en matière cosmographique. Grâce au subtil Florentin, Colomb évita le Saint-Office.

Grenade était tombée, la *Reconquista* terminée. La reine victorieuse penchait en faveur du Génois; ses éternelles requêtes avaient fini par rendre familières à la cour sa figure et ses idées. On en vint à des pourparlers sur les frais et les conditions de l'expédition.

Depuis sept ans, Christophe vivait de la libéralité d'amis de hasard, abreuvé de soucis, d'amertumes, ne mangeant souvent pas à sa faim. Cet homme, sans feu, ni lieu, exigea à Santa-Fé les mêmes privilèges qu'il avait demandés autrefois au roi de Portugal. En cas de succès, ces conditions élevaient l'étranger parmi les premiers seigneurs de l'Espagne. La commission s'indigna. Colomb refusa nettement de diminuer ces prétentions. Il fut congédié avec une civilité ironique : les Rois lui souhaitaient bon voyage.

Les destins de l'homme tiennent à si peu de choses ! Que l'on s'imagine le désabusé s'achemi-

nant vers Paris : il recommence là sa pénible vie de solliciteur, finit par obtenir quelques nefes dieppoises, assure le fruit de ses découvertes à la France, et termine ses jours métamorphosé en « Christofle Coulon » dans une grasse seigneurie normande, comme son parent fictif, Bissipat-Colomb?

Ou encore une autre version de la fantaisie; mais laquelle aurait pu passer facilement dans le domaine de la réalité : un Colomb raté, n'ayant pas obtenu du roi de France les moyens qu'il demandait, blanchi, brisé, poursuivi au Château par l'éclat de rire de la valetaille; martyrisé par le sourire discret de ses compatriotes de la rue des Lombards, auxquels il promettait les trésors d'un monde illusoire, et dont il recueillerait quelques deniers pour assouvir sa faim!

La clairvoyance d'un financier sauva Colomb et le conserva à l'Espagne. Luis de Santangel, *escribano de racion* c'est-à-dire chancelier et contrôleur général d'Aragon, descendait de *mar-ranos*, de juifs convertis. L'opulente famille des Santangel était à la tête de la résistance contre l'Inquisition. C'est dans leur hôtel de Saragosse que fut ourdi en 1483 l'assassinat de l'inquisiteur Pedro Arbuès. Aussi, le Saint-Office s'acharnait-il



contre tous ceux qui portaient ce nom; les morts même ne furent pas épargnés et leurs ossements livrés au bûcher. Luis de Santangel échappa grâce à la faveur de Ferdinand. Cet homme habile sut se rendre indispensable aux souverains et obtint du roi par la suite une patente le garantissant contre toute accusation d'apostasie. Les expériences de Santangel — il dirigeait lui-même de vastes affaires — ainsi que ses relations avec ses anciens coreligionnaires, commerçant dans trois continents, l'éclairèrent sans doute sur la justesse des vues de Colomb. L'argentier plaida la cause de celui-ci auprès de la reine. Que risquait-on? Une modeste somme d'argent et quelques navires? Le succès promettait de magnifiques résultats. Convenait-il de souffrir que ceux-ci augmentassent la puissance d'un souverain rival?

Dans les cours, dès qu'un dignitaire a le courage d'engager sa responsabilité, il se trouve toujours une coterie pour le suivre et l'appuyer. Juan Cabrero, chambellan du roi, Diego de Deza, précepteur du prince héritier, Gabriel Sanchez, trésorier d'Aragon, cousin de Santangel, Alexandre Geraldini et d'autres courtisans étaient favorables à Colomb. Ajoutez à l'influence de ces grands personnages, le pouvoir occulte de ses amis franciscains.

Enfin, une femme, qui avait l'oreille de la reine, témoignait de l'intérêt pour Christophe : Beatriz de Bobadilla et son mari, Andres de Cabrera, se dévouèrent aux Rois lors des débuts difficiles du règne. Par la suite, Cabrera, « le bon vassal », fut créé marquis de Moya, et Beatriz restait favorite de la souveraine. La vertu innée de cette princesse la rendait indulgente à l'égard des galanteries d'autrui. Isabelle continuait à appeler « ma fille, la marquise » celle qui était, au su de tous, la maîtresse du cardinal Mendoza. Quelles raisons poussaient cette femme sensible à patronner les aspirations du troublant étranger? Que se passa-t-il dans l'intimité du château? On n'en sait presque rien, et on est réduit aux hypothèses pour les péripéties précédant le coup de théâtre qui se produisit.

L'âpre voyageur était déjà à deux lieues de Grenade quand un alguazil le rejoignit en toute hâte. La reine lui ordonnait de revenir.

Trois mois après, le 17 avril 1492, les souverains apposaient leur signature au contrat rédigé par le secrétaire d'État d'Aragon, Juan de Coloma. Voici ce document extraordinaire :

Les choses demandées, et que Vos Altesses donnent et accordent à Don Christophe Colomb, pour le récom-



penser en quelque manière de ce qu'il découvrira dans les mers Océanes et du voyage que maintenant, avec l'aide de Dieu, il va y entreprendre pour le service de Vos Altesses, sont les suivantes :

Premièrement, que Vos Altesses, en leur qualité de seigneurs des dites mers Océanes, fassent dès maintenant le dit Don Christophe Colomb leur amiral en toutes îles et terres fermes qui, par son œuvre et industrie, seront découvertes et acquises dans les dites mers Océanes, pour sa vie durant, et, après sa mort, ses héritiers et successeurs l'un après l'autre perpétuellement, avec toutes les prééminences et prérogatives appartenant au dit office et suivant que Don Alonso Enriques, votre grand amiral de Castille, et les autres prédécesseurs dans le dit office les possédaient dans leurs districts.

Plaît à Leurs Altesses.

JUAN DE COLOMA.

Semblablement, que Vos Altesses fassent le dit Don Christophe leur vice-roi et gouverneur général dans toutes les dites îles et terres fermes et îles (*sic*) qu'il découvrira et acquerra dans les dites mers; et que, pour le gouvernement de toutes et chacune de ces îles, il fasse choix de trois personnes pour chaque office, et que Vos Altesses en prennent et choisissent une, celle qui leur conviendra le mieux et ainsi les terres que Notre-Seigneur lui permettra de trouver et de gagner au service de Vos Altesses seront mieux gouvernées.

Plaît à Leurs Altesses.

JUAN DE COLOMA.

*Item*, que de toute marchandise quelconque, que ce soit perles, pierres précieuses, or, argent, épices, et autres choses quelconques et marchandises de toute espèce, nom et sorte que ce soit, qui s'échangent, se trouvent, se gagnent ou existent dans les limites de la dite Amirauté, que Vos Altesses dès maintenant fassent grâce au dit Don Christophe, et veuillent qu'il ait et prenne pour lui la dixième partie, après déduction de tous les frais qui auraient été faits pour cela, de manière que, de ce qui restera libre et net, il ait et prenne la dixième partie pour lui-même, et en fasse à sa volonté, les autres neuf parties demeurant pour Vos Altesses.

Plaît à Leurs Altesses.

JUAN DE COLOMA.

Semblablement que si, en raison des marchandises qu'il apportera des dites îles et terres qui, comme dit est, seront acquises ou découvertes, ou de celles qui, en échange des premières, seront prises ici d'autres marchands, il naissait quelque procès dans le lieu où le dit commerce et trafic se tiendra et fera, que, si, par suite de la prééminence de son office d'amiral, il lui appartient de connaître du dit procès, il plaise à Vos Altesses que lui ou son lieutenant, et non un autre juge, ait connaissance de ce procès, et qu'elles le décident ainsi dès à présent.

Plaît à Leurs Altesses, si cela appartient au dit office d'amiral, suivant que le possédait l'amiral Don Alonso Enriques, et les autres ses prédécesseurs dans leurs districts, et cela étant juste.

JUAN DE COLOMA.



*Item*, que, dans tous les navires qui seront armés pour le dit commerce et négoce, toutes et quantes fois il en sera armé, le dit Don Christophe Colomb puisse, s'il veut, contribuer et payer la huitième partie de tout ce qui sera dépassé dans l'armement, et qu'il ait aussi et prenne sur le profit la huitième partie de ce qui proviendra de cette flotte.

Plait à Leurs Altesses.

JUAN DE COLOMA.

Accordé et expédié avec les réponses de Vos Altesses à la fin de chaque article. Dans la ville de Santa-Fé de la Vega de Grenade, le dix-sept avril de l'an de la nativité de notre Sauveur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi le Roi.    Moi la Reine.

*Par commandement du Roi et de la Reine.*

JUAN DE COLOMA.

Enregistré. Talcena.

La « capitulation », ce traité entre les Rois catholiques et l'ancien cardeur de Gênes, dépassait les plus hardies inventions des romans de chevalerie. Toutefois, ces brillantes promesses restaient lettres mortes jusqu'à ce que Colomb eût rempli ses engagements. Celui-ci se mit donc incontinent à l'œuvre.

Il commença par aborder la question d'argent.

Santangel avança 1.140.000 maravédís; Ferdinand refusa de s'engager dans les risques de l'entreprise; cette somme fut portée à la charge de la Castille. Il y eut encore d'autres commanditaires dont nous ignorons les noms. Colomb fournit un huitième des frais. Où le prit-il? Le Génois possédait l'art d'emprunter même dans ses moments d'extrême indigence. Comment n'eût-il pas réussi à obtenir des crédits maintenant qu'un monde imaginaire lui tenait lieu de gage? Juanoto Berardi, l'armateur florentin établi à Séville, lui prêta 180.000 maravédís; pour le reste, il s'adressa à ses compatriotes Jacopo di Negro, Luis Doria et un certain Catapal. On ne trouve pas les Centurione parmi les bailleurs de fonds; pourtant, leur comptoir de Grenade ne pouvait ignorer l'entreprise.

Tout en réunissant les frais de l'expédition, on procéda à son organisation administrative. La chancellerie établit un passeport dans lequel les Rois recommandaient au bon accueil de tous les souverains « le noble homme Christophe Colomb qui est chargé de certaines choses et affaires concernant le service de Dieu et l'accroissement de la foi chrétienne ainsi que notre avantage et utilité. »

En même temps, Colomb obtenait une lettre de



créance pour le Grand Khan de Tartarie. Le porteur était chargé d'apprendre à ce prince la bonne santé et l'état heureux des Rois, et de l'assurer de leur bienveillance.

La ville de Palos venait d'être condamnée, pour certains méfaits, à une amende en nature : deux caravelles, équipées à ses frais, devaient être mises pour douze mois à la disposition de la couronne. Une ordonnance royale autorisait Colomb à prendre possession de ses nef; un autre décret prescrivait la suspension de toute poursuite judiciaire et de tout jugement contre les personnes qui voudraient accompagner le noble capitaine Christophe Colomb.

Le 23 mai 1492, dans l'église Saint-George de Palos, un notaire fit lecture solennelle de la lettre royale, enjoignant les habitants de la ville d'armer deux caravelles à l'usage de Christophe Colomb, envoyé « comme notre capitaine... en certaines parties de la mer Océane, pour des choses en accomplissement de notre service ».

Christophe se croyait à la fin de ses tribulations. Et voilà qu'il rencontrait un nouvel obstacle : l'étroit esprit de province, et ses préventions contre l'étranger. Certes, la reine était puissante, mais elle était loin. Le potentat de Palos, Martin-Alonzo Pinzon, nourrissait à l'égard de son rival

des sentiments mêlés : le dédain du patricien cossu pour l'indigent; la considération du provincial pour l'homme qui s'était frotté à la cour. Colomb, depuis qu'il avait été investi de sa mission, s'employait à écarter Pinzon. En revanche, celui-ci assistait avec une secrète satisfaction au sabotage des ordonnances royales.

Le 20 juin, Juan de Peñasola, garde du corps de la reine, se présentait à Palos et faisait saisir une caravelle, la *Pinta*. D'autres navires furent réquisitionnés en Andalousie. Mais comment tenter l'aventure avec des bâtiments pris de force et des équipages récalcitrants? L'entente avec Martin-Alonzo paraissait la seule chance de salut. On ignore les conditions que celui-ci mit à son concours. Toutefois ce marin consommé l'accorda avec l'arrière-pensée de supplanter son rival une fois en mer. Pour le moment, l'intervention du grand homme de Palos eut l'effet de rassurer patrons et matelots. Les bateaux cachés dans les anses solitaires reparurent. En dehors de la *Pinta* saisie, Colomb choisit un vieux routier des mers, la *Gallega*, dont il changea le nom en *Santa-Maria*, enfin un petit bâtiment, la *Nina*. La *Santa-Maria* mesurait à peu près quarante mètres de longueur, — taille d'un « Islandais » actuel, — les deux autres unités atteignaient à peine la moitié.



Toutes trois étaient pontées. La *Santa-Maria* et la *Pinta* avaient un grand château en bois au gaillard d'arrière, un petit au gaillard d'avant, trois mâts et voilure carrée. La *Nina* ne possédait pas de château d'avant, et portait des voiles latines. L'artillerie consistait en bombardes et espingardes, lançant des boules de pierre ou de plomb cerclées de fer. Ces caravelles arboraient la bannière royale : une croix verte entre les initiales *F* et *Y*. Les voiles étaient également ornées d'une croix. Le pavillon noir de la *Santa-Maria* montrait le Christ crucifié.

Une fois la flottille constituée, il s'agissait de lever les équipages. Pinzon appela d'abord cinq membres de sa famille, ses fils, ses frères, ses neveux. Après quoi il fit le tour de Palos, tenant le langage suivant : « Amis, venez ça, partez avec nous pour ce voyage ! Nous trouverons des maisons couvertes de tuiles d'or, et tous, vous reviendrez riches et en bonne fortune ! » Ces propos ne manquèrent pas leur effet. Martin-Alonzo n'eut que l'embarras du choix entre les pilotes, les matelots, les calfats andalous.

Colomb prit pour maître d'équipage un Génois, et pour alguazil-major Diego de Arana, neveu de Beatriz. Afin de pas manquer d'interprète auprès du Grand Khan, le capitaine prévoyant

engagea Louis de Torre, juif converti, rompu à l'hébreu, au chaldéen ainsi qu'à l'arabe. Quelques Biscayens complétaient le personnel, enfin vingt-quatre justiciables des prisons de Palos et de Huelva.

Pedro Guttierrez, garde-meuble du roi, attaché à la comptabilité de la couronne; Rodrigo Sanchez de Ségovie, contrôleur de l'armement; l'orfèvre Castillo, métallurgiste; enfin Rodrigo de Escovedo, notaire royal, attestaient par leur présence le caractère officiel de l'expédition.

Il y avait en tout cent à cent vingt hommes, M. J. B. Thacher (1) a fait des recherches minutieuses sur leur solde et sur les frais généraux de l'entreprise : la paye de huit mois montait à 268.000 maravédis ; la dépense totale représentait 1.167.542 maravédis, c'est-à-dire, selon les calculs de cet auteur, 7.203 dollars, 1.488 livres anglaises ou 37.200 francs or. La maison d'Espagne déboursa 1 million de maravédis, un peu plus que 6.000 dollars ou 30.000 francs. Cette modeste somme allait lui rapporter, rien qu'en métaux précieux, livrés par l'Amérique au cours du siècle suivant, la valeur de 52 milliards de francs or.

Voici comment fut préparée la mémorable

(1) John Boyd Thacher, *Cristopher Columbus*, New-York, Putmann, 1903.



entreprise que tant d'hommes méditèrent ou projetèrent. Mais parmi toutes ces volontés dirigées vers le même objet, — et c'est là l'histoire de tout progrès humain, — la plus lucide et la plus tenace triomphait.

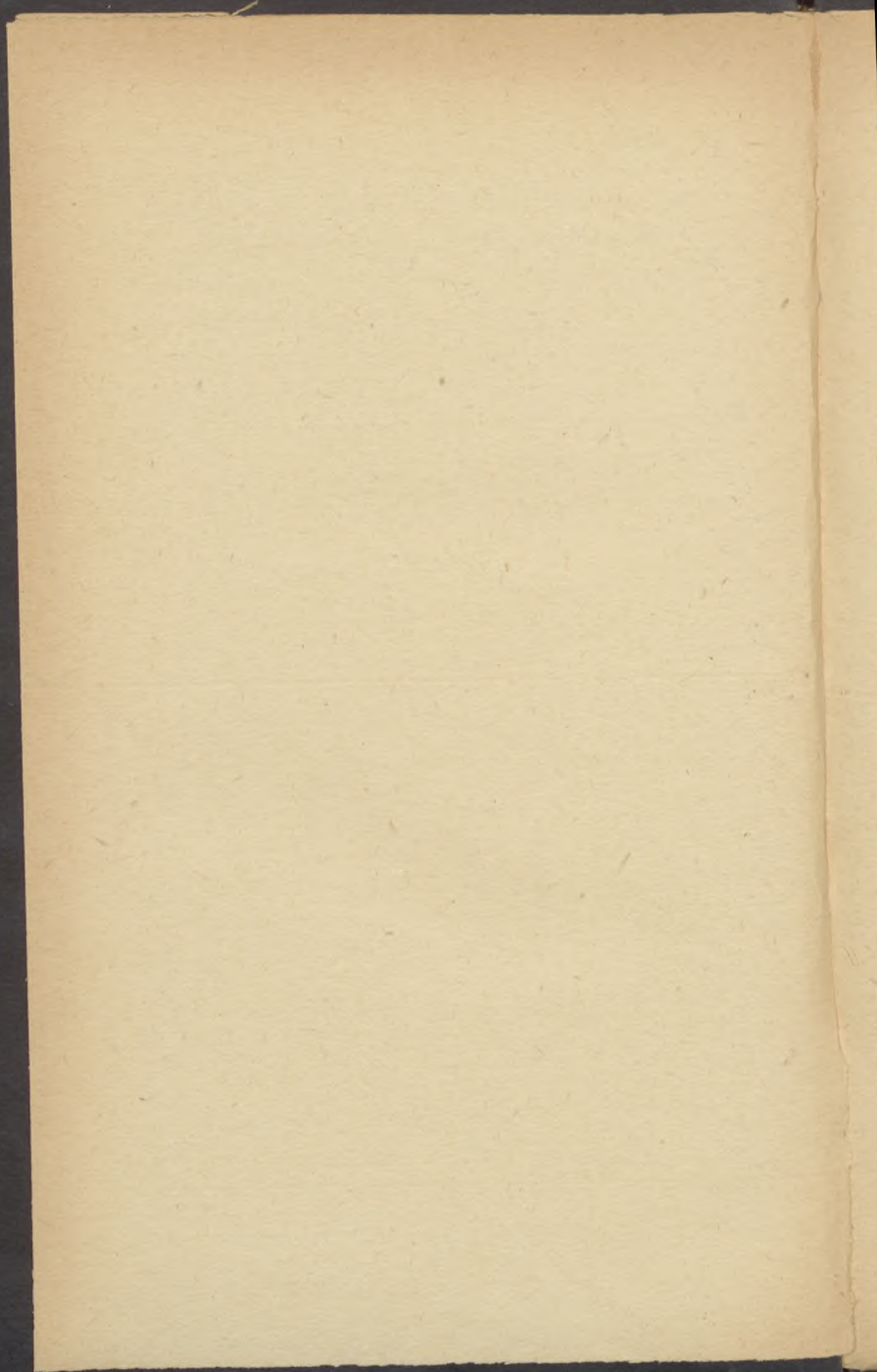
Cependant il fallait penser au jeune Diego, hôte des moines de la Rabida. Son père chargea un religieux et Juan Rodriguez Cablesudo, — le même qui avait prêté autrefois la mule sur laquelle le prieur chevaucha vers la cour, — de mener l'enfant à Cordoue. Ce placide animal avait vu les dames d'honneur dans leurs beaux atours et Beatriz Bobadilla dans cette robe brodée d'or qui lui sauva la vie quand un Maure tenta de l'assassiner, la prenant pour la reine. Cette fois-ci, la mule de Cablesudo agita ses grelots devant Beatriz Enriquez, simplette, maternelle, tenant dans ses bras le petit Fernando et accueillant avec résignation le fils de son distant amant.

Tandis que celui-ci prenait ses dernières dispositions pour le départ, la cour, si longtemps récalcitrante à ses suggestions, s'engouait de cette croisière vers l'inconnu. Isabelle discernait une rente de 10.000 maravédis sur les boucheries de Séville au navigateur qui apercevrait le premier la terre nouvelle.

Le 3 août 1492, au petit jour, la flottille déra-

pait les ancres. Voiles carrées, voiles latines, le Génois visionnaire, les justiciables amnistiés, les après Pinzon, les loups de mer de l'Estramadure, le pavillon du roi d'Espagne, le Christ en croix sur son fond de soie noire, tout cela se rétrécissait en un petit point à l'horizon, et comme tant d'autres petits points au cours des siècles, disparut dans l'immensité des eaux.

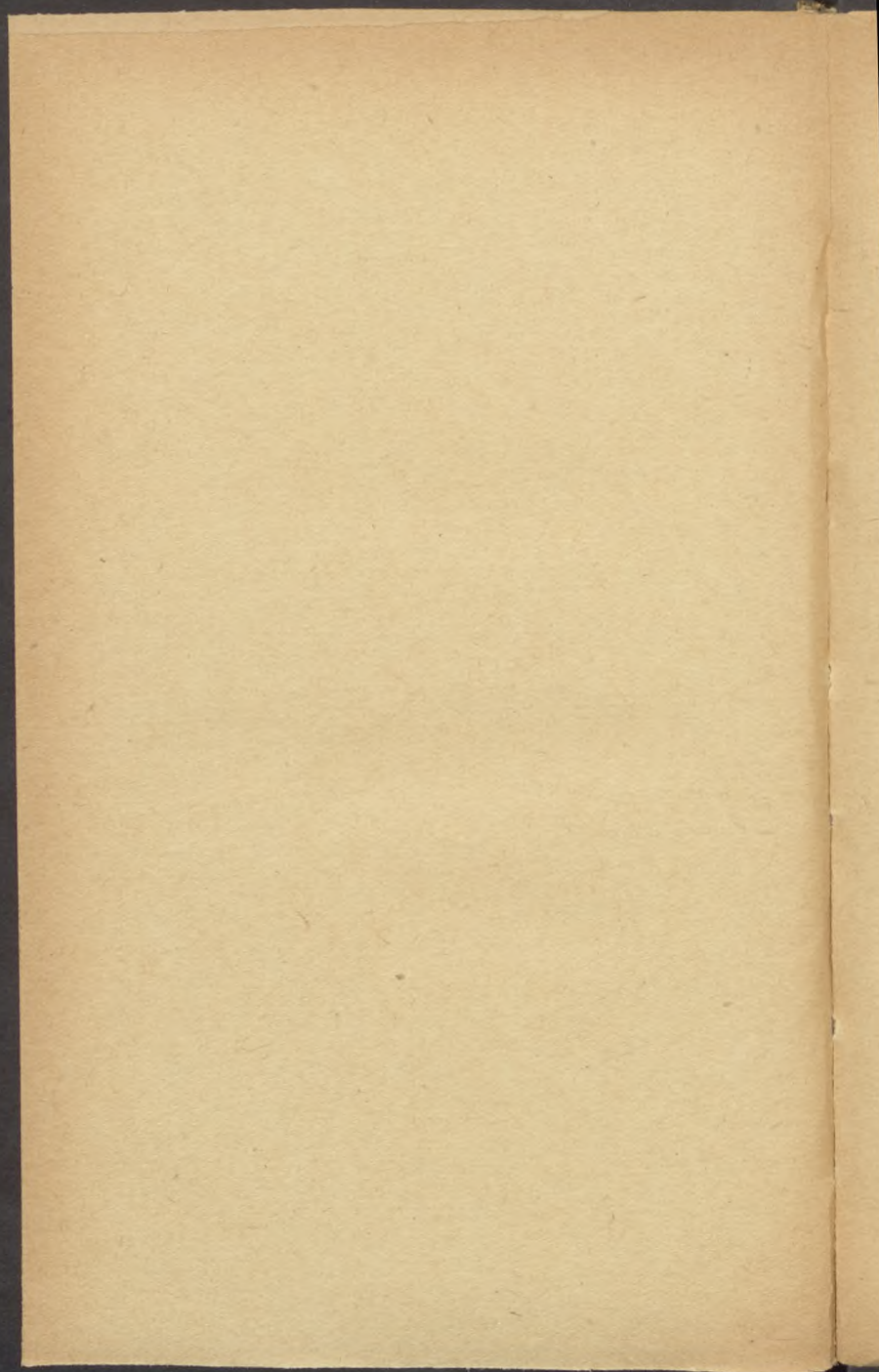




DEUXIÈME PARTIE

Le Nouveau Monde





## V

## LE BEAU VOYAGE

Tous les petits garçons connaissent le beau voyage, pour l'avoir lu à l'ombre des marronniers, dans un volume relié en toile rouge, doré sur tranches. Son auteur, le bon Fernand Colomb, conservait jusque dans ses lettres la prudente courtoisie qu'on lui avait inculquée parmi les pages de la reine. Le récit qu'il donne de la miraculeuse histoire de son père, M<sup>me</sup> de Ségur, née Rostopchine, ne l'eût pas écrit autrement. Aussi la *Santa-Maria*, la *Nina*, la *Pinta*, semblent aux garçonnets des objets familiers comme leurs frères bateaux qu'une latte de jonc dirige à travers le bassin du *Luxembourg*. La découverte de l'Amérique, telle que l'a narrée Fernand Colomb, leur paraît un joli conte dont on se délecte sans y croire. Car cette docte jeunesse sait qu'en se



dirigeant vers les Canaries, on n'arrive pas aux Indes, mais que les paquebots des *Messageries* traversent l'isthme de Suez pour atterrir au pays des maharadjas; qu'il n'existe pas de Grand Khan ni de Cypango, si ce n'est le Japon et son souriant mikado des timbres-poste. Fermons donc le livre de Don Fernando, quittons cette atmosphère de conte bleu, baissions les lumières, retrempons-nous dans les pénombres du passé.

La côte a disparu. Le vent sent encore les pins de Palos; l'action, la course, l'espoir impriment une joyeuse animation aux cœurs. Adossé au mât de la *Santa-Maria*, battant son pavillon, Christophe regarde monter le soleil et oublie ses longues années de tourments. Sur le pont de la *Pinta*, Martin-Alonso suppute la rapidité de la nef rivale et maîtrise sa fougue, comme un coursier près de la corde. Dans le sillon des grandes caravelles, la fringante *Nina* bondit en chien alerte. Les Andalous hâlés chantonnent de graves romances. Messieurs les justiciables rayonnent dans leurs prisons flottantes, au milieu de ces eaux bénignes, sans carrefour ni potence. Par des routes connues, on atteint les Canaries et s'y fournit de vivres. On évite heureusement les vaisseaux portugais qui croisent dans ces parages pour arrêter

Colomb. Le 6 septembre 1492, celui-ci remet des instructions écrites à ses capitaines : ordre de ralentir de minuit à l'aube, une fois que la flottille aurait dépassé sept cents lieues. Puis on quitte l'île de la Gomère et on s'enfonce dans le désert des eaux.

Colomb agissait selon un plan longuement médité, minutieusement établi, grâce à des données précises, dont lui seul possédait le secret. Il croyait se diriger vers les extrémités de l'Asie. Dans sa pensée, un vaste archipel en formait l'avant-garde. C'est pourquoi le prudent capitaine commandait de ralentir la nuit, à partir d'une certaine distance. Ses notions ne correspondaient qu'en partie à la vérité. Mais sa conviction était entière. Le succès de l'entreprise dépendait de la clémence des éléments et de l'empire du commandant sur les hommes naïfs et frustes qui l'entouraient. Depuis quinze jours, les caravelles fuyaient vers l'Occident. Entre les châteaux d'avant et d'arrière, surplombant les lourdes nefs, les navigateurs se serraient les uns contre les autres, — comme on le voit dans les vieux livres historiés par des maîtres graveurs d'autrefois, — le front pour ainsi dire gonflé d'inquiétude, le regard perdu dans le vide. C'étaient de rudes marins, coutumiers des dangers de la



mer. Pourtant, cette course vers l'inconnu les remplissait d'appréhension. Ils redoutaient les monstres qui hantent les rives inexplorées : sauvages portant leur tête à la place de l'estomac, noirs au museau de chien, femmes aux griffes de vautour, géants, pygmées, méduses. Ils s'épouventaient à se sentir chaque jour plus loin des côtes familières, au milieu de cette solitude crénelée d'écume. Des murmures se firent entendre. C'était le début de la lutte émouvante entre Colomb, le voyant, et ses inférieurs incrédules.

Dans les eaux d'Espagne, la bannière royale qui flottait sur la *Santa-Maria* représentait des alguazils, des corregidors, des archers, des seigneurs en cuirasse, des châteaux forts, bref, tout le pouvoir de la couronne. Mais à mesure que l'on s'éloignait de la côte, ce symbole pâlissait; les initiales de Ferdinand et d'Isabelle devenaient des lambeaux de soie cousus sur une étoffe verte. Désormais, rien ne protégeait le pouvoir dont les souverains avaient investi Colomb. Sa force d'âme restait l'unique moyen pour maintenir son autorité.

Les gens de mer, dans ce temps, en usaient assez cavalièrement à l'égard de leur chef. Un navire génois chassait sur un corsaire de Séville. Se voyant à la merci de l'adversaire, les matelots

espagnols, dans l'espoir d'obtenir un traitement plus doux, s'approchèrent de leur capitaine, Don Barasia, chapeau bas, et lui dirent avec beaucoup de civilité : « — Souffrez qu'on vous jette à la mer. Mort pour mort, autant vaut celle-là. — Mais non ! — Allons ! Une fois ! — Non. — Deux fois ! — Non. » On attacha respectueusement un sac de pierres au pied du gêneur, et on le lança par-dessus bord.

Sur le pont de la *capitana*, entre les loups de mer andalous et messieurs les justiciables, Colomb se trouvait en quelque sorte dans la situation d'un dompteur parmi ses fauves. Il s'en rendait compte et agissait en conséquence. Il leur parlait souvent, avec son éloquence coutumière, des merveilles qui les attendaient à Cypango. Il cachait l'importance du chemin parcouru. Le moindre incident de route, les vents, les herbes, le vol des oiseaux, lui servaient à remonter le moral de l'équipage. Dans ces cœurs simples, l'espérance et le découragement se succédaient comme la marée. Le commandant connut des heures affligeantes. Ses capitaines, Martin-Alonso et Vicente-Jañez Pinzon, étaient favorisés par leur qualité d'Espagnols et un ascendant traditionnel sur les gens de Palos. Leurs nationaux eussent toléré de la part de ces chefs de clan des duretés, voire des



injustices. Le Génois, lui, était tenu à se maîtriser et à observer de la modération jusque dans ses remontrances. Cependant les murmures augmentaient et dégénéraient en menaces. « Monsieur, pendez, je vous prie, une demi-douzaine de ces mutins, conseilla Martin-Alonzo à Colomb, et si vous n'osez le faire, nous passerons, mes frères et moi, sur votre bord et nous en chargerons ! »

Colomb se garda bien de suivre ces avis pernicieux. Il alternait les injonctions sévères et les exhortations amicales. La prime promise par la reine au premier qui apercevrait la terre lui fut d'un grand secours. Chacun de ces Méridionaux, passionné de jeu, avait l'illusion de tenir dans la main un billet de loterie invisible. L'émulation, la convoitise excitaient les matelots à tel point que le commandant dut décréter l'exclusion de tous ceux qui annonceraient une fausse nouvelle.

Le 25 septembre, on espérait atteindre une des îles marquées sur la carte de Colomb. Ces hommes aux nerfs tendus eurent des hallucinations. Au crépuscule, Pinzon crut apercevoir le rivage : « Terre, terre ! s'écria-t-il. Seigneur, à moi l'heureuse chance de la découverte. » Sur le pont des trois caravelles, tout le monde ploya les genoux et se mit à chanter : *Gloria in excelsis Deo.*

Hélas, le nuage trompeur disparut, et les voyageurs exaltés tombèrent dans un sombre découragement.

Colomb craignait d'avoir dépassé les îles; renonçant à leur recherche, il décida de cingler droit vers les Indes. Septembre touchait à sa fin. On avait franchi les sept cents lieues fixées comme le terme du voyage. L'angoisse montait dans les cœurs, telle la brume d'automne. La discipline se relâchait. Des groupes hostiles s'amassaient autour de Colomb et le sommaient de rebrousser chemin vers la Castille.

Les trois capitaines se concertèrent. Pinzon s'écria qu'il irait en avant pendant un an, s'il le fallait! On ne retournerait pas à Palos sans donner de la proue dans la terre! Arriver au but ou mourir!

L'emportement de Martin-Alonzo et la force d'âme inébranlable de Colomb parvinrent à calmer la sédition et à rassurer les équipages. Le soleil vint au secours des capitaines. Les jours étaient beaux comme un dimanche à Séville. Les trois navires avançaient avec la joyeuse impatience des chevaux qui flairent le gîte. Les hommes, rétablis du délire de la peur, n'avaient en tête que la rente de dix mille maravédis revenant au premier qui signalerait la terre.



Le dimanche, — on était au 7 octobre, — il y eut de nouveau fausse alerte : les matelots de la *Nina* prirent des vapeurs pour la côte et la saluèrent d'une salve d'artillerie.

Cette déception fomenta de nouveaux troubles. Pinzon proposa de virer vers le sud, afin d'atteindre au plus vite Cypango. Après quelque résistance, le commandant se conforma à son conseil. Ce changement de route émut les hommes. Le 10 octobre, Colomb fut sommé encore une fois de rentrer en Castille.

Un moment de défaillance, et l'œuvre de sa vie était compromise ! Il retournait vers une moisson de honte, terminait ses jours dans la misère, et son nom même semblait dans la fosse commune des grands infortunés. Mais la volonté gonflait ce cœur comme le désir ! Avec le feu d'un amoureux, il parla à ces demi-héros ingénus des Indes si proches, de leurs richesses, de leurs délices. Le soir du surlendemain, — intuition, certitude ou mise en scène ? — il promit un pourpoint de velours à celui qui signalerait la terre et ordonna de diminuer les voiles.

On eût dit que les planches usées se transformaient en arène. Les hommes vibraient comme les vagues. Cent vingt regards scrutaient la nuit. Sous le scintillement des étoiles, ils voyaient

déjà briller les maisons couvertes de tuiles d'or, palpaient les sacs de maravédís présentés par les bouchers de Séville, et endossaient le pōurpoint de velours qui les rendait irrésistibles aux belles.

Le commandant veillait dans le château de poupe. Vers dix heures, il aperçut un point lumineux, sorte de bête à Bon Dieu sautillant au ras des ténèbres. Il appela Pero Gutierrez. Le tapisier du roi vit la lumière. Quelques instants après, Colomb pria Rodrigo Sanchez, le contrôleur royal, d'observer à son tour, l'étrange étincelle. Mais déjà le point lumineux s'était évanoui. Cependant la *Pinta* marchait en tête du convoi. A deux heures du matin, la vedette montée dans les huniers, Rodrigo Triana, aperçut la terre. Un coup de canon l'annonça à la flottille. On serra les voiles. Et les navigateurs attendaient l'aube, enfiévrés de joie et d'impatience.

Le soleil, insouciant de l'agitation des hommes, se leva doucement sur une île verdoyante, caressée d'eaux bleu-sombre. Ce n'était ni Cypango, ni Aprositos, l'île inaccessible des Anciens, c'était une des Lucayes, un grain du chapelet égrené au seuil du Nouveau Monde. Dans le lointain invisible, le continent ignoré dormait de son sommeil



de géant, cinq fois plus grand que la chrétienté, immense, varié, avec ses champs de glaces, ses régions tropicales, ses antiques civilisations raffinées, ses peuplades presque animales.

Colomb et ses compagnons ne se doutaient pas de son existence; ils croyaient toucher l'archipel des Indes. A la vue de la flottille, le rivage s'anima. Nus et cuivrés, des insulaires accoururent, manifestant les signes du plus vif étonnement. Le commandant et ses capitaines débarquèrent. On rendit grâces à Dieu. Puis Colomb planta l'étendard des Rois catholiques et prit possession du pays qu'il appela *San-Salvador*, c'est-à-dire *Saint-Sauveur*. L'écrivain royal, Rodrigo Escobedo, enregistra solennellement cet acte. Enfin, les découvreurs complimentèrent Colomb et le saluèrent du titre de vice-roi et d'amiral.

Les naturels assistaient à ce spectacle en enfants curieux. Quelques verroteries et d'autres menus cadeaux eurent vite fait de gagner leur confiance. C'étaient des êtres trapus, le front artificiellement aplati, le corps peint de couleurs voyantes, les cheveux tantôt coupés au ras du cou, tantôt retombant sur la nuque à la façon de la crinière des chevaux. Ils menaient la vie primitive des premiers âges. Ignorant le fer, ils se servaient

comme armes de bâtons surmontés d'une dent de requin. Les cases de ces Indiens étaient en roseaux, sans la moindre tuile d'or. Mais ils portaient aux narines et aux oreilles des plaques d'or qu'ils échangeaient volontiers contre les bonnets rouges des marins. On les pressa de questions pour connaître la provenance du précieux métal. Ils désignèrent le sud, expliquant par signes qu'on trouverait dans cette direction, un roi possédant de la vaisselle en or.

Ces innocents voyaient dans les Espagnols les messagers du ciel, leur baisant les pieds et les mains; cette vénération ne les empêchait pas d'exercer au détriment de leurs hôtes de nombreux petits larcins. Quant à ceux-ci, la joie, la surprise et le voile de mystère enveloppant ce fruste paradis leur inspirait, au premier abord, beaucoup de retenue. Les pirogues entouraient les vaisseaux; les étrangers et les naturels faisaient des échanges et se quittaient fort satisfaits. Le surlendemain, on continua l'exploration, naviguant d'île en île à la recherche du prince à la vaisselle d'or. Partout, la même pastorale cuivrée : des hommes, des femmes nus, accueillant avec des grâces de jeunes chiens les nouvelles divinités. De profondes forêts montraient une multitude d'arbres, de fleurs et d'oiseaux merveilleux.



Les bateaux s'emplissaient de bois odoriférants, de plantes, de tissus et de bibelots exotiques. La voix rauque des perroquets retentissait dans les cajutes; de grands aras aiguisaient leur bec crochu aux doigts durcis des coureurs de mers. Accroupis sur les cordages, sept Indiens, que l'on avait pris pour servir d'interprètes, écarquillaient les yeux et regardaient ébahis ce bruyant Olympe. On avançait toujours parmi des algues et les récifs de coraux, à travers cet archipel qui ne pouvait être évidemment que le faubourg de Cypango. La même cérémonie de prise en possession marquait chaque étape. Une île fut consacrée à la sainte Vierge; d'autres, en hommage à la reine, au roi, au prince héritier, obtenaient le nom d'*Isabelle*, de *Fernandine* et de *Juana*. Après ces civilités à l'égard de la maison de Castille, les voyageurs brûlaient d'envie de présenter leurs devoirs aux cours asiatiques. Pourtant, les rois de ces îles, appelés caciques, manquaient de magnificence, ne possédaient en fait de bijoux que des masques en minces plaques d'or, et trônaient tout nus dans des huttes entourées de palmiers. Enfin, vers la fin d'octobre, on crut toucher Cypango. La brise agitait doucement ses palmiers aux feuilles argentées. Au crépuscule, les herbes s'étoilaient d'innombrables insectes phosphores-

cents. L'amiral explora la côte du pays que les naturels appelaient Cuba, et qu'il nomma, en honneur d'Isabelle, *Jardin de la Reine*. Était-ce l'île fameuse, ou bien l'extrémité du littoral de l'Asie? Pour en acquérir la certitude, Colomb chargea l'interprète Luis de Torre et Rodrigo de Jerez de se rendre à l'intérieur, afin de rechercher la résidence du Grand Khan et de lui présenter la lettre royale. Ces émissaires ne découvrirent aucun palais, par contre ils assistèrent à un spectacle qui les remplit de stupéfaction : plusieurs indigènes allumaient des feuilles roulées en forme de mousquets et aspiraient la fumée diabolique sans en éprouver le moindre malaise! Les gens de Cuba nommaient cette feuille : *tabacos*.

Si l'expédition avait viré vers le nord, elle eût atteint le continent, la pointe de la Floride. Mais les propos des Indiens sur d'abondantes régions aurifères dans l'est allumèrent l'imagination des navigateurs, particulièrement celle de Pinzon. Le résultat de la campagne le remplissait de regrets. Ne s'était-il pas accommodé de la place de lieutenant alors qu'il eût pu briguer celle de chef suprême? Et voilà qu'il demeurerait simple capitaine au lieu de s'enorgueillir du titre d'amiral de l'Océan! Ces considérations, ainsi que sa fougue naturelle, le décidèrent à devancer ses compagnons



vers l'île aux trésors. La *Pinta* disparut et fila vers Haïti. Quinze jours plus tard, Colomb y atterris-  
sait à son tour. Cette fois, il ne doutait pas d'avoir  
atteint la Cypango tant convoitée. Hélas, le résul-  
tat déçut ses espérances! Cette île importante —  
Colomb lui donna le nom d'*Española* ou petite  
Espagne — ne célébrait pas les merveilles décrites  
par Marco Polo. Peu d'or, aucune ville, des habi-  
tants primitifs! Au lieu du prince des princes,  
de ses palais aux toits en or brut, de ses barons  
couverts de rubis, des caciques logés dans des  
huttes ne comportant que trois pièces : la chambre  
du maître, celle des femmes, enfin celle des ca-  
davres desséchés!

Plus d'un million d'âmes habitaient *Española*,  
peuplades enfantines appartenant à la race des  
Tainans, sans besoins, sans connaissances, sans  
haines, ne craignant que leurs idoles et les incur-  
sions des Caraïbes anthropophages des îles voisines.

Des grains d'or brillaient dans les ravins, dans  
le lit des fleuves. De jour en jour, les explora-  
teurs s'attendaient à voir resplendir les champs  
d'or de l'Asie. « Que Notre-Seigneur, dans sa  
miséricorde, me dirige jusqu'à ce que je découvre  
cet or! », écrivait l'amiral dans son journal de  
bord.

Vaines espérances! L'hiver approchait. Il fallait

songer au retour, quitter cette fruste Arcadie, remettre à plus tard l'exploration du continent asiatique. Colomb se borna à faire construire, sur la côte d'*Española*, dans la proximité du pays, où, selon les assurances des indigènes se trouvaient les gisements d'or, un fortin, *Navidad*, « la Nativité », y laissant une garnison formée de messieurs les justiciables peu aptes à la navigation. Son parent de la main gauche, Diego de Arana, neveu de Beatriz Enriquez, fut investi du commandement de ce blockhaus. Cependant les préparatifs du retour commencèrent bien mal : à la veille de Noël, la *Santa-Maria* se perdit sur un banc de sable. L'amiral et son équipage s'installèrent à bord de la *Nina*. Mais voilà que la *Pinta* vint à la rencontre de la *capitana* improvisée. Pinzon n'avait recueilli que peu d'or, et sans doute que cette déception réveilla en lui la conscience de la discipline. La flottille réduite à deux navires mit donc à la voile pour l'Espagne.

Le 12 février, — on approchait déjà des Açores, — une formidable tempête s'abattit sur les deux caravelles. Elles fuyaient tête baissée comme des juments qui recherchent un abri. La mer semblait une immense chaîne de montagnes où tout était eau grésillante : rochers, crêtes, avalanches et abîmes. Les marins en détresse n'épargnèrent



pas les vœux. On tirait au sort pour désigner celui qui exécuterait le pèlerinage à Notre-Dame de Guadeloupe, à Notre-Dame de Lorette, à sainte Marie de Maglier. L'ouragan redoublait de rage. Pour se concilier en quelque sorte le ciel d'avoir mêlé leur goût du jeu à leurs pieux engagements, les navigateurs firent le vœu collectif de se rendre, dans le premier port, en chemise et pieds nus, à l'autel de la Vierge. Agenouillés sur le pont, les sept Indiens récitaient des *Salve*, contemplant épouvantés les vagues qui s'élançaient comme d'énormes caïmans verts, puis reculaient devant le fanal tremblant du navire.

Pinzon avait l'habitude du péril. La tempête lui fouettait le sang. Cet intrépide capitaine ne doutait pas de son étoile. A la certitude d'échapper à la tourmente, il ajoutait l'espoir secret d'y perdre son rival. Il profita donc du cyclone pour abandonner l'amiral et mettre le cap sur l'Espagne.

Colomb sentait dans ses voiles le souffle de la mort. Toutefois, il ne voulait pas disparaître en emportant son prodigieux secret. Il traça donc sur un parchemin le résumé de son voyage et y ajouta une autre feuille, promettant mille ducats de récompense à la personne qui porterait le pli à la reine de Castille. L'amiral roula ces missives

dans un gâteau de cire et l'enferma dans un baril qu'il jeta à la mer. Cependant, peu à peu, le vent tomba, les vagues s'apaisèrent. Et le lendemain, on arriva en vue de Santa Maria des Açores.

La *Nina* entra dans le port. Une partie de l'équipage, fidèle à ses vœux, se rendit en procession au sanctuaire de la Vierge. Mais le gouverneur portugais, en vertu de l'ancien ordre d'arrêter Colomb, fit cerner les pèlerins. L'amiral eut beaucoup de peine à délivrer ses hommes et à continuer sa route. D'autres dangers l'attendaient au Portugal. Le gros temps l'obligea à mouiller à l'embouchure du Tage. Il s'empressa d'adresser des lettres à João II, à la cour d'Espagne, à Luiz de Santangel, enfin au trésorier Don Raphaël Sanchez, pour leur communiquer son heureux retour de Cypango. Le songe-creux bafoué rentrait en triomphateur. Il exigea des officiers du port de Lisbonne les honneurs dus à un amiral de Castille. On le reçut donc au son de tambours, de trompettes et de cymbales. Leur éclat ne put effacer les ressentiments du roi de Portugal.

Le succès du Génois touchait ce souverain dans sa vanité et dans ses intérêts. João II invita donc l'amiral au Val-Paradis, sa résidence d'été, le fit



asseoir, le pria de se couvrir, et lui demanda des détails sur son miraculeux voyage. Mais tandis que les officiers montraient à Colomb la résidence royale, le Conseil se réunit pour statuer sur son sort. Une partie des ministres portugais proposaient de le supprimer, tant pour l'empêcher de continuer ses exploits que pour le punir d'avoir dédaigné autrefois les ordres de leur prince. Plusieurs courtisans s'offrirent à tuer l'étranger de leur propre main.

Certes, les hommes sont encore plus insaisissables et dangereux que les flots ! Une querelle, un coup d'épée, un furtif ensevelissement nocturne sous les pins de la côte, des torches qui s'éloignent, quelques murmures qu'emporte le vent du large, — telle eût été la fin du navigateur.

Pendant ce temps, Pinzon, cinglant à toutes voiles vers l'Espagne, eût recueilli les honneurs et la gloire de la découverte. Et les faiseurs d'histoires, indulgents au succès, n'auraient pas manqué de présenter Martin-Alonzo comme un des grands personnages du siècle.

Pourtant, l'impétueux capitaine ne devait pas récolter les lauriers de Colomb. L'assassinat projeté ne fut pas perpétré. La raison d'État le rendait légitime aux yeux de João II. Toutefois, en sa qualité de seigneur riverain, celui-ci éprou-

vait des scrupules à attenter à la vie d'un marin que la tempête avait jeté sur ses terres et qui avait sollicité son hospitalité. Colomb fut donc invité à satisfaire à la curiosité de la reine, puis il obtint l'autorisation de partir pour la Castille.

Le 15 mars 1493, à midi, l'amiral entra dans la rade de Palos, après sept mois de navigation.

Le retour d'un vaisseau éveille toujours de joyeux échos dans une bourgade maritime. Mais l'apparition de cette *Nina* orpheline, avec ses flancs rongés, ses voiles rapiécées, suscita une sorte de délire parmi la population de Palos. Avec cette heureuse spontanéité des foules pour le succès, ces bonnes gens s'enorgueillissaient de l'amiral, oubliant les avanies qu'ils lui firent subir à ses débuts. Et toutes les imaginations allaient vers les contrées mystérieuses.

Fidèle à ses vœux, Colomb s'agenouilla nu-pieds devant l'autel de Notre-Dame de la Rabida. Il salua ses amis des mauvais jours, les pères franciscains. Peu après, il se rendait à Séville. Une missive royale l'y attendait. Les souverains le félicitaient de l'heureuse issue de son entreprise, l'intitulant « notre amiral de la mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été décou-



vertes dans les Indes ». Ils lui mandaient de les rejoindre en toute hâte à Barcelone. Christophe s'empressa d'obéir à cet ordre.

Ah, le singulier cortège! En tête, le chef grisonnant, au visage glabre, vêtu comme un cordelier, entouré d'Espagnols à barbe et à cuirasse! Ses serviteurs portent, en guise de faisceaux, d'immenses bambous au feuillage aigu; pour trophées, des dépouilles de caïmans. Les mules secouent doucement leurs grelots et tendent le cou vers les verdure. Les perroquets battent les barreaux de leur cage avec un bruit de crécelles. Les Indiens se signent devant les croix des carrefours. On chemine ainsi sur des routes sans ombre à travers les terres fauves de Castille, les vergers fleuris d'Aragon. On s'agenouille dans les églises où les chaînes brisées des captifs ornent les murs, où l'or des retables touchant les voûtes scintille dans les pénombres de la nef profonde. Et le peuple accourt devant ces nouveaux rois mages qui portent les offrandes des îles inconnues.

La mer ensoleillée de son enfance souriait au Génois à Barcelone. L'accueil de la cour ne fut pas moins affable, bien que plus solennel. Après le baise-main, les Rois l'invitèrent à s'asseoir auprès du trône. Aucun honneur ne fut refusé à celui qui avait connu toutes les humiliations. A

la fin de la cérémonie, l'assemblée s'agenouilla et entonna le *Te Deum*.

Le 20 mars 1493, les souverains accordaient à l'explorateur des lettres de noblesse. Son blason contenait, au premier, le château de Castille; au second, le lion de Léon; au troisième, des ondes d'azur, parsemées d'îles d'or; le quatrième champ restait réservé, selon les termes traditionnels de la chancellerie : « à vos armes que vous aviez coutume de porter ».

Voilà le nouveau grand d'Espagne bien embarrassé! Tous les Colomb de qualité possédaient des armes parlantes : la branche de Cuccaro, d'azur à trois colombes d'argent; les comtes de Plaisance, un ramier d'argent.

Christophe avait profité de la similitude de son nom avec celui de ces seigneurs d'ancienne souche. Pourtant il hésita à s'accoler leur blason. Il renonça donc aux armes parlantes, et présenta au héraut d'armes des Rois un écusson de fantaisie qui fait l'étonnement de tous les héraldistes : « une bande d'azur coupant diagonalement de droite à gauche un champ d'or au chef de gueules ».

L'amiral était l'homme du jour. Le Florentin Tribaldo de Rossi, d'habitude fort bien renseigné sur les événements, notait dans son journal, au



sujet du découvreur : « On dit que le roi d'Espagne se fait plus grande fête de son retour que de la conquête de Grenade ».

Bien que le succès moral de l'expédition fût immense, le résultat matériel apparaissait assez maigre. L'amiral rapportait peu d'or, mais beaucoup d'espérances. Il les faisait miroiter avec autant d'habileté que d'éloquence. D'ailleurs, ne croyait-il pas lui-même atteindre, sous peu, la côte asiatique ?

Les souverains ordonnèrent donc l'équipement d'une flotte importante à Cadix. On entreprit d'organiser à Séville les cadres administratifs destinés à gouverner les provinces dont l'amiral prendrait possession.

Don Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Burgos, fut placé à la tête de cet « Office des Indes ». Ce prélat, d'une gravité entrecoupée de tics nerveux, passait pour un excellent administrateur. Toutefois, il se dédommageait de son aride besogne en s'entourant chez lui, au château de Coca, entre Ségovie et Medina del Campo, d'un luxe raffiné.

Dans les salles somptueuses et closes des palais de Séville, les Rois, leurs conseillers et Don Juan de Fonseca élaborèrent les lois des vastes régions qu'ils ne connaissaient pas plus que les astres.

D'ailleurs, ces législateurs ne se souciaient guère des conditions particulières de ces lointains pays. Ne suffisait-il pas de s'en tenir aux traditions qui avaient fait la grandeur de l'Espagne? Convertir les habitants à la sainte foi catholique, réserver le privilège de s'établir dans les îles aux Castillans, assurer le monopole du commerce à la couronne, tenir une comptabilité minutieuse de toutes les manifestations de la vie, — voilà les règles que les souverains traçaient au découvreur.

Tout le monde se réjouissait du résultat de la première expédition et fondait de grands espoirs sur celle que l'on armait à Cadix. Mais deux personnes demeuraient réfractaires à la satisfaction universelle. Pendant que Colomb entrait à Palos, Pinzon avait atterri en Galice. Ignorant que son rival fût rescapé, Martin-Alonzo se croyait l'unique officier survivant de la flottille et s'empressa de rédiger un rapport pour les Rois. La déception du fougueux marin fut aussi violente que l'avaient été ses ambitions. Lui, qui mena avec tant de sécurité sa caravelle à travers les tempêtes, ne sut pas gouverner ses passions. Il mourut de dépit.

L'autre mécontent fut le matelot qui, du haut du hunier de la *Pinta*, signala le premier la



terre, Rodrigo Triana. Il revendiquait la récompense. Toutefois, sur le rapport de Pedro Gutierrez, la reine décerna la rente de dix mille maravédís à Colomb. En effet, celui-ci avait aperçu une lumière avant ses hommes; pourtant, ce fut bien la vedette de la *Pinta* qui annonça la côte.

Il paraît que cette mauvaise tête de Rodrigo Triana alla soulager son humeur en Afrique. Devint-il mahométan selon le cœur du Prophète? Ce n'est pas bien sûr, car on n'apprécie pas plus sous le turban que sous le chaperon les petites gens qui pérorent sans aménité contre l'arbitraire des grands.

Cependant, à l'heure de la gloire, Colomb n'oubliait pas sa modeste famille, Barthélémy servait toujours M<sup>me</sup> de Bourbon. Quand le bruit de la découverte parvint en France, Charles VIII fit venir Barthélémy, lui communiqua la bonne nouvelle et le gratifia de cent écus. Le Génois baisa la main du roi et se mit en route pour Séville.

Parmi les frères de Colomb restés à Gènes, Giovanni-Pellegrino était mort; Giacomo, le dernier-né, d'une santé délicate, n'avait commencé que dans sa seizième année, en 1484, son apprentissage auprès de Lucchino Cadamartori, maître cardeur à Savone. Giacomo s'engageait pour vingt-

deux mois, confiait ses chemises comme gage de sa bonne conduite à son patron; par contre, celui-ci promettait de lui fournir, après l'expiration de l'apprentissage, une paire de chaussures, une culotte de drap, un manteau de fustanelle. Il faut croire que la tenue de l'apprenti fut irréprochable, car on le trouve en 1492 ouvrier cardeur à Gênes.

Voilà que Christophe l'appelle en Espagne et en fait son aide de camp. Le jeune Italien abandonne le manteau en fustanelle pour le pourpoint de cour. Sur ces entrefaites, on se prépare à baptiser les sept Indiens avec grande cérémonie. Mais les casuistes déclarent qu'il fallait considérer l'amiral comme leur père spirituel. Excellente occasion pour présenter Giacomo aux souverains! Le roi et l'infant acceptent de servir de parrain à deux de ces catéchumènes et accordent au frère de l'amiral l'insigne faveur de tenir sur les fonts baptismaux les deux autres indigènes.

Le beau voyage finit donc comme un conte. Tout le monde nageait dans la joie... Les sept Indiens recevaient des bottes et des colliers. Giacomo Colomb, leur parrain, échangeait son nom plébéien contre celui de Diego. D'importants oisifs, qui se prélassaient sous les palmiers de Séville,



avaient été pourvus de grasses sinécures, d'amples rames de papier et d'abondants paquets de plumes d'oie. Ferdinand se croyait roi des Indes. L'amiral enfin, submergé d'honneurs, se frottait les yeux pour être sûr que tout cela n'était pas un songe. N'allait-il pas se réveiller dans la *via del Mulcento*, entre son métier de cardeur et les barreaux de la boutique, au travers desquels la brise apportait des bouffées d'air salin ?

## VI

### L'OR DES INDES

L'enchantement de la première heure passée, on se mit à l'œuvre pour monnayer le miracle. Il convenait d'abord de régler la situation internationale des nouvelles contrées. Les Rois s'adressèrent au Saint-Siège. En mai, ils obtenaient successivement trois bulles : deux sanctionnaient leur droit de possession sur les îles de la mer Océane; la troisième traçait une ligne de démarcation imaginaire d'un pôle à un autre : tout ce qui était au couchant de cette frontière devait appartenir à l'Espagne; le reste au Portugal. Voilà comment Alexandre Borgia fit le partage du globe.

Dans ce temps-là, les nouvelles se répandaient avec lenteur. Les agents diplomatiques accrédités



auprès de la cour les communiquaient à leur maître; des commerçants avisés l'écrivaient à leurs correspondants. Enfin, quelque officine mettait sous presse une feuille volante ou un opuscule pour faire connaître l'événement aux curieux. Au printemps de 1493, un imprimeur de Barcelone tirait quatre pages in-folio, contenant la lettre de Colomb à Santangel. Cette édition fut réimprimée en format in-quarto la même année en Espagne. Peu après, un certain Leandro de Cosco traduisait en latin la lettre adressée à Gabriel Sanchez, sous le titre : « Lettre de Christophe Colomb : auquel notre époque doit beaucoup : des îles des Indes récemment découvertes... » Des officines de Rome, de Paris, de Bâle, d'Anvers réimprimèrent cette œuvre. Des éditions en italien et en allemand suivirent. Un ecclésiastique de Florence, Guiliano Dati, fut le premier à entreprendre sa traduction italienne. La plus ancienne publication allemande vit le jour en 1497 à Strasbourg. La lettre de Colomb ne trouva pas d'éditeur en Angleterre.

Le récit des découvertes du Génois agitérent les chancelleries, les armateurs, le haut négoce, les gens de lettres. Pomponio Leto versa des larmes de joie. Son émotion n'avait rien de surprenant. Les humanistes italiens ne furent-ils

pas en quelque sorte les animateurs de l'entreprise? Aussi rédigea-t-on de nombreuses épîtres sur les terres inconnues et, par la suite, on allait forger force vers latins en l'honneur des nouveaux Argonautes. Pourtant leurs prodigieuses aventures ne touchèrent pas le peuple. L'Italie était trop éloignée et l'Espagne continuait à célébrer le *Cid*. Nul ne chanta Colomb. Le preux, qui accomplit ses actions loin du terroir, peut atteindre toutes les gloires, sauf celle que donnent les chante-histoires.

Si la consécration populaire fit défaut à la renommée de Colomb, sa nouvelle expédition constituait le principal sujet d'entretien de la cour et de la ville. Le duc de Medina-Sidonia prêta cinq millions de maravédís pour ses frais. Les biens des juifs bannis fournirent l'excédent. Une partie de leurs dépouilles fut convertie en numéraire et versée à Juanoto Berardi, l'armateur qui équipait dix-sept nefes à Cadix.

Les Rois confirmèrent les privilèges de l'amiral, après quoi celui-ci se rendit à Séville pour surveiller les derniers préparatifs de départ.

Quel changement depuis son départ de Palos! Là, c'était la défiance, le sabotage, le vide! Ici, la ruée des solliciteurs : marins, coureurs d'aventures, oisifs curieux, nobles impatients de



grands coups d'épée et de magnifique butin. Tous brûlaient de s'embarquer pour l'*El Dorado*, le pays doré!

Le 20 septembre 1493, les dix-sept navires sortaient du port de Cadix, à leur bord, quinze cents volontaires : gens d'armes, artisans, chercheurs de fortune, voire un savant abbé de Luzerna. De la rive, Diego Colomb et le petit Fernando, pages de l'infant Don Juan, agitaient la main vers la *Marie-Galante*, battant pavillon de leur père. Celui-ci regardait disparaître cette Espagne qu'il avait conquise sans autre secours que son cœur et son cerveau. Avec les puissants moyens que lui donnait son pays d'adoption, les Indes lui paraissaient une proie certaine.

On fit des vivres aux Canaries. L'amiral y acheta huit cochons, afin d'acclimater cette intéressante espèce dans le Nouveau Monde. Ces heureuses bêtes allaient se multiplier, libres des tourmentes réservées aux hommes. Aussi, aujourd'hui, les descendants de ces huit Canariens sont si nombreux que peut-être ne se souviennent-ils plus de cette illustre origine.

Cependant la flotte superbe creusait ses larges sillons dans la mer où les trois caravelles avaient passé l'angoisse dans les voiles. De leur proue, dans ce temps-là, un seul voyant épiait l'horizon.

Maintenant ces milliers de navigateurs avaient tous une vision, tous la même : l'or.

Sa puissance, sujette à des flux et reflux, était alors à son apogée. L'or devenait de plus en plus rare en Europe, et jamais on ne l'avait tant désiré. Les trésors s'épuisaient; les besoins, le goût du luxe augmentaient; aussi rois et manants étaient-ils inféodés à l'or.

Ferdinand et Isabelle le convoitaient pour élever des autels, pour affermir leur puissance par de nouvelles conquêtes, pour recouvrer les frais des dix-sept vaisseaux. L'ancien courtier des Centurione connaissait le prix de la richesse; il n'ignorait pas que celle-ci tenait sous son empire les gueux comme les têtes couronnées. Pour conserver son crédit à la cour, acquis avec tant de peine, pour continuer ses explorations, il n'y avait qu'un moyen : l'or. Sa curiosité de marin et sa passion cosmographique pâliront devant ces considérations impérieuses. Un tyran invisible dominera tous ceux qui partiront pour le Nouveau Monde : l'or des Indes.

Grâce aux vents propices, vingt jours suffirent pour atteindre l'archipel. Le trois novembre, un pilote de la *Marie-Galante* s'écria : *tenemos tierra!* (nous tenons la terre!). En effet, on arrivait aux îles des Caraïbes. La plus importante reçut le nom



de la Guadeloupe. Vers la fin du mois, l'escadre mouillait sur la côte d'Espanola. L'amiral annonça son arrivée par deux coups de canon et attendit, anxieux, le salut des bombardes de Navidad. Aucun écho ne répondit à son appel. Seules des cendres et des poutres noircies indiquaient l'emplacement du fort. Bientôt, on apprit l'histoire lugubre des premiers colons. Messieurs les justiciables se pourvurent d'abord de femmes; chacun en prit quatre ou cinq aux indigènes. Les conquérants ne se contentèrent pas de vivre honnêtement avec les placides Indiennes, vêtues d'un minuscule tablier de coton, à peine plus grand qu'une feuille de vigne. Ils partirent pour les montagnes aurifères et firent si bien que les naturels se soulevèrent contre ces hôtes qu'ils avaient commencé par diviniser. Un harem cuirré et la griserie de l'or prédisposent mal à la défense. La désunion des blancs facilita la tâche des agresseurs. Les compagnons de Colomb découvrirent des cadavres liés par les mains à des croix de bois, étranglés par des cordes d'herbe. Voilà ce qui restait du premier établissement des Européens dans le Nouveau Monde.

Colomb fonda à quelque distance de ce sinistre endroit une nouvelle ville : *Isabella*. En attendant de pénétrer jusqu'aux régions aurifères,

il s'employa à tirer parti des ressources naturelles d'Española. La végétation y était luxuriante, la vie facile. Aucun être nuisible ne troublait sa paix, si ce n'est le caïman, dont la tête matoise émergeait des rivières. Les indigènes le disaient très alerte, même hors de l'eau; il piquait sa queue en terre et s'élançait à la poursuite du chasseur! Cet épouvantail n'empêchait pas les blancs de rendre de fréquentes visites aux Indiennes des villages. Ces dames n'avaient d'autres distractions que leur corps; elles en usaient avec autant de facilité que de complaisance. Les Castillans profitèrent jusqu'à satiété de ces heureuses dispositions. Mal leur en prit. Beaucoup furent contaminés. Ces souvenirs, que les « hommes venus du ciel » laissaient à leurs admiratrices, et que celles-ci rendaient avec usure aux camarades des conquérants, provenaient sans doute des bouges d'Europe. Du moins, en 1493, Charles VIII avait fait crier par les carrefours de Paris l'ordre aux malades de vider la ville sous peine *d'estre jectez en la rivière*. Aux portes Saint-Jacques et Saint-Denis, on inscrivait leur nom et on leur délivrait quatre sols pour le voyage. En Espagne, les bas-fonds n'étaient certainement pas plus salubres que ceux de Paris. Mais peut-être que ce poison,



répandu également depuis longtemps parmi les indigènes, attaquait avec une virulence particulière les blancs, et qu'il n'y eut à Española qu'un échange de bons procédés. Par la suite, des Castellans, qui s'engagèrent, au retour, pour la guerre de Naples, transmirent la contagion aux ribaudes napolitaines; celles-ci la passèrent aux soldats français. De sorte que pendant des siècles, le funeste souvenir de ces galanteries insulaires allait porter le nom de *mal français* ou *mal de Naples*.

Pendant que ses hommes s'adonnaient à ces pernicious plaisirs, Colomb fit charger dix caravelles des produits du pays. Elles appareillèrent pour la Castille sous le commandement d'Antonio de Torre, frère de la nourrice du prince don Juan, et porteur d'un rapport de l'amiral aux souverains.

La missive de Colomb témoigne d'une vive sollicitude à l'égard de la colonie. Pourtant, cet écrit contient le germe des infortunes qui allait s'abattre sur ces contrées. Le vice-roi recommande d'importer chaque année des troupeaux d'Espagne, et de payer les maquignons « avec des esclaves pris parmi les cannibales, hommes féroces, propres à tout, bien proportionnés, d'une grande intelligence, et une fois qu'ils auront

perdu la cruauté dont ils ont l'habitude, ils seront meilleurs qu'aucune autre espèce d'esclaves ».

Le Génois se souvenait des marchés de Tana, des Tartares, des Circassiennes qu'il admirait autrefois dans les rues de sa ville natale, où l'humanité italienne adoucissait le sort des asservis. Il se remémorait également la conquête de Malaga, le *repartimiento* des Maures, partagés en trois lots et mis aux enchères. Un tiers du produit de la vente servit à racheter des captifs chrétiens; un tiers appartenait aux officiers; le dernier tiers fut versé au trésor royal.

Colomb trouvait donc naturel d'instituer la traite des indigènes en faveur de la maison de Castille. Il proposait même aux Rois d'établir des droits d'entrée sur cette marchandise humaine. La distinction entre Indiens débonnaires et cannibales devait servir à calmer les scrupules de la reine. Pourtant, les souverains prescrivaient de laisser cette question en suspens. Par contre, ils agréaient les autres propositions de l'amiral et ordonnaient à don Juan de Fonseca de pourvoir à leur exécution.

Cependant le vice-roi ne dominait qu'avec peine sa meute de chercheurs d'or. Ces gens s'imaginaient qu'une fois débarqués, ils allaient



ramasser des pépites comme on cueille des fraises. Or, ils furent assujettis aux pénibles travaux qu'exige l'établissement d'une ville, et cela sous un climat peu clément aux blancs. Aussi, les uns songeaient au retour, les autres à la révolte. Avant de partir pour reconnaître la région aurifère, l'amiral confia le commandement de la flotte à son frère Diégo et mit en sûreté, à bord de la *Marie-Galante*, toutes les armes et toutes les munitions.

Les mines se trouvaient à Cibao « la montagne rocheuse » ; son roi s'appelait Caonabo, ou « le seigneur de la maison d'or ». Les chevaux des Espagnols suffirent pour soumettre la contrée, car les indigènes s'imaginaient que ces monstres inconnus étaient des mangeurs d'homme. L'amiral édifia une forteresse sur une montagne dominant le pays, et se remit en mer.

Il découvrit la Jamaïque, l'île bleue, longea les côtes de Cuba. Les patrouilles qui parcouraient la plage, apprirent qu'à l'occident, il régnait un cacique appelé Mango. Ces renseignements semblaient confirmer les suppositions de Colomb : on touchait l'extrémité du continent asiatique, la province de Mangi, située au sud de Cathay. L'abbé de Luzerna était d'avis que l'on se trouvait en face d'une île. Mais l'amiral ne démordait

pas de son erreur invétérée. Il nourrissait la certitude d'avoir atterri en Asie, et voulait en porter la preuve aux Rois. Aussi l'amiral ordonna au notaire Fernand Pérez de Luna de requérir, en sa qualité officielle, le témoignage comme quoi l'on avait atteint la « terre ferme des Indes », et de sommer ceux qui en doutaient de se déclarer. Quiconque modifierait plus tard sa déclaration, serait puni d'une amende de 10.000 maravédís, ou de cent coups de verges, et aurait la langue coupée.

Le notaire dressa l'acte, tout le monde signa. Puis on mit le cap sur Española.

A son retour, Christophe eut la joyeuse surprise de retrouver, après huit ans de séparation, son frère Barthélémy que les Rois envoyaient auprès de lui à la tête d'une flottille de trois caravelles. L'amiral le nomma incontinent *adelentado*, c'est-à-dire lieutenant de l'île. Ce secours lui arrivait bien à propos. L'anarchie croissait parmi les Espagnols. Un grand nombre vagabondaient à travers le pays, vivant de rapines et d'exactions. Leurs sévices soulevèrent les indigènes. Le vice-roi battit aisément ses piètres adversaires. Alonzo de Hojeda, chevalier castillan, se distingua particulièrement dans cette campagne et prit Caonabo, le seigneur de la maison d'or. Son peuple fut soumis à l'impôt : chaque homme au-dessus de



quatorze ans était tenu à fournir une pochette pleine de poudre d'or; là où le métal manquait, on levait le tribut en coton. Les contribuables obtenaient quittance sous la forme d'une médaille de cuivre qu'ils étaient astreints de porter au cou. On punissait les insulaires rencontrés sans médaille, les condamnant d'habitude à l'ablation des oreilles. C'était la peine fiscale la plus douce. Elle ne paraissait pas excessive dans ce temps où les hommes robustes appliquaient volontiers des châtimens cruels. Quand on mena Eustache de La Fosse, qui avait fait du commerce clandestin aux mines d'Afrique, devant le roi de Portugal, ce prince s'assura d'abord si le Tournaisien avait encore ses deux oreilles. Le roi Henri de Castille les faisait couper aux gens d'armes qui détruisaient des arbres. On se croyait donc encore moins tenu à des ménagemens vis-à-vis de ces païens que l'on considérait voués naturellement à la servitude.

De cette manière, Colomb transforma les Indiens en sujets taillables et corvéables. Mais il ne réussit pas à mater ses propres troupes. Il avait beau renvoyer les mauvaises têtes en Castille, employer avec les autres tantôt la douceur, tantôt la sévérité, l'indiscipline n'en continuait pas moins dans le camp espagnol.

Au milieu de tant de fatigues, de tant d'agitation, il eut le réconfort d'un don gracieux. Isabelle lui expédiait pour monter la maison vice-royale des provisions de bouche, cent poules et six coqs, soixante-quinze livres de savon, dix mains de papier, de l'eau de roses et de fleur d'oranger, un tapis, plusieurs tapisseries représentant des arbres, deux bahuts, un lit muni de quatre oreillers de toile fine, trois paires de draps de Hollande, enfin des couvertures brodées aux armes de Colomb.

Quels pouvaient être les sentiments du cardeur dans ces draps choisis par les mains de sa reine? Il restait homme d'action jusque dans le repos, réfractaire aux rêveries, récapitulant sans doute avant de s'endormir les faits du jour, et préparant dans sa pensée la besogne du lendemain. Sa valeur personnelle avait suppléé aux lacunes de son éducation. Il s'était affiné, sans rien perdre toutefois de la vivacité et de la sobriété italiennes. Du riz et des dattes suffisaient à sa nourriture. Les senteurs le délectaient; des roses, des fleurs d'oranger séchées parfumaient son linge. Il éprouvait l'extase des beaux paysages. Les filles des caciques firent-elles connaître d'autres transports au vigoureux quadragénaire? S'il eut des aventures, oncques n'en entendit parler! L'unique



femme qui avait compté dans sa vie, Beatriz, demeurait en Espagne; il lui avait attribué la rente des dix mille maravédís sur les boucheries de Séville. Le seul excès que le vice-roi pratiquait parfois était l'impatience. Avant la gloire, il s'était soumis à une rigoureuse discipline; à présent, il laissait souvent libre cours à son tempérament. A part ces moments de violence, il demeurait profond politique et négociateur consommé. Il continuait ses lectures polyglottes, latines, italiennes, espagnoles. Il avait pris l'habitude de s'exprimer en castillan, dans une langue de marin énergique, colorée, pourtant pas toujours libre d'emphase. Ses écrits : son journal de bord, sa lettre annonçant la découverte des Indes, ses comptes rendus du deuxième voyage adressés aux Rois, révèlent un style d'homme d'action doublé d'un conteur populaire. L'amiral raconte ses faits à Ferdinand et à Isabelle tout comme les marins de Gênes narraient leurs exploits au temps où il leur servait à boire avec son frère Barthélémy.

Mais ce conteur intéressé surveille sa verve, poursuivant toujours un but, escomptant ses effets. Le seul domaine où on le sent parfaitement sincère, c'est la foi. La religion est sa poésie. Il signe ses lettres, il marque ses livres d'énigmatiques initiales :

.S.

.S .A. S.

X M Y

Xpo Ferens.

On n'a pas réussi à pénétrer ce mystère, sauf pour la dernière ligne, qui signifie sans doute : *Christo Ferens*, « porteur du Christ ». Parfois, il ajoutait à cette signature la devise tirée des psaumes :

*Mirabilis elationes maris; mirabilis in altis Dominus.*

(Merveilleuses sont les vagues soulevées par la mer; merveilleux est dans les cieux le Seigneur.)

Le vice-roi se réfugiait dans sa foi mystique devant les contrariétés du présent et les inquiétudes de l'avenir. Il se trouvait dans une situation où l'audace et la force d'âme ne suffisent plus pour assurer le succès. Ses collaborateurs aux instincts anarchiques semblaient prédisposés à subir tous les troubles, tous les égarements auxquels les tropiques exposent le moral et le physique des colons. Leurs chefs suprêmes, à Séville, étaient des esprits obtus et jaloux, infatués d'eux-mêmes, bourrés de préventions contre le Génois, des ennemis secrets qui guettaient le moment pour l'accabler. Enfin la tâche d'organiser cet immense pays avec des ressources pré-



caires dépassait son expérience. Là, où selon toute vraisemblance, un Centurione, un di Negro, avec leurs vastes conceptions et leur juste appréciation des détails, eussent réussi, l'administrateur improvisé, entouré de mille embûches, devait échouer.

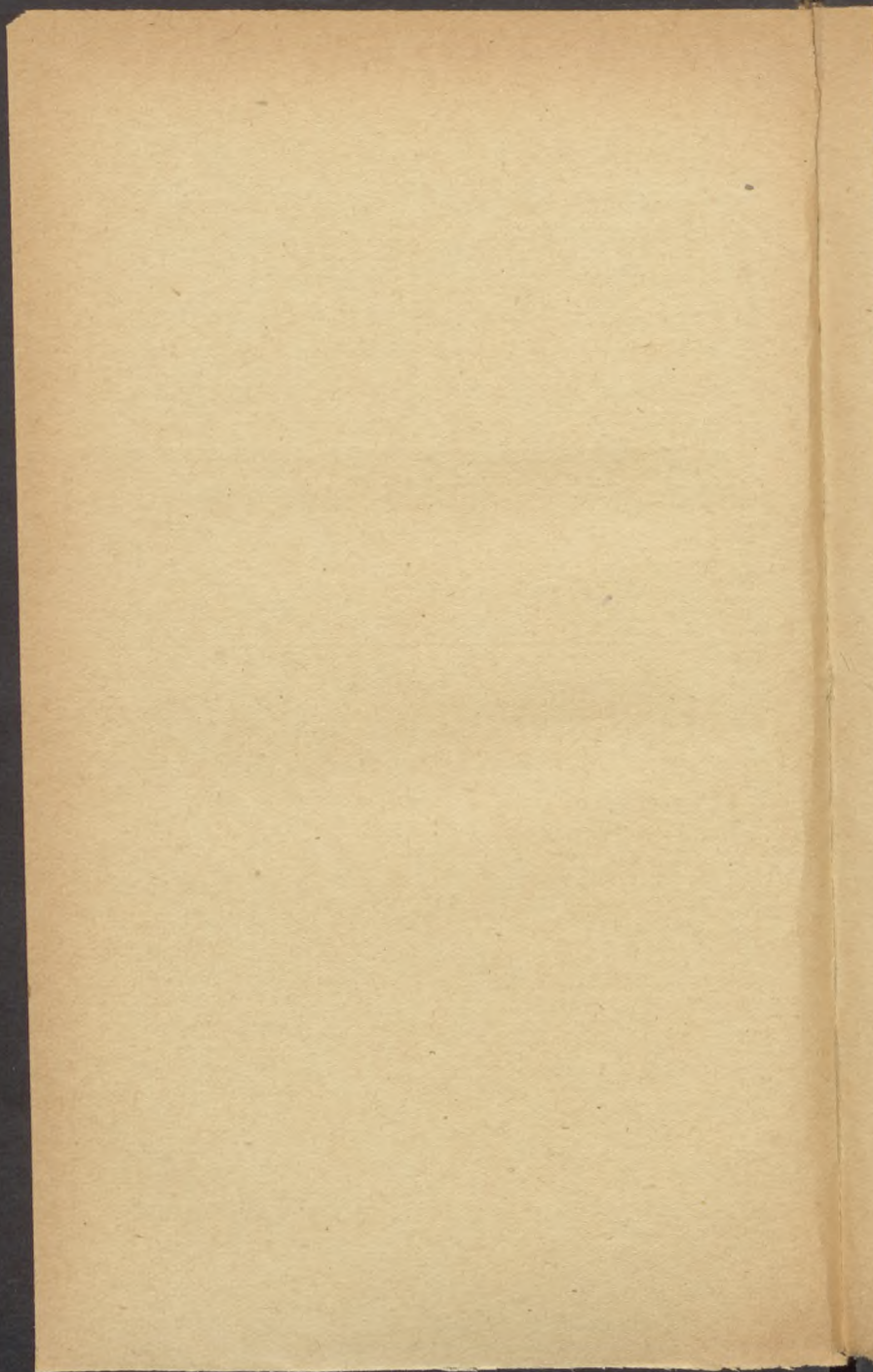
Ajoutez à cela la hâte fébrile qu'il mettait à son activité : agitation naturelle du chercheur d'or, désir de fournir des revenus rapides aux princes, afin de se prémunir contre les intrigues de puissants personnages qui méprisaient en lui l'étranger et jalousaient le vice-roi du Nouveau Monde.

Ses promesses aussi se tournaient contre lui. Ce n'est qu'aux enfants qu'on fait impunément des contes merveilleux. Les princes exigeaient l'inventaire de ses mirages. Sur l'ordre d'Isabelle, son joaillier, Jaime Ferrer, adressait en août 1493, de Burgos, une lettre « au magnifique et honorable seigneur, l'amiral des Indes, dans la grande île de Cibao. » Le lapidaire royal lui communiquait que les régions torrides célaient beaucoup de matières précieuses. Lors de ses séjours en Orient, Ferrer apprit des Indous, Arabes et Éthiopiens, qu'une grande partie de ces choses de prix provenaient des contrées habitées par des noirs. Dès que l'amiral joindrait ces peuples, il pourrait

obtenir en abondance des pierreries, de l'or, ainsi que des aromates.

Quand Colomb débarqua à Cadix le 11 janvier 1496, sans avoir approché Ophir, sans esmeraldes et sans rubis, il se rendit compte des dangers qui l'attendaient. Hélas, il n'avait pas su conquérir le bouclier qui l'eût sauvé contre ses adversaires, ses envieux et contre le regard glacial de Ferdinand : l'or des Indes.





## VII

### LE PARADIS TERRESTRE

Après un mois d'attente, les souverains reçurent le vice-roi à Burgos, capitale de la Vieille-Castille. Ses ennemis avaient profité de son absence pour semer des doutes, tant sur les ressources des Indes que sur les aptitudes, voire l'honorabilité de son vice-roi. Seule, la reine lui restait tout acquise. Mais elle venait de célébrer la double union de son fils et de sa fille don Juan et dona Juana, avec les deux enfants de l'empereur Maximilien, l'archiduc Philippe et l'archiduchesse Marguerite. Ces mariages épuisèrent ses coffres. Néanmoins, elle réunit les fonds nécessaires pour armer une nouvelle flotte et les remit à Colomb.

L'argent ne suffisait pas : il fallait des hommes. Les déceptions des chercheurs d'or avaient dis-



crédité l'*El Dorado*. « Ceux qui s'en étaient allés avec l'amiral, — écrivait Fernandez de Oviedo, gentilhomme de la chambre du prince héritier, — s'en retournaient malades, défaits et de si mauvaise couleur qu'ils semblaient plus morts que vifs; cette terre et ce pays des Indes furent tellement décriés qu'on ne trouvait personne qui voulût y venir. » Et il ajoute : « Si le roi m'avait donné ses Indes et qu'il eût fallu ressembler à ces infortunés, jamais je ne me serais résolu à y aller. »

On en fut donc réduit aux moyens employés déjà lors du premier départ de Palos. Les Rois publièrent un décret de rémission de peines en faveur des personnes disposées à s'embarquer pour Española. Les condamnés à mort étaient grâciés, à condition d'y passer deux ans; une année de séjour rachetait les peines de prison, sauf dans les cas d'hérésie, de lèse-majesté et de faux monnayage. Les officiers de justice reçurent l'ordre de remettre à l'amiral tous les criminels astreints aux travaux forcés. Défense fut faite aux créanciers de poursuivre leurs débiteurs établis dans les îles.

Pendant que Colomb s'efforçait de recruter des équipages, un terrible malheur frappait sa protectrice. Don Juan, son fils unique, mourait. On

descendit dans la tombe le chevalier de dix-neuf ans, qui dormait l'épée adossée à son chevet. Les gens de métier cessèrent le travail pendant quarante jours. Les nobles couvraient leurs mules de drap noir jusqu'au genoux. Mais voilà qu'un nouveau deuil affligea cette mère austère : sa bru, Marguerite d'Autriche, mettait au monde un enfant mort. Isabelle pleurait et priait la nuit; le jour, raidie contre la souffrance, elle n'oubliait rien de ses devoirs de reine. La mort de don Juan supprimait les places de Diego et Fernando Colomb. La souveraine les attacha à sa propre maison.

Dès 1497, des lettres patentes des Rois autorisaient l'amiral à constituer un ou deux majorats. L'année suivante, Colomb réalisa ce projet, fondant en faveur de son fils Diego, un majorat, transmissible par droit de primogéniture.

Ce document solennel reflète les pensées intimes de son auteur. Il n'oublie pas sa ville natale, « Gênes, cité noble et puissante sur la mer ». « J'ordonne audit don Diego, mon fils ou à la personne qui héritera dudit majorat, qu'elle maintienne toujours dans la ville de Gênes un individu de notre lignage possédant en ce lieu maison et femme, et qu'elle lui serve une rente pour vivre honorablement, comme étant de nos



proches, ayant pied et racine dans ladite ville, car à cause de sa qualité de natif, il pourra en obtenir aide au besoin, et cela, parce que c'est de là que je suis sorti et né. »

Ses héritiers sont tenus d'accumuler des fonds dans la *Banque de Saint-Georges*, afin de suivre les Rois dans la conquête de Jérusalem, ou même de l'entreprendre de leurs propres moyens. Il recommande à ses descendants de soutenir le Saint-Siège contre les hérétiques et de travailler à la gloire et à la prospérité de Gênes. Son fils est tenu à élever un hôpital à Española, y faire dire des messes pour l'âme de son père, de leurs aïeux, de leurs descendants. Quatre bons maîtres de théologie s'emploieront à la conversion des enfants indiens.

Pourtant, sa préoccupation dominante, c'est la survivance et la splendeur de son nom, ce nom qu'il a sorti d'une obscure boutique pour le placer au pied du trône.

Ah, que les faveurs des princes font oublier vite la mortification des antichambres ! Colomb, rapporte son fils, ne jurait désormais que « par saint Ferdinand ». Cela ne lui évita guère des résistances, des affronts courtois de la part des grands d'Espagne et surtout des familles à prétentions de grandesse non reconnue, appelées

*casas agraviados*, « maisons offensées ». Leurs excellences, les grands, leurs seigneuries, les titrés de Castille, caballeros, hidalgos, tous possédaient leur *casa solar*, la demeure d'où ils tiraient leur origine, où les armoiries sculptées sur la porte attestaient leur noblesse authentique. Lui, l'amiral, n'avait que la *via del Mulcento*. L'ancien cardeur ne l'oubliait pas, attaché avec son profond instinct d'Italien à sa ville et aux siens. N'allait-il pas écrire à son aîné : « Dix frères ne te seraient pas de trop. Jamais je n'ai trouvé des amis plus sûrs que mes frères. » En effet, il les appela en Espagne et les associa à sa fortune. Ses cousins, les quatre tisserands, se cotisèrent en 1496 par devant notaire pour expédier l'un d'eux chez l'amiral. On retrouve peu après Gianotto ou Jean Antonio capitaine d'une de ses caravelles. Vraiment, ces Génois semblaient naître pour le pont de commandement tels les enfants de la steppe pour la chevauchée!

Le vice-roi tendait une main secourable à ceux des siens qu'il jugeait capables de s'élever. Pourtant il se montra inexorable à l'égard de ses proches qui semblaient enracinés irrémédiablement dans la crasse de leur ruelle : sa sœur, Bianchinetta, son mari, ce Bavarello détaillant le fromage avec la loquacité que comportait son



nom, et leur fils Pantalino. Il raya de son existence jusqu'au souvenir de ces petites gens incultes.

A la cour, il ne dissimulait pas ses origines génoises, mais s'efforçait à donner le change sur les conditions de sa famille, faisant croire que ses ancêtres étaient de sang illustre, de la race des grands marins qui eurent la mer pour fief.

Cet homme qui montra tous les courages, ne connaissait qu'une crainte : celle d'avouer sa naissance. Il la cachait même à ses propres enfants. Évidemment, dans cette société altière, saturée d'idées de gentilhommerie, l'aveu de son extraction plébéienne eût diminué singulièrement son prestige. L'Espagne se trouvait dans une période d'après-guerre et de bouleversement intérieur. L'ancienne chevalerie disparaissait ; la faveur royale élevait de nouvelles maisons. Tous ces dignitaires de fraîche date s'ingéniaient à voiler ou embellir le passé. Colomb ne fit que se conformer à cet usage.

En dépit de ces précautions, la fortune de l'étranger, entré du jour au lendemain dans la haute noblesse de son pays d'adoption, provoque l'envie, stimule la médisance. Mais les petites frondes mondaines se bornent à des coups de langue. L'animosité des gens de robe apparaît plus dangereuse et plus tenace.

« L'Office des Indes » agissait à son égard comme autrefois les gens de Palos. On s'inclinait devant les ordres de la reine, puis on s'employait à retarder ou à empêcher leur exécution.

Colomb essaya de se rendre favorable don Juan de Fonseca. Peine inutile! Les caractères de ces deux hommes n'étaient pas plus conciliables que les bureaux et la vie, la routine et l'action.

Ce puissant personnage, bénéficiaire de huit cents esclaves — sans compter ses subordonnés — jugeait l'existence même de l'amiral comme un obstacle aux intérêts de l'État. Il voulait des colonies gérées avec l'esprit de suite, la régularité, l'ordre pédant avec lequel ses commis tenaient leurs registres. La déférence aux usages traditionnels et aux formules consacrées lui semblait le fondement de toute bonne administration.

Fonctionnaire pur sang, le surintendant considérait son emploi non comme un moyen, mais comme un but, ne doutant pas que Dieu ait créé ces îles, uniquement afin de permettre d'instituer « l'Office des Indes ».

En dépit des obstacles suscités par les bureaux, Colomb parvint à terminer ses préparatifs. Le 30 mai 1498, six caravelles levèrent l'ancre dans le port de San Lucar, où dix-sept lampes d'ar-



gent éclairèrent un petit navire suspendu dans l'église de *Nuestra Señora de Caridad*. Sa protection se montra efficace. Les navires se dirigèrent vers le Cap Vert, suivirent la route équinoxiale, et en juillet, à la hauteur de la baie de Paria, abordèrent enfin le continent.

Les marins chantèrent le *Salve, Regina*, les notaires dressèrent l'acte de prise en possession au nom des Rois catholiques. L'amiral planta une croix, et notifia au son des trompettes, aux indigènes accourus, l'État de ses souverains et leur résidence en Espagne. Les propos des naturels donnèrent à l'illustre navigateur la conviction qu'il tenait l'objet de ses vœux, la terre ferme. On était à l'estuaire de l'Orénoque. Le fleuve immense poussait un vaste courant d'eaux douces au milieu de la mer. Colomb se souvint que, selon l'Écriture, la source qui nourrit les fleuves principaux de l'Orient, sort du Paradis Terrestre. Ces lieux enchanteurs devaient donc se trouver, concluait l'amiral, au fond des vastes espaces qui s'ouvraient devant lui.

Cependant l'état de ses bâtiments, les souvenirs de *Navidad*, l'inquiétude pour la sécurité des villes qu'il avait fondées, le décidèrent de mettre à la voile vers Española. En route, un violent accès de goutte, puis une pénible affection

des yeux lui rappelèrent la fragilité de la vie humaine et fortifièrent son penchant au mysticisme.

L'amiral approchait d'Espanola, absorbé dans la pensée du paradis, sans se douter qu'il allait toucher un enfer.

Lors de son départ pour la Castille, Colomb avait confié la charge d'alcade d'Espanola à un Castillan, Francisco Roldan. Un an après, ce magistrat entra en rébellion ouverte contre son chef, l'adelentado Barthélémy Colomb, homme d'une prodigieuse force physique, ce qui avait déteint quelque peu sur son moral. L'amiral tombait en pleine guerre civile. Il essaya l'indulgence, la persuasion. Il poussa la mansuétude jusqu'à accorder des sauf-conduits au parti de Roldan, les autorisant tous à retourner en Espagne, accompagnés de leurs esclaves, des indigènes qu'ils avaient rendus mères ainsi que de leurs enfants. Mais les factieux refusèrent de partir. Le vice-roi leur accorda donc un pardon général et rétablit Roldan dans ses fonctions.

A peine ces troubles étaient-ils calmés, que quatre caravelles accostèrent Espanola, commandées par Alonso de Hojeda, le vainqueur de Caonabo.

Le commerce avec les îles appartenait à la



couronne. Au début, ce monopole fut strictement observé. Le duc de Medina-Celi lui-même sollicita en vain la reine de lui permettre d'armer quelques navires, encore qu'il fit état d'avoir su par ses efforts garder Colomb à l'Espagne.

Mais peu à peu, cette sévère consigne se relâcha. Les Rois oublièrent la « capitulation » solennelle de Santa-Fé. Dès 1495, sur la proposition de Fonseca, ils déclaraient libre la navigation et le trafic avec le Nouveau Monde. Toutefois les bâtiments à cette destination étaient tenus à appareiller de Cadix, sous le contrôle de l'Office des Indes.

Hojeda, autrefois page du duc de Medina-Celi, fut un des premiers à profiter de cette autorisation, défrayé sans doute par Juanoto Berardi; un associé de l'armateur, le Florentin Amerigo Vespucci, accompagnait Hojeda.

Les Centurione, banquiers du cardinal Mendoza, surnommé le troisième roi d'Espagne, tentèrent-ils à leur tour pareille entreprise? Cela semble fort probable. Malheureusement, pour ce qui en est de cette période, on ne possède aucun renseignement sur les relations de ces puissants financiers et de leur courtier devenu vice-roi des Indes.

Cependant Hojeda partait explorer le littoral

de la terre ferme, suivant le même itinéraire que Colomb. Après avoir acquis une provision de perles, l'ancien lieutenant de l'amiral toucha Española dans l'intention de rassembler un chargement d'esclaves. Cette expédition empiétait sur les privilèges de Colomb. L'arrivée du protégé de Fonseca alluma donc une de ces furieuses rivalités qui feront de l'histoire des premiers Européens dans le Nouveau Monde une chronique fratricide. Les marins de Hojeda livrèrent une véritable bataille à la garnison, puis les intrus appareillèrent avec leur chargement de perles et de nègres pour l'Espagne.

Quand même, le calme ne se rétablit pas dans l'île. Peu après, Fernand de Guevara et Adrien de Mogica fomentèrent une conspiration qui devait commencer par l'assassinat du chef sévère. Tous deux furent condamnés à la potence. Mogica refusait de se confesser, dans l'espoir d'obtenir par ce moyen sa grâce. Au comble de l'exaspération, l'amiral le fit jeter dans le fossé du fort.

Au milieu de ces intrigues et de ces colères, on imagine le sort qui attendait les indigènes ! L'arquebuse triompha aisément de l'arbalète, et la cuirasse écrasait la chair cuivrée. Que les démons de leur cosmogonie puérile devaient sembler débonnaires aux naturels, comparés à leurs nouveaux



maîtres ! Ceux-ci reprochaient aux insulaires jusqu'à la dureté de leur crâne, sur lequel ils cassaient leurs épées. Aventuriers déçus, prospecteurs minés par les fièvres tropicales, galériens avariés pressuraient et torturaient ces populations inoffensives. Tous ces conquérants avaient pratiqué une — sinon les deux — des grandes écoles de cruauté : la guerre et la juridiction pénale. Et ils ne faisaient qu'appliquer ces expériences aux Indiens Tainans incapables de se défendre. Les Caraïbes avaient commencé leur destruction ; les Espagnols allaient la consommer.

Le désordre, la révolte, la brutalité désolaient les îles, qui, sept ans auparavant, s'endormaient dans une quiétude paradisiaque. L'autorité de Colomb diminuait de jour en jour. Fonseca et ses acolytes étaient parfaitement renseignés de la situation. Pourtant, l'envie et les préventions décidèrent ces gardiens patentés de l'ordre à embrasser le parti des factieux. Avec cela, Colomb était un administrateur médiocre. Les lenteurs dans les paiements de leur solde exaspéraient les émigrés. Des retards dans l'expédition de l'or indisposaient la cour et faisaient le jeu des ennemis du vice-roi.

L'amiral n'ignorait pas ces intrigues. La longue relation de son voyage, qu'il envoya aux souve-

rains, est une apologie doublée d'un plaidoyer :

« Qu'il plaise à Notre-Seigneur, écrivait-il, d'oublier les personnes qui ont combattu et qui combattent une si excellente entreprise, et qui s'opposent ou s'opposeraient à ce qu'elle fasse des progrès, sans considérer combien de gloire et de grandeur il en résultera pour Vos Altesses dans tout l'univers. Elles ne savent qu'alléguer pour en médire, si ce n'est qu'on y dépense beaucoup et qu'on n'a pas renvoyé incontinent les navires chargés d'or, sans considérer la brièveté du temps et les nombreuses contrariétés survenues; sans considérer qu'en Castille, dans la maison de Vos Altesses, on voit s'élever chaque année des personnes, qui, par leur mérite, y ont gagné chacune en revenu plus d'argent qu'il n'en faut pour les dépenses de cette entreprise; sans considérer en même temps que jamais aucun prince d'Espagne n'a acquis des terres hors de son territoire, à l'exception de Vos Altesses, qui ont gagné ici un autre monde où notre sainte foi peut faire tant de progrès et d'où l'on pourra tirer tant de profit; et bien qu'on n'ait pas renvoyé les navires chargés d'or, on a expédié des échantillons suffisants de ce métal et d'autres choses de prix, d'où l'on peut juger qu'en peu de temps on pourra faire de grands bénéfices. »



Il ajoute que l'*Adelentado* irait avec trois navires explorer les terres nouvellement découvertes, « et où je suis persuadé dans mon âme que se trouve le Paradis Terrestre ».

Sans doute que la verve de conteur du Génois, les récits prodigieux qu'il avait tracés de ses deux premiers voyages, se tournaient contre lui. Le Paradis de Colomb, — pensait-on à la cour, — n'était-il qu'un mirage, tout comme ces trésors des Indes?

Que de fois les Rois n'avaient-ils pas assuré l'amiral de leur confiance! Quand même il restait inquiet : « L'eau d'une gouttière, — c'est sa propre expression, — à force de tomber sur une pierre, ne finit-elle pas par la percer? »

En effet, le travail souterrain de ses ennemis avait miné son crédit. Après neuf ans de sollicitations, et huit ans de gloire, il allait connaître l'amertume et la disgrâce.

## VIII

### LES BUREAUX ET LES CHAINES

L'Espagne ne nous donna pas seulement les romances, Don Quichotte, les collerettes à fraise, Calderon et Velasquez. C'est à elle que nous devons la bureaucratie.

Comment ces guerriers bardés de fer courbèrent-ils la nuque sous le joug des gratte-plumes? Comment l'orgueilleuse chevalerie se soumit-elle à cette puissance à talons feutrés? Était-ce un effet de l'infiltration musulmane, la déférence absolue devant la chose écrite? Étaient-ce les institutions de la Péninsule, tissées d'innombrables privilèges, qui octroyèrent cette importance excessive aux légistes? Toujours est-il qu'à côté du pouvoir royal et des forces turbulentes des feudataires, on distingue l'autorité sourde, méthodique, inflexible, éternelle des conseils. Ces



robins, tantôt roidis dans une probité tâtillonne, tantôt pratiquant une concussion pédante, se rencontrent tous dans le culte des formes vétustes, la prudente routine, la crainte des responsabilités, l'horreur de l'initiative et la solidarité de caste. Lorsqué la couronne d'Espagne passa à la maison d'Autriche, de la Péninsule, l'esprit et les méthodes de ces despotes en chambre se répandirent sur le continent. Pendant des siècles, des millions d'encriers allaient noircir des millions de feuilles blanches, pour le plus grand bien de l'humanité!

Comment « l'Office des Indes » n'eut-il pas pris en grippe Colomb qui n'était ni fonctionnaire, ni Espagnol, audacieux, violent, irrégulier, ennemi de tout formalisme et écrivainerie? Ces hidalgos à bésicles, qui eussent enregistré les astres, nourrissaient la plus grande défiance contre l'homme qui n'enregistrait rien, si ce n'est la découverte d'un monde.

On n'ignorait point la considération que lui témoignait Isabelle. Pour l'indisposer contre son protégé, on mit en avant les tendances esclavagistes de Colomb. Celui-ci ne se contentait pas d'expédier des cargaisons d'insulaire en Castille; il accordait un Indien à chaque Espagnol s'établissant dans les colonies :

— De quel droit l'amiral dispose-t-il de mes vassaux ! s'exclama Isabelle, froissée dans ses sentiments de femme et dans sa dignité de reine.

L'or n'arrivait pas, ou moins qu'on n'espérait. Les Espagnols rapatriés des îles obsédaient la cour de leurs réclamations au sujet d'arriérés de soldes vrais ou fictifs. Chaque fois que ces quémanteurs, pleins de rancunes à l'égard du vice-roi, rencontraient Diego ou Fernando, vaquant à leur service de page, ils s'exclamaient :

— Voyez les petits moustiques, fils de cet amiral qui a trouvé des terres de rêve, et conduit à la misère et à la mort les hidalgos castillans !

Quand les souverains, à Grenade, passaient par la place de l'Alhambra, les vauriens rapatriés par Colomb s'installaient sur les gradins de marbre, chacun une grappe de raisins à la main, qu'ils tendaient vers le carrosse royal, s'exclamant : « Regardez la misère où nous a réduits l'amiral ! La paye ! la paye ! »

Cette démonstration aux raisins, des insinuations sur l'arbitraire et la confusion qui régnaient aux Indes, finirent par émouvoir la reine. Femme fort pondérée, détestant le désordre, elle se décida à expédier un commissaire enquêteur à Española.

Les bonnes âmes de « l'Office » s'imaginaient que Colomb soustrayait des monceaux d'or aux



monarques. Le déloger de sa place semblait, en conséquence, une vengeance doublée d'une brillante affaire. Il y eut des chuchotements dans les antichambres, dans les bureaux. Après une sorte d'enchère discrète, Francisco de Bobadilla obtenait la charge convoitée.

Il appartenait à la cour à titre de *criado*, serviteur familial des souverains. Parent de Béatrice Bobadilla, peut-être que les sympathies de celle-ci pour le Génois contribuèrent à indisposer contre Colomb le *criado*, infatué de sa naissance et de sa dignité de commandeur de l'ordre militaire de Calatrava.

Le haut commissaire s'embarquait, décidé à sévir contre l'amiral, sans perdre de temps pour des enquêtes oiseuses. Une cédula en blanc, signée par les Rois, lui conférait pleins pouvoirs.

On était au premier automne du siècle. Christophe et Barthélémy venaient d'entreprendre une tournée d'inspection de l'île. Le commandeur débarque à *Santo Domingo*. Dans le port, sept cadavres se balancent sur sept potences. Ce spectacle n'avait rien de surprenant; selon l'usage du temps, les dépouilles des criminels restaient exposées à titre d'exemple et d'avertissement. Mais ces suppliciés étaient des Espagnols, et leur justicier un étranger. Bobadilla s'empare du gouver-

nement, de la maison du vice-roi, de ses effets, de son or, de ses papiers personnels. Colomb accourt. Le commandeur refuse de le recevoir; on le jette en prison sans l'écouter. L'adelentado se prépare à la résistance. Son frère lui ordonne de se soumettre au mandataire des Rois. Barthélémy est emprisonné à son tour.

Personne ne prend leur défense. Fonctionnaires, colons, aventuriers, tous jubilent de l'humiliation du chef sévère. Les rancunes se donnent libre cours; on l'abreuve d'injures; on le désigne des noms de *fantastico* (fantasque) et de *fallador* (trompeur). Il se trouve même des franciscains pour écrire contre lui au cardinal Cisneros, et l'appeler « le roi Pharaon ».

Dans son cachot, le premier moment d'indignation passée, « Pharaon », vêtu de la bure du petit pauvre, tel Job, s'incline devant la volonté de Dieu. N'est-il pas son élu? Le Seigneur ne l'a-t-il pas choisi pour ouvrir les mers ténébreuses? Voilà qu'il le désigne pour servir d'exemple de la bassesse des hommes et de l'ingratitude des princes! La douloureuse méditation dure deux mois. Pendant ce temps, Bobadilla fait exécuter un simulacre d'instruction. Aucune voix ne s'élève en faveur du dominateur déchu. Seuls les vieux routiers murmurent. Le commandeur décide



d'embarquer le prisonnier sur la *Gorda* et de l'expédier en Espagne, fers aux pieds. Voilà l'amiral au bord de la caravelle, où, autrefois, il paraissait en maître. Les marins, pourtant peu sensitifs, hésitent à exécuter l'ordre. Un cuisinier, Espinosa, s'avance. L'éplucheur de pommes de terre rive, en ricanant, les fers du vice-roi. On lève l'ancre. Alonso de Vallejo, chef du convoi, veut détacher ses fers. Le captif refuse.

Quel poignant drame intime dans la cale de la *Gorda* ! Ah, ces interminables nuits d'automne, où vague sur vague se brisent contre les flancs de la nef, ces mêmes vagues qui clapotaient si gaiement quand il partit chercher fortune sur l'immensité de la mer ! Et ces fers, encore plus sombres, plus lourds dans les ténèbres, lui rappellent d'autres majestueuses pénombres : les flammes des cierges faisant reluire l'or des rétables et éclairant les chaînes suspendues aux murs des cathédrales ! Mais c'étaient là des offrandes émues que les captifs délivrés déposent dans les sanctuaires, et non des stigmates d'infamie comme ceux qu'il contemple, enfoncé dans la volupté de la douleur. Certes, la victime de Bobadilla n'est pas un tendre : sans illusions sur les humains qu'il a vus dans les palais, dans les bas-fonds, dans la sécurité du plaisir, et l'an-

goisse livide au front, sous le furieux voltigement des voiles. Pourtant, le dompteur des mers se croyait au-dessus des atteintes de l'envie et de la haine. Il avait foi dans Isabelle, sa bienfaitrice, sa dame de vanité, attaché à elle jusqu'à cette limite où l'amour-propre frise le sentiment. Dans ces heures cruelles, son âme s'élève et choit comme une mouette au milieu des flots. Mais la grâce de Dieu ne lui donnera-t-elle pas une éclatante revanche sur les hommes? Il s'assoupit dans des projets chimériques : il voit la mer des épices, les galions chargés des trésors des Indes, des armées qui surgissent, le Saint-Sépulcre resplendissant à l'ombre de la croix, et les chœurs des anges célébrant l'amiral qui donna un monde aux Rois et rendit à l'Église la tombe du Sauveur.

Dans la lumière lucide du jour, il élabore son action, cherche la voie par laquelle il approchera les princes et obtiendra sa liberté. Il prépare sa justification, polissant dans son esprit les phrases destinées à son mémoire qu'il aura soin de rédiger éloquent et docte, conforme aux goûts de la reine.

En novembre, il entend grincer les ancres. Le voilà à Cadix, en attendant d'être livré à Fonseca. Cependant le prisonnier trouve moyen de



faire parvenir une missive à dona Juana de Torre, ci-devant nourrice du prince défunt et favorite d'Isabelle :

« Très vertueuse dame, — écrit-il, — si c'est une nouveauté que de me plaindre du monde, son habitude de maltraiter est fort ancienne; il m'a livré mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment où n'ont pu me servir ni armes ni conseils; c'est avec cruauté qu'il m'a coulé à fond. L'espérance dans Celui qui nous a tous créés me soutient; son secours fut toujours très prompt. Une autre fois, et il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin en me disant : *O homme de peu de foi, relève-toi, c'est moi, sois sans crainte.* — Je suis venu servir ces princes avec un attachement si vif, et je leur ai rendu des services inouis. — Dieu me fit le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apocalypse par la bouche de saint Jean, après en avoir parlé par celle d'Isaïe, et il m'indiqua le lieu où on devait les trouver. Tous se montrèrent incrédules; mais le Seigneur donna à la reine ma maîtresse l'esprit d'intelligence, lui accorda le courage nécessaire, et la rendit héritière de ce nouveau monde comme sa fille bien-aimée. J'allai en prendre possession en son royal nom; tous vou-

lurent couvrir l'ignorance dans laquelle ils avaient été plongés, et passèrent des dénégations à l'énumération des inconvénients et des frais de l'entreprise proposée. Son Altesse l'approuva au contraire, et la soutint de tout son pouvoir. Sept années se passèrent en conférences, et neuf à exécuter des choses très remarquables et dignes d'être conservées dans la mémoire des hommes : on ne tint aucun cas de tout cela. J'arrivai, et me voici au point que même les plus vils cherchent à m'outrager; mais, grâce à Dieu, on le contera quelque jour dans le monde à qui aura le pouvoir de ne le point souffrir. Si j'avais volé les Indes, et que je les eusse données aux Maures, on ne pourrait pas me montrer en Espagne une plus grande inimitié. »

Puis il retrace les événements d'Española après l'arrivée du commandeur :

« Je dois être jugé — ajoute-il — comme un capitaine envoyé d'Espagne pour conquérir jusqu'aux Indes une nation nombreuse et belliqueuse, dont les coutumes et la religion sont tout à fait opposées aux nôtres, dont les individus vivent dans des montagnes, sans habitations régulières pour eux-mêmes ni pour nous, et où, par la volonté divine, j'ai soumis un autre monde à la domination du roi et de la reine



nos seigneurs; et par suite de quoi l'Espagne, qu'on appelait pauvre, est aujourd'hui l'empire le plus riche. — Je dois être jugé comme un capitaine qui depuis tant d'années porte les armes sans les quitter un seul instant; je dois l'être par des chevaliers de conquête, par des chevaliers de fait et non par des gens de robe, à moins qu'ils ne fussent grecs ou romains, ou quelques-uns de ces modernes dont il existe tant et de si nobles en Espagne, car d'une autre manière, j'éprouve un grand dommage, parce que dans les Indes il n'y a ni droit public ni traités.

» Déjà la route de l'or et des perles est ouverte; on peut aussi espérer sûrement qu'on trouvera des pierres précieuses, des épices et mille autres choses. Plût au ciel qu'il fût aussi certain qu'il ne m'arrivera pas plus de mal que je n'en ai éprouvé, qu'il l'est que j'entreprendrai encore au nom de notre Seigneur, mon premier voyage, que j'entreprendrai ce que j'ai dit sur l'Arabie Heureuse jusqu'à la Mecque, dans la lettre que je fis parvenir à Leurs Altesses par Antonio de Torre, en réponse à la répartition de la mer et des terres entre l'Espagne et les Portugais, et que j'irai ensuite au pôle arctique, comme je l'ai dit et donné par écrit au monastère de la Mejo-

rada. Les nouvelles de l'or, que j'ai dit que je donnerais, sont que le jour de la Nativité, étant très affligé et tourmenté par les mauvais chrétiens et par les Indiens, au moment de tout quitter pour sauver ma vie, s'il était possible, Notre-Seigneur me consola miraculeusement, et me dit : *Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte, je pourvoirai à tout; les sept années du terme de l'or ne sont pas passées, et en ceci comme dans le reste je te donnerai remède.* »

Encore une fois, il revient sur les faits de Bobadilla, et termine sa lettre par un cri du cœur, presque un défi aux princes :

« Dieu, notre Seigneur, reste avec sa puissance et sa science comme auparavant, et il châtie surtout l'ingratitude. »

Les Rois ordonnent immédiatement sa libération. Le 17 décembre, il arrive à Grenade, la ville des fontaines. Le bruit des jets d'eau, le clapotement des torrents que crachent les lions de pierre ne parviennent pas à endormir son amertume, et encore moins les bonnes paroles que lui prodiguent les monarques.

On le reçoit à la cour; néanmoins les souverains ne daignent pas songer à lui accorder répa-



ration : il reste dans une demi-disgrâce. Angelo Trevisan, secrétaire de la légation vénitienne, écrit en août 1501 à l'amiral Domenico Malipiero : « Colomb se trouve, en ce moment, dans une très mauvaise veine, en défaveur auprès de ses Rois et avec peu d'argent ».

Profondément atteint par ses épreuves, le prodigieux homme d'action verse de plus en plus dans le mysticisme. La Bible, le peu qu'il connaît des classiques, tout lui sert à recueillir les témoignages de sa mission divine. La victime de Bobadilla relève, dans les Écritures, les passages qui annoncent ses découvertes aussi bien que la délivrance de Jérusalem. Il communique sa compilation, transcrite tantôt en latin, tantôt en castillan, à un chartreux, le P. Gaspar Gorritio. Ce « Livre des Prophéties » (1) était destiné aux Rois. Le pape aussi allait avoir sa part. L'année suivante, Colomb écrit à Alexandre VI, énumérant ses découvertes : quatorze cents îles, trois cent

(1) *Incipit liber sive manipulus de auctoritatibus, dictis, ac sententiis, et prophetiis circa materiam recuperande sancte civitatis, et montis Dei Syon, ac inventionis e conversionis insularum Indie, et omnium gentium atque nationum, ad Ferdinandum et Helysabeth, etc., reges nostros hyspanos.* (Commence le livre ou manuel des autorités, dits, sentences et prophéties au sujet du recouvrement de la ville sainte et du mont de Dieu Syon, ainsi que de la découverte et de la conversion des îles des Indes, de même que tous les peuples et nations à Ferdinand et Isabelle, nos rois espagnols.)

trente-trois lieues de terre de l'Asie, enfin Tarsis, Ophir et Cipango. Dès sa première navigation — rapporte l'amiral — il rédigea un journal dans la forme des *Commentaires* de César. Il promet à l'ambassadeur vénitien copie de toutes les lettres adressées aux Rois pendant ses voyages. Il se plonge dans les anciens auteurs, annote les *Vies* de Plutarque, traduites en castillan par Alonzo de Palencia, imprimées à Séville en 1491. L'amiral fait un grand cas de Sénèque qui présageait — soi-disant — ses entreprises. Dans le « Livre des Prophéties », il cite ce passage de Médée :

« A une époque lointaine des temps viendront où l'Océan déliera les liens des choses, et une grande terre s'ouvrira, et un nouveau marin, comme ce Tiphis qui conduisit Jason, découvrira un nouveau monde. »

Texte altéré, car Sénèque ne parle que de l'Océan, sans mentionner de marin. Évidemment, l'illustre navigateur se sentait plus à l'aise au large que dans les lettres. Oviedo le dit : « Gentil latino ». Pourtant, ses lettres latines subissaient sans doute les retouches de quelque docte ecclésiastique de son entourage. Pour ce qui en est du castillan, Colomb en avait pris entièrement l'habitude. Dans son style, on retrouve les vertus et les faiblesses de l'homme. Souvent, il s'efforce à



imiter les gens de bon ton et s'embrouille dans une érudition d'emprunt. Mais quand il s'abstient de contrefaire les humanistes de la cour et s'exprime dans sa manière personnelle, quand il s'oublie à parler aux Rois dans le ton qui commandait les tempêtes, on semble voir le grand vieillard aux joues écarlates, blanchi, courbé, l'extase dans ses yeux bleus, et dans sa bouche, les accents émouvants d'un Job.

Ses préoccupations littéraires, la recherche des témoignages de sa vocation céleste étaient pour l'amiral un baume et un stimulant. Malgré son âge, ses infirmités, et la défaveur pesant sur lui, il se sentait prédestiné à de grandes actions. Il aspirait à atteindre, enfin, les régions des aromates, et employer leurs trésors à délivrer les Lieux Saints. La durée du globe — c'était sa conviction intime — n'allait pas dépasser cent cinquante-cinq ans. Il lui tardait de monter en mer.

## IX

### VERS LA MER DES ÉPICES

Messeigneurs du « Conseil des Indes » n'éprouvaient aucune inquiétude au sujet de la durée du monde. Et les Rois, en dépit de sa prédestination céleste, ne songeaient guère à remettre le gouvernement des Indes aux mains de cet exalté. Don Nicolas de Ovando fut nommé à sa place. Colomb s'était montré piètre administrateur. Mais il avait fait ses preuves comme marin. C'est uniquement dans cette qualité que les souverains voulaient utiliser son audace et son expérience. On n'éprouvait qu'une confiance limitée à l'égard de ses chimériques projets : ces Indes miraculeuses annoncées depuis si longtemps, alors qu'il n'avait conquis en réalité qu'un archipel inculte ! Tandis que Nicolas de Ovando partait pour son gouvernement à la tête d'un convoi de



vingt-cinq navires, on n'arma que trois vieilles caravelles et un petit bateau pour le découvreur, tout en lui prodiguant beaucoup de bonnes paroles.

« Tenez pour certain, lui écrivaient les Rois, le 14 mars 1502, que nous fûmes vivement affectés de votre emprisonnement, et vous vous en êtes bien aperçu, tout le monde l'a vu clairement, puisque, aussitôt que nous en avons été informés, nous y avons apporté remède, et vous savez avec quelle faveur nous avons agi toujours à votre égard, et maintenant nous faisons tout ce qui dépend de nous pour que vous soyez bien traité et honoré. »

Dans leurs instructions accompagnant cette lettre, les souverains lui ordonnaient d'emmener une ou deux personnes parlant l'arabe, et l'autorisaient à se faire accompagner du jeune Fernando, son fils cadet. Le principal souci des princes consiste à s'assurer le monopole des produits et du commerce des îles à découvrir. Aussi engagent-ils l'amiral à faire dresser un mémoire exact des ressources de ces régions par le notaire royal. Celui-ci est tenu à contrôler les marchandises embarquées, les échanges, les objets importés, bref, on applique au Nouveau Monde une fiscalité étroite, paralysant toute initiative personnelle.

Avant de partir pour son dernier voyage, le vice-roi instituait par-devant notaire un nouveau majorat. Entre autres dispositions, il ordonnait à son fils aîné de verser un dixième de ses revenus à la ville de Gènes, dans le but de dégrever les impôts sur le blé et le vin. Colomb communiqua cette décision à la Banque de Saint-Georges dans une lettre écrite en castillan.

En dehors du bien de sa cité natale, l'amiral s'inspire avant tout du souci d'assurer la survivance de ses dignités, de l'éclat de son nom. Il fait transcrire par un notaire sévillan tous ses privilèges, confie les chartes originales au père Gorricio, et expédie deux copies à Gènes, aux mains du jurisconsulte Nicolo de Oderigo, auparavant ambassadeur de la République à la cour d'Espagne.

Cet homme si entiché de titres et d'honneurs pratique la plus austère simplicité dans son habillement. Il dédaigne le brillant costume des seigneurs espagnols, pour paraître toujours affublé d'une sorte de houppelande de moine rustique qu'entoure la cordelière de saint François.

Cette tenue faisait-elle partie de sa mise en scène pour frapper les imaginations? Ou s'imposait-il la bure en expiation de sa faiblesse vis-à-vis des vanités du monde? Deux forces contraires se



disputent cette âme : l'âpre calcul appris près de la sellette de Centurione, et l'héritage des terriens du Monte Ventorolo, l'humble piété du paysan agenouillé au bord de son champ.

Le 25 mai 1502, l'amiral enveloppé du froc franciscain quittait Cadix à la tête de sa modeste flottille. Il avait interdiction de toucher Española. Malgré la mer démontée et l'état de ses navires, surtout celui du *Galicien*, qui battait son pavillon, il ne put accoster, et fut obligé de rester pour ainsi dire en quarantaine devant Santo-Domingo. « Quel est celui, qui, sans en excepter Job, ne serait pas mort de désespoir, écrivait-il, en voyant, bien qu'il s'agit de mon salut, de celui de mon fils, de mon frère et de mes amis, qu'on m'interdit dans un tel temps la terre et les ports que par la volonté de Dieu, j'avais gagnés à l'Espagne au prix de mon sang? »

Son bourreau, Bobadilla, se préparait à appareiller pour la Castille avec vingt-huit galions. L'amiral percevait les signes d'une tempête et conseilla de retarder le départ du convoi. En dépit de ses avis, la flotte se mit en route. Elle fut anéantie par l'ouragan, et la mer engloutit Bobadilla, Roldan, leurs acolytes ainsi que leurs rapines.

Les adversaires de Colomb l'accusaient de

magie. N'avait-il pas supprimé ses détracteurs, tout en préservant ses propres nefes? Pourtant, le soi-disant sorcier était préoccupé d'autres soucis : jusque-là il ne fit que frôler le continent; à présent il voulait découvrir le détroit conduisant dans la mer qui baigne les côtes de l'Asie. Il mit donc le cap vers l'Orient.

Le 13 décembre 1502, un typhon s'abattit sur la flottille. C'est la première fois que des Européens contemplaient ce phénomène inconnu en Occident. L'amiral ignorait le secret de ce tourbillon formidable; son expérience maritime ne disposait d'aucun moyen pour s'en défendre. Il ordonna donc d'allumer dans les fanaux des cierges bénits, se ceignit du cordon de saint François, et après avoir récité l'Évangile de saint Jean, il coupa l'ouragan de son épée. La trombe passa.

Après une longue et périlleuse navigation, le jour des Rois, on aborda le continent. Les indigènes nommaient cette contrée Veragua. Colomb apprit de leurs récits qu'à quelques journées de marche, à une distance équivalant à celle de Tortose à Fontarabie ou de Pise à Venise, il existait un riche pays, situé à dix jours seulement du Gange. Des hauteurs de Veragua, Colomb sentit le vent du Pacifique. S'il ne l'entrevit pas



et s'il ne lui fut pas donné d'atteindre le Mexique, c'est que l'on trouva à Veragua des gisements d'or. L'amiral et les siens se croyaient en Chersonèse, le pays légendaire d'où Salomon et David tiraient leurs trésors. La convoitise immobilisa les explorateurs et mena à des conflits avec les indigènes. Au seuil d'un des plus riches pays de la terre, on s'épuisa en petites escarmouches, dans une existence rude, étroite et fiévreuse de prospecteur.

Une nuit d'orage, l'amiral eut une vision; il entendit une voix qui disait : « O insensé! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes; que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance, il a toujours eu le plus grand soin de toi; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge qu'il avait arrêté dans ses desseins, il fit retentir ton nom dans toute la terre. Il te donna les Indes, qui sont une si riche partie du monde; tu les distribuas à qui il te plut, et il te donna pouvoir pour cela; tu reçus de lui les clefs des barrières de l'Océan, fermées jusque-là de chaînes si fortes; on obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu acquis une gloire immortelle parmi les chrétiens. Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël, lorsqu'il le tira d'Égypte? et pour David même,

qu'il éleva du rang de simple pasteur au trône de Judée? Reviens à ton Dieu : reconnais enfin ton erreur; sa miséricorde est infinie; ta vieillesse ne t'empêchera pas de faire de grandes choses; il tient dans ses mains les plus brillants héritages. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac, et Sara elle-même était-elle jeune? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé? Est-ce Dieu ou le monde? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés, et ne viole jamais les promesses qu'il a faites; le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi son intention, et qu'il l'entendait d'une autre manière; il ne fait pas souffrir le martyr pour colorer la force; il agit strictement comme il parle; tout ce qu'il promet il le tient, et même au delà : tel est son usage. Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi, et ce qu'il a fait pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu a essuyés en servant les autres. Ne crains pas, prends confiance : toutes ces tribulations sont écrites sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

Pourtant ses épreuves n'étaient pas encore à leur terme. Deux caravelles — tout ce qui restait de la flottille — quittèrent Veragua. On longea le



littoral de Honduras, puis la côte méridionale de Cuba. L'amiral n'avait qu'à contourner l'île, et arrivait à la pointe d'où, de nos jours, les contrebandiers et les immigrants marrons accostent en quelques heures la Floride. Mais ses équipages exténués le pressaient de les ramener en Castille. On continua donc à naviguer et on échoua sur les côtes de la Jamaïque. Deux courageux marins, le Castillan Mendez et le Génois Fiesque, partirent en canot pour quérir du secours à Española.

Le désœuvrement et les privations sont de mauvais conseillers même pour un notaire royal. Diego de Porras accompagnait l'expédition pour inventorier l'or et les perles; son cadet François commandait une caravelle. Les deux frères, suivis des gens de Séville, quittaient leurs postes et allaient vivre en maraudeurs dans l'île. Cela finit par une bataille rangée entre Barthélémy Colomb et les déserteurs. L'adelentado eut le dessus, et les mutins firent leur soumission.

Après huit mois d'attente, en juin, un navire apportait enfin quelques provisions et des lettres du gouverneur. Ovando exprimait dans les termes d'une parfaite courtoisie ses regrets de se trouver dans l'impossibilité de ramener le vice-roi à Española. En effet, Don Nicolas était fort occupé à massacrer les indigènes. Il venait de

brûler ou de pendre quatre-vingt-quatre caciques, et répartit leurs vassaux entre les Espagnols. Ce *repartimiento* constituait, en réalité, le plus dur esclavage. Les colons, chevaliers errants, aventuriers, justiciables, voire forçats condamnés aux mines, traitaient les Indiens avec la plus extrême rigueur. On se passait aisément d'interprète. La corde poissée — qu'on appelait sur les galères l'anguille — suffisait à se faire obéir. On jouait les indigènes au dé; on les troquait pour une bouteille de vin. Ces malheureux subirent toutes les cruautés que les tropiques, les accidents vénériens ou une dépravation naturelle peuvent inspirer au cerveau humain.

Le P. Las Casas, dominicain d'origine française, allait s'élever contre cette servitude, selon son expression : « la plus horrible et aspre que jamais fût mise sur hommes ou bestes ». Souvent les dominicains refusaient l'absolution et la communion aux tortionnaires, sans parvenir à alléger le sort de leurs esclaves. Par la suite, dans l'espoir de sauver les Indiens, le P. Las Casas obtint de Charles-Quint l'autorisation d'importer aux Antilles des nègres. Quand même, la population primitive des Antilles allait entièrement disparaître, sauf quelques Caraïbes habitant des îles perdues.

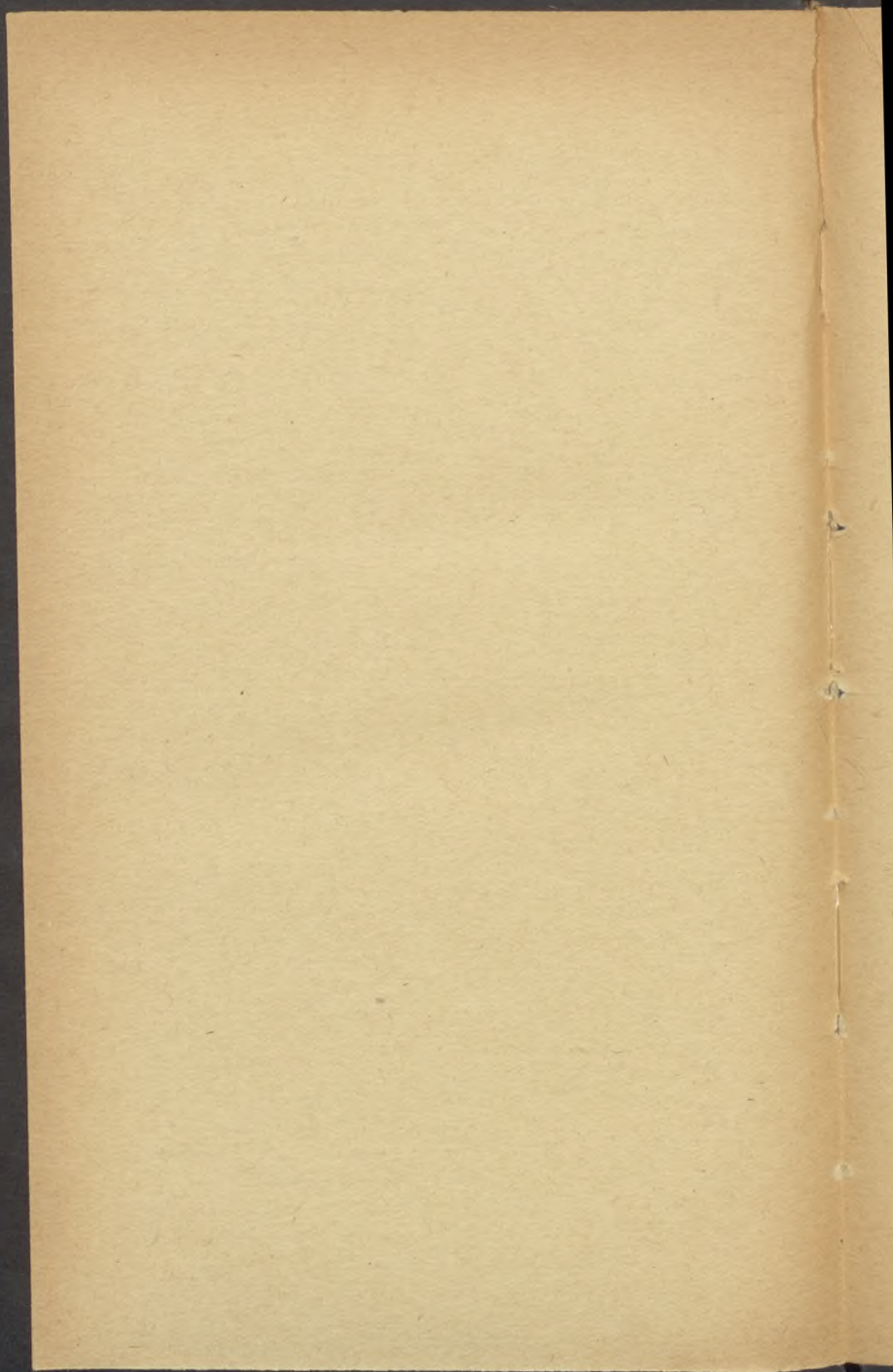


Dans cette contrée, enfiévrée d'or et de sang, il restait cependant des gens dévoués à l'amiral. Diego de Salcedo, autrefois son écuyer, avait obtenu en 1499 le privilège de la vente du savon dans les Indes. Le parfumeur reconnaissant fréta une caravelle et partit pour secourir son bienfaiteur. Après plus d'un an d'attente, les naufragés purent s'embarquer pour Española.

L'amiral arrivait en indésirable sur cette terre où il avait planté, douze ans auparavant, le drapeau des Rois. Les paroles d'Ovando étaient empreintes d'une exquise politesse, mais tous ses actes trahissaient son inimitié. Aussi Colomb s'empressait-il de repartir pour l'Espagne. La traversée fut terrible; les pensées du voyageur étaient encore plus sombres que le ciel. Après tant de prodigieux efforts, l'aventurier d'autrefois avait cru tenir la puissance, la richesse, la domination d'un monde! Et voilà que tout lui glissait des mains. Vice-roi sans feu ni lieu, perclus par la goutte, il s'en retournait à la cour batailler contre les préventions, l'envie et l'ingratitude. Cette cour demeurait son idole. Il lui avait tout sacrifié, jusqu'à la mère de Fernando, cette Beatriz qui vivait à l'écart à Tolède, ayant pour unique consolation ses souvenirs et son balcon. La rage du vent fouettait l'écume et rompait les

mâts. Et ce fut le corps brisé, l'âme lasse que le glorieux déraciné vit apparaître les côtes d'Espagne et s'agenouilla devant le petit navire d'argent, suspendu sous dix-sept lampes, à San Lucar de Barrameda.





## X

### LE SILENCE DE VALLADOLID

Après un repos de quinze jours à Séville, Colomb se préparait à rejoindre les Rois. Les chanoines de la cathédrale lui prêtèrent, contre reçu, la civière ayant servi aux obsèques du cardinal Mendoza. Pourtant cette civière, qui porta au dernier repos l'amant de Beatriz Bobadilla, ne devait pas mener à travers l'âcre hiver d'Espagne le navigateur épuisé. De mauvaises nouvelles arrivaient de la cour. L'amiral tremblait pour la vie de sa souveraine.

A Medina del Campo, bourgade solitaire, dominée d'un château en briques rouges, la reine se mourait, revêtue de l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Sa pudeur l'empêchait de dévoiler aux médecins son mal, une tumeur interne. Elle ajouta un codicille à son testament, interdisant



d'embaumer son corps. Quand on lui découvrit les pieds aux fins de l'onction sainte, d'un mouvement instinctif, elle rabattit ses draps pour cacher son austère nudité. Le 26 novembre 1504, elle ferma les yeux. Colomb fut profondément affecté par sa mort dans ses sentiments et dans ses intérêts. Peu après, communiquant un mémoire à son fils Diego, l'amiral écrivait : « Le principal est de recommander affectueusement et avec beaucoup de dévotion, l'âme de notre dame, la reine, à Dieu. Sa vie fut toujours catholique et sainte, et prête à toutes choses au service de Dieu; aussi faut-il croire qu'elle est maintenant dans sa sainte gloire, en dehors des désirs de ce monde âpre et pénible. »

Fernando avait rejoint son aîné à la cour; leur père isolé, malade, demeurait à Séville. « Mon cher fils, mandait-il à Diego, en décembre 1504, je voudrais voir tes lettres à chaque heure du jour; la raison doit te dire que je n'ai maintenant aucun autre plaisir. »

Il nourrit encore l'espoir de se réconcilier avec Fonseca. Quand celui-ci obtint l'évêché de Palencia, l'amiral chargea Diego de le complimenter : « Si je vais à la cour, ajouta-t-il, j'irai loger avec Sa Grâce, qu'il le veuille ou non, et que nous devons renouer nos premières liaisons fraternelles. »

On venait de réorganiser l'Office des Indes; Don Juan de Fonseca s'installait dans un somptueux palais appelé *Casa de Contratacion*. Cependant le prélat omnipotent, aux hochements de tête convulsifs, qui rassemblait dans son château de Coca tant d'objets rares et précieux, ajoutait à ses goûts raffinés des haines de petite maîtresse. Et en dehors du fonctionnaire mitré, le découvreur avait contre lui un adversaire encore plus implacable : la fuite du temps, ces années qui avancent plus vite que les caravelles. L'avènement de la génération nouvelle avec ses idées, ses mœurs insolites est toujours un crève-cœur pour les anciens. Mais jamais héros suranné ne fut écarté avec si peu de respect et de ménagement que le solitaire de Séville. Le peintre Alejo Fernandez exécuta quelques années plus tard, pour la *Casa de Contratacion*, un tableau d'autel surnommé par le peuple *La Virgen de los Conquistadores* (1). Elle plane au-dessus d'une baie sereine, sur laquelle voguent de grandes caravelles, de modestes barques, tous les types de navires qui portèrent les conquérants à travers les mers. Mais parmi la foule des personnages agenouillés autour de la Vierge exquise, on chercherait en vain le grand

(1) Ce panneau se trouve aujourd'hui à l'Alcazar.



initiateur. La confiance de la cour, l'éclat de la renommée allaient à des navigateurs nouveaux. Amerigo Vespucci, Vicente-Jañez Pinzon, frère de Martin-Alonzo, Hojeda, Juan de la Cosa, autrefois lieutenants de Colomb, conduisaient les flottes, et déjà Cortes, Pizarro, aiguisaient leurs épées.

Vespucci, fils d'un notaire florentin, débuta dans la banque des Médicis, passa dans un de leurs comptoirs d'Espagne, puis s'associa avec l'armateur Juanoto Berardi. Le financier Vespucci se fit marin par appât de l'or. L'ancien compagnon de Hojeda revenait de son quatrième voyage aux îles. Colomb, qui, peut-être l'avait déjà rencontré à Española, le reçut à Séville. Cette fois, le Génois et le Florentin lièrent plus ample connaissance. Dans une lettre à Diego, et confiée à Vespucci se rendant à Ségovie, l'amiral écrit au sujet de ce dernier : « Il eut toujours le désir de m'être agréable, il est fort homme de bien, la fortune lui a été contraire comme à beaucoup d'autres; ses travaux ne lui ont pas profité selon son mérite. Il part animé des meilleures dispositions à mon égard. » Colomb recommande à son fils d'accorder pleine confiance au porteur de son message. Et la dernière missive que nous possédons de l'amiral, finit par la phrase : « Je t'ai écrit par Amerigo Vespucci ».

Ce compatriote dévoué allait pourtant le frustrer involontairement d'une part de sa renommée.

Vespucci avait le goût des lettres et retraçait ses navigations sous forme d'épîtres adressées à quelque grand personnage. Une de ces relations parvint au duc René de Lorraine et passa ensuite aux mains de son secrétaire, Gautier Lud. Celui-ci faisait partie d'une association d'érudits appelée le *Gymnase Vosgien*. Ce cénacle publia l'écrit de Vespucci, en 1507, à la suite d'une *Introduction à la cosmographie* d'un de ses membres, Martin Waltzenmuller, de Saint-Dié, dit Hylacomylus. Le Lorrain, flatté de cette collaboration, associa le nom de Vespucci au continent sur lequel le florentin renseignait ses lecteurs. Jusque-là, on désignait les régions découvertes par Colomb du nom de *Terra Sancte Crucis sive Mondus Novus* (Terre de la Sainte Croix ou Monde Nouveau). C'est ainsi qu'elles figurent dans l'épithaphe du pape génois, Innocent VIII. Mais Hylacomylus, dans son *Introduction*, mit : « Quatrième partie de la terre : terre d'Americ ». Voilà comment le bonhomme de Saint-Dié servit de parrain à une vaste partie du globe et lésa Colomb plus que ses ennemis mêmes.

Celui-ci ne s'en doutait guère lors de ses entrevues avec Vespucci. Au contraire, l'amiral témoi-



gnait une vive gratitude à son hôte pour ses prévenances si rares depuis sa disgrâce. La situation matérielle du découvreur semblait également peu favorable. De la Jamaïque, il avait écrit aux Rois, avec quelque exagération : « Je ne possède en Castille pas une tuile, si je veux manger ou me reposer, je ne le puis qu'à l'auberge ou au cabaret, et la plupart du temps, même cette ressource me manque, parce que je n'ai pas de quoi payer mon écot ».

En réalité, l'opulence que ses privilèges assuraient à l'amiral restait lettre morte. On retranchait ses droits, et même les ressources qu'on lui accordait n'arrivaient que par intermittence.

Toutes les suppliques qu'il adressait au roi demeuraient sans réponse. Enfin, en 1505, il se décida à rejoindre la cour à Ségovie.

Peut-être se fiait-il à son éloquence; peut-être comptait-il que ses yeux bleus, sa dernière jeunesse, réussiraient à mater le regard fuyant de Ferdinand.

L'hiver était dur, la distance à franchir considérable, le vieillard trop faible pour monter à cheval. Les Castillans négligeaient l'élevage des chevaux, préférant les mules, plus endurantes et moins coûteuses. Aussi dans l'intérêt de leur cavalerie, une ordonnance des Rois interdisait

l'usage des mules à leurs sujets, sauf aux ecclésiastiques et aux femmes.

Sur la demande de Colomb, le souverain consentit à faire une exception en sa faveur; l'amiral put donc acquérir une mule et au printemps de 1503, il se rendait à Ségovie.

Ferdinand le reçut avec beaucoup de civilité et daigna témoigner une extrême sollicitude pour sa goutte.

Chaque fois que Colomb se présentait au palais, il rencontrait toujours le même accueil. Pourtant ces protestations de bienveillance n'étaient que de vaines paroles. Elles n'empêchèrent pas le monarque d'ordonner la vente des effets laissés par Colomb à Española, ni la saisie de sa part de revenus des Indes en faveur du trésor royal, pour acquitter des dettes contractées par l'amiral.

En prince conscient de son métier et vrai professionnel de la domination, Ferdinand veillait soigneusement sur l'ascension de ses sujets. Lors de sa première audience, à Cordoue, Colomb était apparu aux Rois comme un pauvre hère, revendiquant d'importants privilèges dans un pays imaginaire. Le Génois obtint la promesse du gouvernement des Indes à une heure où celui-ci semblait à peine plus accessible qu'une vice-royauté de la lune. Et voilà que la fantaisie était



devenue réalité; les pays inconnus, objets des railleries des courtisans, se révélèrent un domaine incommensurable. L'or des Indes commençait à affluer. L'exécution du contrat conclu avec Colomb faisait de l'étranger un des premiers vassaux de la couronne. Cet homme intrépide ne pouvait-il pas tenter d'en détacher son fief lointain? Il s'agissait donc de couper en herbe sa puissance. La cupidité de Ferdinand, l'étroitesse des bureaux, les convoitises des envieux contribuèrent au traitement que subit Colomb. Pourtant la raison d'État en constituait le motif essentiel.

En vain l'amiral accompagna-t-il la cour à Salamanque; en vain proposa-t-il, pour désarmer les griefs que l'on pouvait nourrir contre sa personne, d'investir de la vice-royauté des Indes son aîné, Don Diego. Étranger à tout sentiment d'humanité, Ferdinand continuait à surveiller, impassible, les soubresauts de ce grand feudataire dépossédé, tout comme il guettait les mouvements de la politique en Italie ou en Flandre.

La cour passa à Valladolid, ville de couvents, de chancelleries, de lions en granit bleuâtre, présentant l'écusson des Castille. Seuls la rivière, l'Escueña, les parterres du palais, et d'innombrables balcons en fer doré, donnaient quelque

vie à la somnolente cité, entourée de montagnes dépouillées d'arbres.

Colomb vint donc s'installer dans l'auberge de Valladolid. Elle ressemblait à toutes les hôtelleries espagnoles : de vastes écuries occupaient le rez-de-chaussée; une porte étroite, pareille à celle de la *via del Mulcento*, donnait accès aux chambres des voyageurs; quatre grandes fenêtres munies de balcons et une rangée de lucarnes coupaient la façade, couverte d'un toit de tuiles formant auvent.

L'amiral fit attacher sa monture à l'écurie, et se logea au premier. Sa chambre était une sorte de cellule, garnie de pauvres meubles, ayant pour tout ornement ses chaînes pendues aux murs, et au milieu du plancher, un trou à travers lequel le solitaire pouvait surveiller sa mule.

Le prodigieux homme d'action vivait là, seul avec sa goutte, ses récriminations, sa gloire fanée. Au milieu de son repos saturé d'amertume, il se remémorait le passé. Et certes, la ville où il échoua au terme de sa course étonnante, se prêtait à la méditation.

Silence de Valladolid! Gênes, tout chant, tout joyeux tumulte! Bruissement des flots, claquement des voiles! Lisbonne, chœur des nobles religieuses, chant nuptial affleurant les myrthes de Filepa! Tolède, soucis bourdonnant comme les



cloches, sanglots d'amour de Beatriz! Les Indes, le coup de canon et les clameurs annonçant la terre! Ramage d'oiseaux exotiques, forêts retentissant du son des conques et des tambours! Trompettes et cymbales du premier salut à l'amiral! Barcelone, actions de grâces des seigneurs agenouillés autour des Rois!... Et après les fanfares d'une pareille vie héroïque, le silence de Valladolid...

A la tombée du jour, les derniers pas furtifs se perdent dans les ténèbres. Les lions de granit tiennent, muets, les armes de Castille. L'Escueve réprime son souffle en glissant sous le pont à douze arcades. Et devant *San Pablo* des Dominicains, dans l'asile clos de piliers entrelacés de chaînes, les meurtriers repentants étouffent leurs gémissements.

L'amiral est seul avec son chapelet et ses souvenirs. A travers le trou du plancher, il scrute la pénombre, écoute le souffle de l'humble bête, son unique compagnie, affaissée sur sa litière. Et le vieillard meurtri s'endort le regard attaché à cette crèche sans enfant. Silence de Valladolid qui annonce celui de l'éternité!

Ferdinand épiait son dénuement. Enfin, il crut venu le moment propice pour frustrer son vieux serviteur du fruit de ses efforts, et lui offrit, en

échange de tous ses privilèges, un domaine situé dans la principauté de Léon, Carrion de los Condes.

Colomb refusa. Il restait enfermé dans sa chambre d'auberge, oubliant ses soucis pour se plonger dans son livre d'heures ou pour contempler ses chaînes.

Autrefois, il avait confié à Dona Juana de Torre son projet d'aller au pôle arctique, habité, selon son idée, par un peuple de bienheureux qui ne mouraient pas, sauf de la satiété de vivre. Cette satiété, il commençait à la sentir lui-même. Sa santé déclinait. Le 19 mai 1506, il demanda un notaire. En présence de son confesseur, Gaspar de la Miséricorde, du bachelier André de Miruena, du capitaine Bartolomé Fiesque et de six serviteurs, l'amiral confirmait devant M<sup>e</sup> Pedro de Hinojedo son testament olographe, écrit l'année précédente, de même que les dispositions exprimées dans l'institution du majorat de 1502, déposée à la chartreuse de Las Cuevas.

Il ajoutait une clause en faveur de Beatriz :

« Je dis et j'ordonne à mon fils Diego d'avoir soin de Beatriz Enriquez, mère de mon fils Don Fernando, et je désire que vous la pourvoyiez de manière qu'elle puisse vivre honorablement, comme une personne à laquelle je dois beaucoup.



Que cela s'accomplisse à la décharge de ma conscience, parce que j'en ai un grand poids sur l'âme. Il n'est pas licite d'en écrire ici la raison. »

Enfin, le testateur laisse des legs — « sans que les destinataires sachent de qui vient le don », — à une série de personnes, évidemment à titre de restitution tacite, ou de témoignage de gratitude. Ce sont les héritiers de Geronimo del Porto, autrefois créancier de son père; Antonio Bazo, marchand génois, un juif habitant près de la porte du ghetto de Lisbonne, enfin les descendants de ses premiers protecteurs : Louis Centurione l'Écossais, Paolo di Negro et le gendre de Centurione, Battista Espinola, qui vivait à Lisbonne en 1482.

Le malade avait préparé sa route. Pourtant, il ne croyait pas encore l'heure du dernier départ imminente. Il s'accrochait à une nouvelle espérance. Jeanne et Philippe le Beau arrivaient en Espagne pour prendre le gouvernement de la Castille. Colomb s'empressa d'écrire aux héritiers d'Isabelle et envoya son frère Barthélémy pour les complimenter. La réception du bellâtre et de l'amoureuse princesse, qui allait sombrer dans la folie, fut une des scènes les plus éclatantes de cette tragédie royale. Son bruit étouffa les derniers

soupirs du vice-roi des Indes, agonisant dans sa chambre d'auberge.

Il s'éteignit le 20 mai 1506, sans être arrivé à saisir l'or des Indes, cause principale de ses malheurs; sans se douter qu'il avait découvert un monde nouveau, mais croyant avoir donné les Indes à la couronne d'Espagne.

Comme Isabelle, il rendit l'âme revêtu de l'habit du tiers-ordre de Saint-François, entouré de ses intimes et de quelques pères franciscains. Il fut enseveli dans leur couvent à Valladolid; on prit soin de mettre ses chaînes au fond de sa tombe, ainsi qu'il l'avait désiré.

Trois lignes suffirent à Pierre Martyr d'Anghera, historiographe de la cour, pour relater la mort de son illustre compatriote.

Quelques années après, son corps fut déposé à Séville dans la charfreuse de Santa Maria de la Cuevas, au bord du Guadalquivir, entourée de majestueux cyprès. A cette occasion, Ferdinand fit célébrer un service solennel dans la cathédrale.

Messeigneurs de la *Casa de Contratacion* s'agenouillèrent autour du catafalque. Conseillers, auditeurs, commis et scribes, tous sentirent un léger frisson dans les genoux. Était-ce le contact des dalles de marbre? Ou était-ce le souvenir des fers qu'ils avaient forgés?



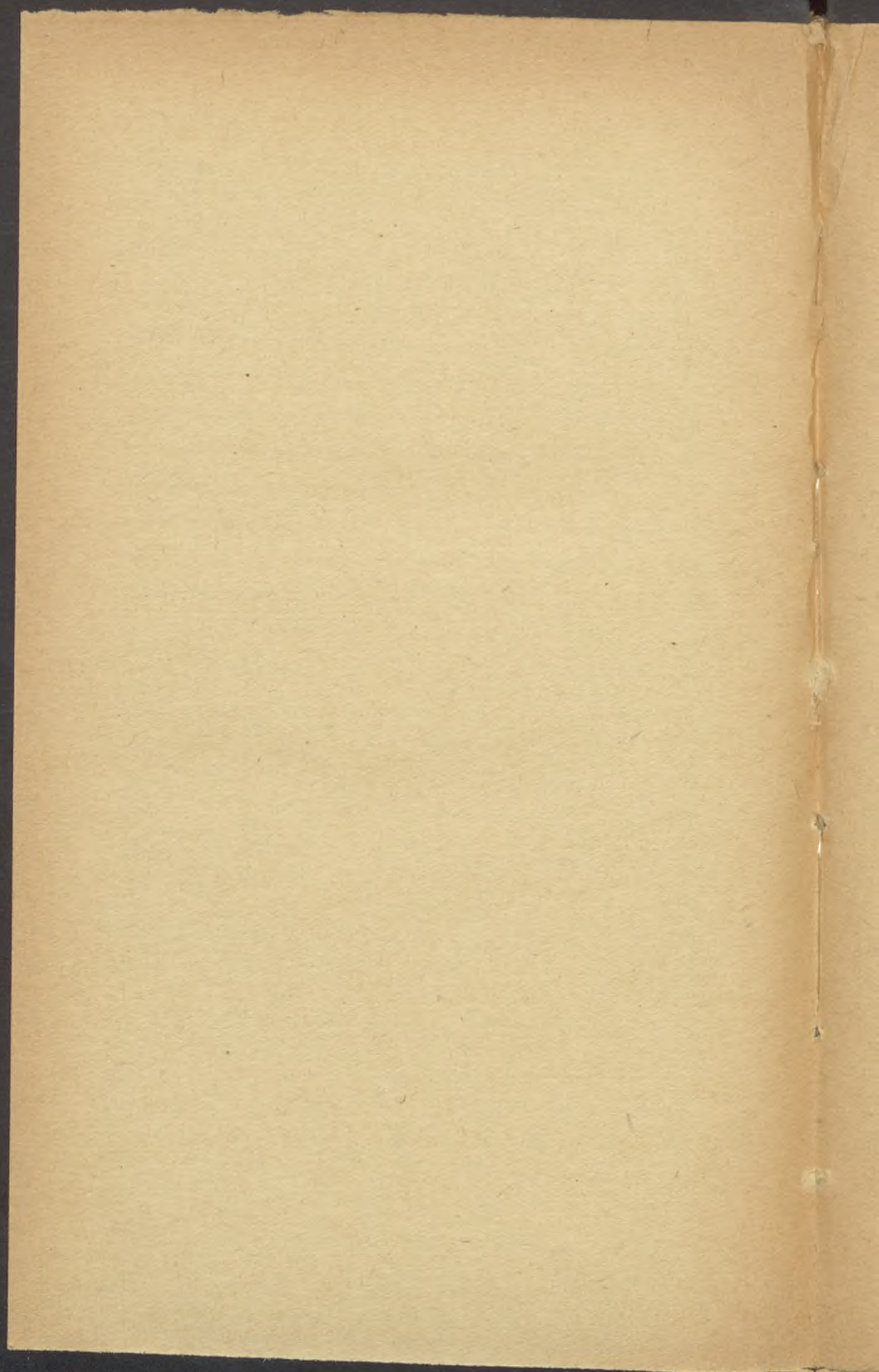
Tandis que le Génois reposait dans la chartreuse de Cuevas, Don Juan de Fonseca gisait sous un somptueux sarcophage au milieu de la nef de Santa Maria à Coca. On l'y voit encore tel que l'a sculpté le grand imagier Bartolomé Ordoñez ; un front étroit, le nez busqué, des mâchoires volontaires, des sourcils menaçants et broussailleux, une laideur de maigre boursoufflé. Il garde une âpre expression de dépit dans la mort. L'omnipotent personnage qui écarta Colomb et mit des entraves dans le chemin de Magelhaes, s'avisa d'agir de même façon à l'égard de Cortes. Mais le conquistador avait un talisman : les trésors de Montezuma. L'empereur se prononça contre Fonseca. L'hauteur adversaire de Colomb termina ses jours désavoué et humilié.

Le grand navigateur n'en était pas encore à son dernier voyage. Vers le milieu du seizième siècle, Dona Maria de Toledo fit transporter le cercueil de son beau-père dans le chœur de la cathédrale de Santo-Domingo. En 1793, l'Espagne perdait l'île de Haïti. Son gouverneur crut devoir exhumer, encore une fois, les restes de Colomb et les ensevelir à la Havane. Le temps, l'incurie, les tremblements de terre mêlèrent les dépouilles de tous les Colomb enterrés dans ce caveau, confondant les ossements des futiles descendants et

ceux de leur aïeul qui accomplit de si prodigieuses actions.

Cependant, dans les baies bornées de récifs roses, des indigènes courbés sous le fouet ramaient sur de lourdes galères. D'autres, dans les ténèbres des mines, marqués d'incisions aux nez et aux oreilles, piochaient le roc, inclinés sur l'idole des blancs, l'or. Les vagues bruissaient, les siècles passaient lents comme des voiles dans l'accalmie. Et au milieu des mers ouvertes par Colomb, sous le ciel qui vit tant d'héroïsme, tant de souffrances, tant d'iniquités, surgirent de grandes et heureuses nations, la jeunesse du monde.





## ÉPILOGUE

### LA CASA SOLAR

Don Fernando pleura son père, comme il sied à un fils soumis et affectueux. L'ancien page de la reine possédait au plus haut degré le sens des convenances. Il passait pour décent qu'un cadet de famille eût le goût des études. Ses penchants naturels s'accordaient avec cet usage. Don Fernando fit donc sa cour aux lettres, sans négliger celle du souverain. Celui-ci l'honora de plusieurs missions. La plus importante consistait à fonder des églises et des monastères aux Antilles. Le fils de l'amiral eut soin de marquer sur une carte les sanctuaires qu'il avait construits, et cette carte mouchetée de croix, en attendant les récompenses divines, valut, de la part du roi, quatre cents



esclaves à Don Fernando. Le fruit du travail de ces Indiens lui servait à assouvir sa passion des livres. Il avait commencé par les rechercher avec nonchalance et, peu à peu, il finit par les convoiter avec une ardeur amoureuse. Sur la feuille de garde de chaque volume, il inscrivait soigneusement le lieu, la date et le prix de son acquisition. Don Fernando maniait lui-même la plume, ciselant de subtils vers latins, et ne dédaignant pas de composer des villanelles en castillan. Toutefois son étude préférée demeurait l'histoire, qui consiste à faire l'apologie des princes, et la généalogie, qui sert à rattacher les grands de ce monde à d'illustres aïeux.

Il éprouvait quelque peine à recouvrer les siens. Dans l'armorial des différents pays, que de Colon, Colomb, Colombi! Mais aucun n'avait environné ce nom d'une gloire comparable à celle du vice-roi des Indes. Comment tant de grandeur eût-elle pu sortir de gens de petite naissance? Le fils de l'amiral s'ingénia donc à pénétrer le pigeonnier héraldique, peuplé de colombes, vanneaux, ramiers, seuls, à deux, à trois, posés sur une montagne, une branche dans le bec ou à vol éployé. Les comtes et seigneurs de Cuccaro, dans le Montferrat, portaient d'azur à trois colombes d'argent. Leur noblesse se perdait dans la nuit

des temps. Aussi Don Fernando penchait-il pour cette branche. Ses chefs, presque centenaires, jouissaient d'une renommée de grande sagesse. Le chercheur d'alliances résolut donc de les consulter.

Comme il sied à un grand d'Espagne, maître de quatre cents esclaves, Don Fernando partit à la découverte de ses aïeux en brillant équipage : carrosse attelé de quatre mules, laquais, écuyers, porteurs de torches.

La demeure des comtes de Cuccaro était une bâtisse carrée dans le goût de Bramante; une rangée d'arcades à colonnettes constituait le seul ornement de sa sobre élégance. Au-dessus du portique, trois colombes sculptées becquetaient le marbre bruni. Les châtelains, ridés comme des coings et fins comme l'ambre, virent de leurs fenêtres l'approche du cortège. Des villageois, courant à toutes jambes, annoncèrent l'arrivée du seigneur espagnol. Il fut reçu avec la civilité qui convenait à son rang et cette défiance, trempée d'ironie et de miel, avec laquelle on accueillait en Italie les dominateurs étrangers.

La distinction naturelle de Don Fernando eut vite rassuré ses hôtes. Après avoir fourni d'amples renseignements sur la cour d'Espagne, le voyageur en vint à l'objet de sa requête. Les deux



vieillards connaissaient par cœur tous les lignages et tous les blasons du pays. Dans leur grenier, la *soffitta*, une légion de souris dansait sur une montagne de parchemins. Mais ils jugèrent inutile de déranger ces bêtes familières, si forte était leur certitude de ne posséder aucune parenté hors d'Italie. Ils s'excusèrent donc en invoquant leur grand âge qui avait obscurci leur mémoire au point d'effacer le souvenir de l'illustre rameau espagnol de leur lignée. Comment se seraient-ils doutés que, grâce à cette visite, leur petit-fils briguerait un jour l'héritage de l'amiral? En effet, quand le dernier descendant mâle de celui-ci, Don Christoval de Colon, mourut en 1583 sans postérité, ce gentilhomme italien revendiqua devant le Conseil des Indes le majorat du vice-roi. Un long procès s'ensuivit. Et pour peu, le héraut d'armes d'Espagne eût déclaré solennellement Baldassare, comte de Cuccaro, successeur légitime de Christophe Colomb.

Le repas fut copieux et solennel. Les ombres des flambeaux couraient comme de furtifs sourires sur le mur gris ardoise et sur les joues tannées des comtes de Cuccaro. Puis Don Fernando se mit en route au clair de lune vers Gênes qu'il atteignit heureusement le soir suivant.

Les blafardes collines volcaniques étreignant

la ville n'avaient pas changé. Seuls les murs crénelés étaient devenus plus vieillots et les coffres de la Banque de Saint-Georges plus lourds. Don Fernando franchit la porte *San Andrea*. Les écuyers écartèrent les gabelous à grands cris, lançant fièrement les noms de l'empereur et celui de leur maître. Les roues du carrosse firent résonner le pavé de la *via del Mulcento*.

Dans la modeste demeure, où le mari de Bianchinetta Colomb avait taillé tant de tranches de fromage, Pantalino veillait en compagnie de quelques voisins. Il leur contait pour la centième fois l'histoire de son oncle qui avait découvert les Indes et de ses cousins qui mangeaient à la table du roi d'Espagne. Les joyeux Ligures écoutaient ses fanfaronnades avec de grands éclats de rire. Ils firent sursauter les mules; elles hésitèrent un instant puis écrasèrent de leurs sabots le rayon de lumière traînant sur le pavé. Adossé aux coussins de la voiture, Don Fernando passa, sans se douter qu'il venait de frôler la *casa solar*, le berceau de ses aïeux.

Il ne manqua pas de présenter ses devoirs à la Seigneurie et aux régents de la Banque de Saint-Georges. Partout, il fut accueilli avec les égards qui revenaient à un gentilhomme opulent, bien en cour et favorable aux Génois.



Ces gens avisés, renseignés sur la parcimonie de Don Diego, titulaire du majorat, jugèrent sans doute inutile toute réclamation au sujet du dixième que l'amiral destinait à diminuer le prix du vin et du blé de ses concitoyens. Peut-être n'en fut-il pas de même au regard de l'apanage prévu en faveur de la famille de Gênes. Si des Colomb se présentèrent, il faut croire que Don Fernando opta en faveur du plus présentable, le capitaine Juan Antonio ou un de ses frères.

Sans doute que ces rencontres refroidirent quelque peu l'ardeur des recherches généalogiques du voyageur distingué. Toujours est-il que faute de parchemins, il recueillit des livres. Tous les libraires de la ville frappèrent à la porte de son hôtellerie. Et quand il se mit en route pour Rome, les mules courbaient l'échine sous le poids des in-folios garnissant le coffre du carrosse.

Il prit le goût des voyages. En 1515, il revint une seconde fois à Gênes. On ignore si Pantalino réussit à obtenir accès auprès de son noble cousin. Pour autant que cela advint, le fromager devait contempler le grand d'Espagne comme les insulaires regardaient jadis les hommes descendus du ciel. Quant au fils de l'amiral, cette rencontre le remplit certainement de contrition et de pitié, ébranlant quelque peu les châteaux d'Es-

pagne qu'il avait construits au sujet de ses ancêtres d'Italie.

Son amour-propre trouva d'amples compensations dans les faveurs que lui témoignait Charles-Quint. L'empereur le désigna pour l'accompagner à Aix-la-Chapelle. Aux fêtes du couronnement, Don Fernando put assouvir à l'envi son goût pour le monde de haute caste. Il obtint, par la suite, le titre de Grand Cosmographe, ainsi que d'opulentes pensions. Son aîné, Don Diego, épousa Marie de Tolède, alliée à la famille impériale. Il mena une vie sans éclat, dont l'événement le plus important fut un prêt de dix mille ducats offert à l'empereur la veille du couronnement. Don Diego s'éteignit en 1526. Comme tous les Colomb, il fut mauvais payeur. Dans son testament, il recommandait à ses héritiers d'exécuter les legs que son père avait ordonnés dix-sept ans auparavant et qu'il n'avait pas acquittés. Détail remarquable : Diego, ainsi que son oncle du même nom, tenaient leurs fonds chez Gaspar Centurione à Séville.

Après la mort de Diego, Fernando usa de son crédit pour sauvegarder le patrimoine de son neveu, Don Luiz. Mais l'occupation essentielle du Grand Cosmographe était la demeure qu'il éleva à Séville, près de la porte d'Hercule. Des marbriers de Gènes sculptèrent sa façade. Le jardin, descen-



dant jusqu'au Guadalquivir, était planté d'arbres des îles. Et la brise portait le parfum des fleurs vers l'autre rive, jusqu'à la chartreuse où reposait Christophe Colomb.

Au milieu de ce palais entouré de saponiers, Don Fernando vivait dans la douce animation d'esprit de ceux qui s'attachent exclusivement au culte des livres. Il feuilletait caressait, cataloguait les siens (1). Un seul souci troublait parfois sa docte béatitude : il croyait de son devoir filial d'écrire la vie de son père. Il s'était fait la main en forgeant de nombreux vers latins et en célébrant à diverses occasions la magnificence de la maison d'Espagne.

Or, deux personnages dépourvus de savoir-vivre, l'imprimeur Porrus, qui avait pour marque un porreau issu d'un cœur, et le dominicain Agostino Giustiniani, publiaient en 1516, à Gênes, un *Psautier* polyglotte. Dans une glose de ce volume, on lisait au sujet de Christophe Colomb : « né de parents vils ».

Cet affront donna au fils de l'amiral l'énergie d'exécuter son dessein caressé depuis longtemps. Il se mit à l'œuvre, dépouillant les papiers de

(1) Un bibliophile américain, Archer M. Huntington, a reproduit le catalogue d'une partie de sa librairie. Voir *Catalogue of the library of Ferdinand Columbus*, New-York, 1905.

son père ainsi que les documents officiels, consultant les courtisans, les fonctionnaires qui frayèrent avec l'amiral. Lui-même avait accompagné le vieillard dans son dernier voyage. Mais sans doute que celui-ci eut garde de choquer le page de la reine par des récits de son humble jeunesse, ou de ses années d'aventures. Le fils ne connut pas le passé de son père avant la gloire.

Savant Don Fernando, que ne fîtes-vous appel aux souvenirs des moines, des marins, des amis des mauvais jours ! Que ne prîtes-vous la main de votre mère, cette main qui rafraîchit le front du solliciteur accablé ! Mais le page de la reine ne devait pas embrasser souvent Beatriz Enriquez. Elle assista, de loin, à l'heureuse fortune de l'enfant du désespoir qu'elle aimait de cet amour maternel qui accepte toutes les abnégations. Elle vécut vieille et ne sortit pas de l'ombre.

Son fils ne vit donc Christophe Colomb que dans son auréole de découvreur et d'amiral de l'Océan. Partagé entre les livres et les princes, Don Fernando savait que les grands comme les tout petits se nourrissent de contes. Il passa donc sa studieuse vieillesse à tisser par écrit une sorte de belle tapisserie historiée des faits du vice-roi des Indes. Une œuvre de haute lice ne saurait se passer de belles armoiries. En effet, cette *Histoire*



de la vie et des découvertes de Christophe Colomb débute par un chapitre sur les ancêtres de l'amiral. Sa consanguinité avec le consul du même nom, le vainqueur de Mithridate, ne semble pas entièrement établie à l'auteur. Il se contente de rattacher son père à une branche appauvrie de l'illustre famille des Colomb italiens qui donna deux amiraux aux Génois, et dont les armes resplendissent encore sur des tombeaux à Plaisance. Il relève « le tissu d'erreurs et de faussetés » de Giustiniani, et termine par ce passage d'une lettre de Christophe Colomb, adressée à Dona Juana de Torre :

« Je ne suis pas le premier amiral de ma famille : qu'on me donne le nom que l'on voudra ; David a gardé les brebis avant d'être roi. Je suis le très humble serviteur de ce même Dieu qui a présidé aux destinées de David... »

Don Fernando n'avait pas encore achevé de broder la vie du navigateur, que le rustre Giustiniani mettait au jour ses *Annales de la République de Gênes*, et revenait sur les origines roturières de l'amiral. Don Fernando, dans son *Histoire*, allait lui opposer une verte réponse. Hélas, il n'eut pas le loisir de la publier. En 1539, il quittait ses livres chéris pour le caveau de la cathédrale de Séville. Le manuscrit original de son ouvrage est

perdu ; on ne possède que sa traduction italienne, imprimée en 1571 à Venise, sous le titre : *Histoire et vera relatione della vita e de' fatti del Ammiraglio D. Christoforo Colombo.*

Don Fernando, l'enfant du désespoir, Grand Cosmographe de l'empereur, vécut cinquante ans, dix mois et vingt-sept jours ; il recueillit quinze mille trois cent soixante-dix volumes.

Son neveu et héritier, don Luiz Colomb, duc de Véragua, — qui obtint ce titre en échange de la vice-royauté des Indes, — eut également une vie bien remplie, toutefois d'un genre un peu différent de celle de son oncle le bibliophile. Don Luiz collectionnait le bonheur matrimonial et eut simultanément quatre femmes légitimes. Avant d'aller purger son avidité conjugale à Oran, ce polygame débonnaire obtint de Charles-Quint l'autorisation de faire saisir tout écrit préjudiciable à la mémoire de son aïeul.

Gardons-nous donc d'éveiller le courroux du mélancolique empereur et de troubler le sommeil des légendes. Dormez en paix, amiral, vous qui réunîtes tant de grandeur et tant de petitesse dans votre cœur volontaire ! Dieu, qui est la miséricorde et l'indulgence infinie, envoya — pourrait-on en douter ? — les colombes d'argent des comtes de Cuccaro pour porter votre âme en



paradis. Ne vous avait-il pas accordé sur terre bien plus que les écussons vrais ou imaginaires : une sève puissante, l'enthousiasme, ce blason des grandes natures, l'action, le succès, enfin aux jours de l'adversité, l'élévation dans la souffrance!

## LES PORTRAITS DE CHRISTOPHE COLOMB

Gênes n'était pas une ville d'art. Des peintres venus de la Provence, du Piémont, de la Lombardie, décoraient ses églises. Mais l'opulente cité ne possédait guère, comme Florence, des *botteghe* ouvertes sur la rue, de prodigieux artistes mêlés au peuple, qui auraient pu peindre le fils du cardeur sous les traits d'un saint ou d'un berger.

Il semble donc certain que Colomb n'a pas été portraituré avant la gloire. Au retour du premier voyage, il fut l'hôte des Rois à Barcelone. Isabelle avait le goût des arts. Elle eut de nombreux peintres à ses gages : Francisco Chacon de Tolède, son *pintor mayor*; Antonio del Rincon; des étrangers, tel que Melchior Aleman, Miguel Flamenco ou Zittoz, qui exécuta en 1481 son portrait; Juan de Flandes, gratifié en 1498 d'un salaire de 30.000 maravedis; enfin des Italiens, dont on n'a pas conservé les noms. L'inventaire après décès de



cette princesse énumère quatre cent soixante tableaux. Selon ses dispositions, une grande partie fut vendue pour acquitter ses dettes et pour défrayer la construction de la *capilla real* à Grenade.

Il faut donc croire que le lendemain de la découverte, la renommée éclatante de Colomb tenta quelque artiste attaché à la reine. Plus tard, les déplacements, les soucis, les embarras d'argent devaient rendre l'amiral réfractaire aux portraitistes.

Comment Don Fernando, le collectionneur, n'eut-il pas recueilli toute œuvre représentant son père? Mais on sait que le palais près de la *Porte d'Hercule* et tout ce qu'il contenait était voué à la dispersion. Pourtant, il est possible que des copies de ces portraits soient parvenues en Italie. Les galeries de personnages illustres y étaient fort en vogue. Paul Jove, évêque de Nocera, en avait donné l'exemple. Tout seigneur à la mode se piquait d'orner ses murs de personnages célèbres, d'Attila jusqu'aux monarques contemporains. Profitant de cet engouement, d'habiles faussaires forgeaient des effigies historiques. Aussi des connaisseurs avisés préféraient-ils, à ces originaux douteux, des copies d'œuvres authentiques. Ce fut le cas du duc Cosme de Médicis qui fit

copier en 1552 par Altissimo plusieurs portraits de la collection Jove, installée à Côme, entre autres celui de Colomb, portant l'inscription : *Columbus Lygur. Novi Orbis. Reptor.*

Ce portrait fut également reproduit, d'après un dessin de Tobias Stimmer, dans l'édition des *Elogia virorum bellica virtute illustrium*, que l'éditeur Perna publia en 1577 à Bâle (1).

Mais le tableau appartenant à l'évêque de Nocera provenait-il d'Espagne et représentait-il réellement Colomb portraituré sur le vif? Ou bien était-ce une œuvre d'imagination? Comparons donc cette peinture qui allait servir de type à la représentation populaire du fameux voyageur, aux descriptions que donnent de lui des contemporains.

Le Vénitien Angelo Trevisan, qui vit l'amiral en 1501, à Grenade, le dit *homo de alta et procera statura, rosso de grande inzegno et faza longa* (homme de grande et haute stature, rouge, de grand esprit et de visage oblong).

*El Almirante vino en Castilla en el mes de junio de 1496 años, — écrit Bernaldez, l'historien des Rois — vestido de unas ropas de color de hábito de fraile de San Francisco, de la observancia, y en la hechura poco ménos que hábito, é un cordon de San*

(1) V. Eugène Muntz, *Le Musée de portraits de Paul Jove*, Paris, 1900, 67.



*Francisco por devocion.* (L'amiral vint en Castille au mois de juin de l'année 1496, vêtu d'un manteau de la couleur des frères franciscains de l'observance, et d'une cordelière de saint François par dévotion.)

Voici enfin le grand homme dépeint par son fils Fernando : « L'amiral était bien formé, d'une taille plus que moyenne, le visage oblong, les pommettes un peu saillantes, ni gras ni maigre. Son nez était aquilin, ses yeux clairs; son teint blanc se colorait facilement d'un ton vif. Dans sa jeunesse, il eut des cheveux blonds; il blanchit à trente ans. »

Cet écrivain minutieux ne mentionne pas de peinture représentant l'amiral. Pourtant c'est seulement par Don Fernando que l'évêque de Nocera aurait pu obtenir l'effigie authentique du découvreur.

En effet, le portrait de la collection de Paul Jove (aujourd'hui chez un de ses descendants, le marquis Orchi, à Côme), sa copie à Florence et le tableau attribué à Ridolfo Ghirlandaio au Musée Civique de Gênes ne donnent pas l'impression d'œuvres faites sur le vif, mais plutôt inspirées par les descriptions littéraires. Ces peintures présentent toutes le même caractère : un visage banal, des cheveux gris dégageant le front, un

vêtement sombre, aucun trait personnel.

Le duc de Parme, et après lui, le chevalier Rossi, possédaient un tableau de Lorenzo Lotto représentant, soi-disant, le célèbre navigateur. Cette peinture se trouvait dans la collection de feu James W. Ellsworth à Chicago. Mais comment le maître vénitien aurait-il pu portraiturer Colomb qui ne retourna pas en Italie après 1479? La peinture de Chicago représente sans doute un Vénitien adonné à la cosmographie, ainsi que l'indiquent les cartes et les livres sur lesquels repose sa main.

Le *Metropolitan Museum* de New-York conserve un panneau portant l'inscription : *Hæc est effigies Liguri miranda Colombi antipodum primus rate qui penetravit in orbem. Sebastianus Venetus fecit.*

Autant qu'on peut en juger d'après la photographie (1), c'est une œuvre remarquable, d'une puissante facture et d'une belle expression, datant sans doute de l'époque romaine de Sebastiano del Piombo. Sur les tableaux antérieurs, l'amiral paraît tête nue; ici, il est coiffé d'un chapeau à bords retroussés, habillé d'un somptueux caban ou manteau aux larges revers. Ce visage blafard, ces belles mains qu'il exhibe avec ostentation trahissent un homme de cabinet plutôt qu'un

(1) Reproduit chez Thacher, *Christopher Columbus*, III, 49.



marin. Avons-nous là une copie exécutée d'après un original perdu? Ou bien quelque docteur de la Renaissance, portraituré par Sebastiano del Piombo et muni d'une inscription truquée? Le personnage du *Metropolitan Museum* paraît âgé de quarante à cinquante ans; ce serait donc Colomb entre 1490 et 1500. La peinture de Piombo semble pourtant postérieure de vingt à trente ans.

Théodore de Bry, imprimeur et dessinateur liégeois, établi au seizième siècle à Francfort, burina une jolie gravure de Colomb, à son dire, d'après un portrait que le roi Ferdinand avait commandé avant le premier voyage de l'amiral; tableau volé, puis porté en Hollande, où de Bry put le copier. En réalité, il s'inspira du portrait de Piombo. Le récit romanesque du Liégeois sort de son imagination, de même que sa gravure de Colomb, publiée dans la *Collection de voyages* de 1595, et les nombreuses illustrations dont de Bry agrémenta une série de livres sur l'Amérique.

Après Lotto et Sebastiano del Piombo, on a associé le nom de Colomb au Titien. M. Sherman, à Rome, possède un portrait en buste du navigateur, habillé d'une tunique sombre, égayée par une mince collerette blanche. Autant qu'on peut juger d'après la reproduction donnée par M. Gustave Soulier dans son article : *Les Portraits de*

*Christophe Colomb, Gazette des Beaux-Arts, 1922*, il s'agit d'un Colomb vénitienisé, au teint mat, aux cheveux sombres, la physionomie d'un galant abbé.

Quelque amateur princier aurait-il chargé le Titien d'enrichir sa galerie de célébrités de l'effigie du découvreur? Cela ne semble pas invraisemblable. Mais comment le Vénitien eût-il connu Colomb? Ce tableau titianesque n'a donc pas plus de titres d'authenticité que les autres que nous venons de mentionner. La peinture de la collection de M. Sherman a été gravée en 1596 par Caprioli, dans ses *Ritratti di cento capitani illustri*.

Il semble donc certain que les divers portraits du découvreur, exposés dans les galeries d'Europe et d'Amérique, sont des reconstitutions artificielles. Pour se représenter Christophe Colomb, au physique, il convient de se reporter à Gênes, et de s'inspirer des effigies de ses compatriotes. Il était d'usage de placer dans le palais Saint-Georges le buste des citoyens illustres. Le Lombard Pace Gazini sculpta en 1508 celui de Francesco Lomellino. Ce contemporain de Colomb, avec son nez busqué, son expression énergique, dans sa robe aux plis majestueux, donne une idée assez juste du type que pouvait être le grand navigateur. Une autre physionomie marquante



de l'époque est celle d'Acellino Salvago (par Antonio Tamagnini, au Musée de Berlin). L'ancien protecteur de la Banque de Saint-Georges apparaît comme un maigre vieillard qui a résisté à l'usure du temps, sauf quelques rides au coin des yeux. Il frappe par son expression de finesse, de retenue, d'inflexible ténacité. Ce sont là les qualités dominantes de Colomb. Il n'a rien du héros de mélodrame forgé par les romantiques. Il a adopté la langue magnifiquement courtoise de l'Espagne, il s'est assimilé dans plus d'un trait aux mœurs du pays qui l'accueillit et où il connut tant de gloire et tant de peine. Pourtant, dans son for intérieur, il demeure un homme d'Italie, l'homme de toutes les Italies : celui des marchands et des changeurs; celui de la vie spirituelle, disciple tourmenté du serein Poverello; enfin celui de la fière volonté et des grands élans : le condottiere des mers.

## BIBLIOGRAPHIE

On a imprimé tant de livres sur Colomb que ceux-ci eussent suffi de lest à toutes ses flottes. Il n'existe pas de bibliographie complète de cette avalanche de volumes. Henry Harisse a réuni les titres des ouvrages anciens dans sa *Bibliotheca americana vetustissima. A description of books relating to America published between the years 1492 and 1554*, New-York, 1866. On trouvera une liste des œuvres espagnoles dans la *Bibliographia Colombina*, publiée par le *Real Academia de la Historia* à Madrid, en 1892.

Quant aux auteurs italiens, leur bibliographie a été dressée par Fumagalli, sous le titre : *Bibliografia degli scritti italiani sopra Christopho Colombo*. Ce volume fait partie de l'important recueil que le gouvernement italien publia à Rome la même année sous le titre *Raccolta di documenti e studii, publicati della R. Commissione*



*Colombiana*. C'est certainement la source essentielle des études colombiennes, donnant tous les écrits de l'amiral et tous les documents sur sa vie connus à cette date.

Deux auteurs modernes consacrèrent leur laborieuse carrière au souvenir de l'amiral : Henry Harisse et Henry Vignaud. Le premier, jurisconsulte lucide, instruisit avec beaucoup de pénétration le procès de Colomb. *Christophe Colomb*, Paris, 1884, constitue son œuvre principale, complétée par une série d'autres études. Quant au dernier, amateur d'une immense érudition, ses *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, Paris, 1905, ainsi que son *Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb*, Paris, 1911, contiennent le résumé de tout ce qu'on a écrit depuis quatre siècles sur l'illustre navigateur. Toutefois Vignaud n'avait aucune clarté dans ses idées; on consulte ses ouvrages avec fruit, cependant ses conclusions sont sujettes à beaucoup de réserves.

On n'a pas songé à rassembler les œuvres anglaises et allemandes sur Colomb. Sir Clements Markham éditait en 1892, à Londres, *Life of Columbus*. On doit à l'historien américain John Boyd Thacher *Christopher Columbus*, New-York, 1903-1904. En Allemagne, à part les anciens

travaux de Humboldt, le meilleur ouvrage est celui de Sophus Ruge, *Columbus*, Berlin, 1903.

Parmi les publications récentes, il convient de citer celle de M. Charles de La Roncière, *la Carte de Christophe Colomb*, Paris, 1924. L'éminent historien de la marine française a retrouvé à la Bibliothèque Nationale une carte dessinée ou inspirée par Christophe Colomb. La découverte de M. de La Roncière, les savants commentaires qui l'accompagnent et les polémiques qu'elle a suscitées ont donné une nouvelle impulsion aux études colombiennes.

Dans son travail : *Questioni Colombiane*, Atti della Società Ligure di Storia Patria, Pontremoli, 1926, l'excellent érudit génois, le marquis Guiseppe Pesagno, révèle, grâce à des recherches dans les archives de sa ville, de nombreux détails inconnus sur les premières navigations de Christophe Colomb.

Sous le titre : *Cristobal Colón Genovés?* Don Ricardo Beltrán y Rózpida a donné dans le *Boletín de la Real Sociedad Geográfica Madrid* un remarquable article sur les origines de Colomb. Le savant auteur croit que le découvreur, bien que né à Gênes, pouvait être de famille espagnole.

Dans son volume *Cristobal Colon era espanol*, Tecucicalpha, Honduras, 1925, M. le docteur



E. Martinez Lopez, élargissant cette thèse, présente un Colomb entièrement espagnol.

Pourtant, on possède une série de documents irréfutables sur les cardeurs de Gênes. L'idée d'un état civil factice des Colomb semble insoutenable, même dans le cas d'une substitution de famille. Comment les glorieux personnages que furent Christophe et Fernand Colomb auraient-ils choisi une parenté aussi humble?

D'ailleurs, personne, parmi les contemporains du navigateur, ne s'avisait de mettre en doute sa nationalité. L'ambassadeur des Rois en Angleterre, le docteur Puebla, rapportant à ses maîtres l'expédition de Cabot, s'exprime dans ces termes : « Cinq navires confiés à un autre Génois comme était Colomb ». De plus, à la mort du fils cadet de l'amiral, le licencié Marcos Felipe, exécuteur testamentaire du défunt, invitait aux funérailles « tous les seigneurs Génois de la nation du seigneur Don Fernando ».

Ces anciens serviteurs des Rois étaient dans le vrai. Leur patrie n'avait-elle pas adopté Christophe Colomb? Et c'est là pour toutes les Espagnes une éternelle page de gloire.

## TABLE DES MATIÈRES

---

### AVANT-PROPOS.

### PREMIÈRE PARTIE

#### La Vie errante.

I. — Le cardeur de laine . . . . .	3
II. — L'aventurier . . . . .	15
III. — La sellette de Centurione . . . . .	25
IV. — En Castille . . . . .	51

### DEUXIÈME PARTIE

#### Le Nouveau Monde.

V. — Le beau voyage . . . . .	87
VI. — L'or des Indes . . . . .	111
VII. — Le paradis terrestre . . . . .	129



VIII. — Les bureaux et les chaînes . . . . .	143
IX. — Vers la mer des épices . . . . .	157
X. — Le silence de Valladolid . . . . .	169
ÉPILOGUE : <i>La casa solar</i> . . . . .	185
LES PORTRAITS DE CHRISTOPHE COLOMB . . . . .	197
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	205



